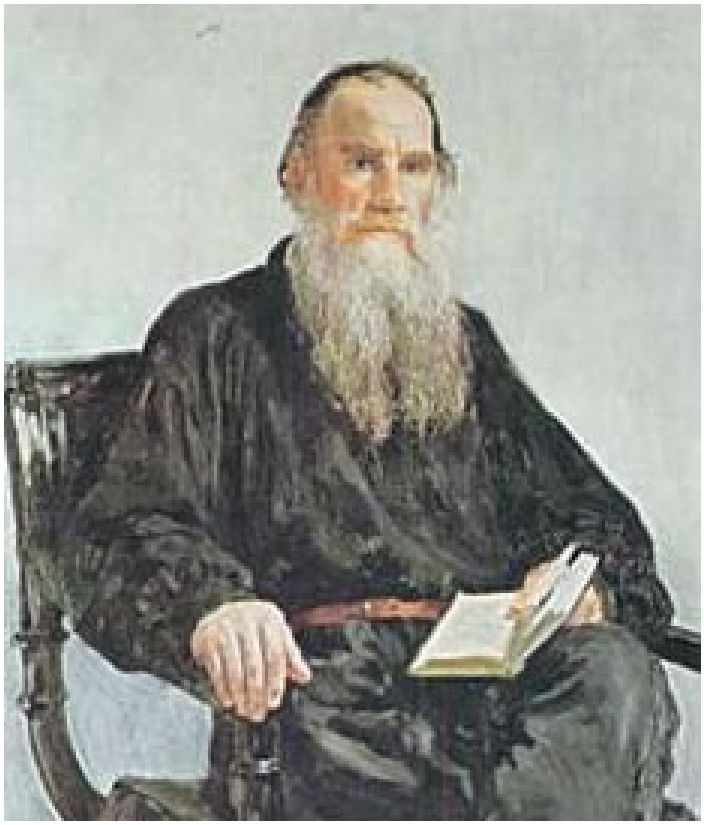
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Léon Tolstoï

CONTES ET NOUVELLES

Table des matières

LA PEINE RIGOUREUSE 4

LE FILLEUL *LÉGENDE POPULAIRE* 6

LE PETIT CIERGE *CONTE DE PÂQUES*.....32

UNE TOURMENTE DE NEIGE 48

HISTOIRE VRAIE 92

LES DEUX VIEILLARDS 104

LES TROIS VIEILLARDS *CONTE DE LA RÉGION DE LA VOLGA* 135

D'OÙ VIENT LE MAL.....146

DE QUOI VIVENT LES HOMMES 149

FEU ALLUMÉ NE S'ÉTEINT PLUS..... 181

L'APÔTRE JEAN ET LE BRIGAND 203

LA PRIÈRE DU BERGER *CONTE ARABE* 209

MALACHA ET AKOULINA 211

LA SOURCE 215

LA VIERGE SAGE..... 217

LE COURS DE L'EAU 219

LE PÉCHEUR REPENTI 220

LE PREMIER DISTILLATEUR 225

À propos de cette édition électronique..... 231

LA PEINE RIGOUREUSE

Un homme alla au marché acheter un morceau de bœuf. Le marchand le trompa ; il lui donna de la viande de mauvaise qualité et lui fit faux poids.

L'homme rentrait à la maison avec sa viande, proférant des injures. Il rencontre le tsar. Celui-ci lui demande :

– A qui donc en as-tu ?

– Mes injures sont pour celui qui m'a trompé ; j'ai payé le prix de trois livres, et on m'en a donné deux ! de la viande de bœuf qui ne vaut rien !

Le tsar lui dit :

– Allons au marché, tu me montreras celui qui t'a trompé.

L'homme retourna sur ses pas et désigna le marchand. Le tsar fit peser la viande devant lui ; la tromperie était manifeste.

Le tsar dit à l'homme :

– Eh bien ! à quelle peine veux-tu que je condamne le marchand ?

– Ordonne qu'on prélève sur son dos la quantité de chair dont il m'a fait tort.

Le tsar dit :

– Soit, prends mon couteau et tranche une livre dans le dos du marchand. Mais prends garde que le poids soit exact ; si tu enlèves plus ou moins d'une livre, tu en répondras.

L'homme ne répondit pas et s'en retourna chez lui.

LE FILLEUL

LÉGENDE POPULAIRE[1]

Vous avez entendu qu'il a été dit :
Œil pour œil, et dent pour dent.
Mais moi je vous dis de ne pas résister à celui qui vous fait du mal…
(*St. Mathieu, ch. V. versets 38 et 39.*)

C'est à Moi qu'appartient la vengeance ;
Je le rendrai, dit le Seigneur.
(*Ép. de St. Paul apôtre aux Hébreux, ch. X. verset 80.*)

I

Il est né chez un pauvre moujik un fils ; le moujik s'en réjouit, il va chez son voisin pour le prier d'être parrain. Le voisin s'y refuse : on n'aime pas aller chez un pauvre diable comme parrain. Il va, le pauvre moujik, chez un autre, et l'autre refuse aussi.

Il a fait le tour du village, mais personne ne veut accepter d'être parrain. Le moujik va dans un autre village ; il rencontre sur la route un passant.

---

[1] *Récits populaires*. 1885.
Traduction E. Halpérine-Kaminsky et R. Jaubert. Extrait du recueil *À la recherche du Bonheur* édité par la librairie Perrin et cie en 1916.

Le passant s'arrêta.

– Bonjour, dit le moujik, où Dieu te porte-t-il ?... Dieu, répond le moujik, m'a donné un enfant, pour le soigner dans son enfance : lui consolera ma vieillesse et priera pour mon âme après ma mort. À cause de ma pauvreté, personne de notre village n'a voulu accepter d'être parrain. Je vais chercher un parrain.

Et le passant dit :

– Prends-moi pour parrain.

Le moujik se réjouit, remercia le passant et dit :

– Qui faut-il maintenant prendre pour marraine ?...

– ...Et pour marraine, dit le passant, appelle la fille du marchand. Va dans la ville : sur la place il y a une maison avec des magasins ; à l'entrée de la maison, demande au marchand de laisser venir sa fille comme marraine.

Le moujik hésitait.

– Comment, dit-il, mon compère, demander cela à un marchand, à un riche ? Il ne voudra pas ; il ne laissera pas venir sa fille.

– Ce n'est pas ton affaire. Va et demande. Demain matin, tiens-toi prêt : je viendrai pour le baptême.

Le pauvre moujik s'en retourna à la maison, attela, et se rendit à la ville chez le marchand. Il laissa le cheval dans la cour. Le marchand vint lui-même au-devant de lui :

– Que veux-tu ? dit-il.

– Mais voilà, monsieur le marchand ! Dieu m'a donné un enfant pour le soigner dans son enfance : lui consolera ma vieillesse et priera pour mon âme après ma mort. Sois bon, laisse ta fille venir comme marraine.

– Et quand le baptême ?

– Demain matin.

– C'est bien. Va avec Dieu. Demain, à la messe du matin, elle viendra. Le lendemain, la marraine arriva, le parrain arriva aussi, et on baptisa l'enfant.

Aussitôt que le baptême fut terminé, le parrain sortit, sans qu'on eût pu savoir qui il était. Et depuis, on ne le revit plus.

II

L'enfant grandit, et il grandit pour la joie de ses parents : il était fort, et travailleur, et intelligent, et docile. Le garçon touchait déjà à ses dix ans, quand ses parents le mirent à l'école. Ce que les autres apprennent en cinq ans, le garçon l'apprit en un an : – il n'y avait plus rien à lui apprendre.

Vient la semaine sainte. Le garçon va chez sa marraine pour les souhaits habituels[2]. Il retourne ensuite chez lui et demande :

---

[2] Tolstoï fait ici allusion aux paroles sacramentelles qu'échangent les Russes en s'embrassant sur la bouche, le jour de Pâques :

– Christ est ressuscité !

– Petit père et petite mère, où demeure mon parrain ? Je voudrais bien aller chez lui pour lui souhaiter la fête. Et le père et la mère lui disent :

– Nous ne savons pas, notre cher petit fils, où demeure ton parrain. Nous en sommes nous-mêmes très chagrinés. Nous ne l'avons pas vu depuis qu'il t'a baptisé. Et nous n'avons pas entendu parler de lui, et nous ne savons pas où il demeure, ni s'il est encore vivant.

L'enfant salue son père et sa mère.

– Laissez-moi, dit-il, mon petit père et ma petite mère, chercher mon parrain. Je veux le trouver, lui souhaiter la fête.

Le père et la mère laissèrent partir leur fils. Et le garçon se mit à la recherche de son parrain.

III

Le garçon sortit de la maison et s'en alla sur la route. Il marcha une demi-journée et rencontra un passant.

Il arrêta le passant.

– Bonjour, dit le petit garçon, où Dieu te porte-t-il ?... Je suis allé, continua le garçon, chez ma petite marraine pour lui souhaiter la fête ; et de retour à ma maison, j'ai demandé à mes parents : « Où demeure mon parrain ? Je voudrais lui souhaiter la fête. » Et mes parents m'ont dit : « Nous ne savons pas, petit

---

– Oui, vraiment ressuscité.

fils, où demeure ton parrain. Dès qu'il t'a baptisé, il a pris congé de nous, et nous ne savons rien de lui, et nous ignorons s'il vit encore. » Et voilà, je vais le chercher.

Et le passant dit :

– Je suis ton parrain.

Le garçon se réjouit, il lui souhaita la fête et ils s'embrassèrent.

– Où vas-tu[3] donc, maintenant, mon parrain ? dit le garçon. Si c'est de notre côté, viens dans notre maison, et si tu vas chez toi, je t'accompagnerai.

Et le parrain dit :

– Je n'ai pas le temps maintenant d'aller dans ta maison ; j'ai affaire dans les villages ; mais je rentrerai chez moi demain. Alors tu viendras chez moi.

– Mais comment donc, mon parrain, te trouverai-je ?

– Eh bien ! tu marcheras du côté où le soleil se lève, toujours tout droit ; tu arriveras dans une forêt, tu trouveras, au milieu de la forêt, une clairière. Assieds-toi dans cette clairière, repose-toi, et regarde ce qui arrivera. Remarque bien ce que tu verras, et va plus loin. Marche toujours tout droit. Tu sortiras de la forêt, tu trouveras un jardin, et dans le jardin un palais, avec un toit en or. C'est ma maison.

Approche-toi vers la grande porte ; j'irai moi-même à ta rencontre.

---

[3] Mot à mot : *où tiens-tu la rue ?*

Cela dit, le parrain disparut aux yeux du filleul.

IV

Le garçon marcha comme lui avait ordonné son parrain. Il marcha, marcha, et arriva dans la forêt. Le garçon trouva une clairière et, au milieu de la clairière, un pin. Il s'assit, le petit garçon, et se mit à regarder. Il vit, attaché à une haute branche, une corde, et attaché à la corde, un gros morceau de bois de trois pouds[4], et, sous ce morceau de bois, un baquet avec du miel. Le petit garçon n'avait pas encore eu le temps de se demander pourquoi le miel se trouvait là, ainsi que ce morceau de bois attaché, lorsqu'il entendit du bruit dans la forêt ; et il vit arriver des ours. En avant, l'ourse ; après elle un guide d'un an, et, derrière, encore trois petits oursons. L'ourse flaira la brise, et alla vers le baquet ; les petits oursons la suivirent. L'ourse introduisit son museau dans le miel, appela les oursons qui accoururent et se mirent à manger. Le morceau de bois s'écarta un peu, puis revint à sa première position. L'ourse s'en aperçut, et repoussa le bois avec sa patte. Le bois s'écarta encore davantage, revint et frappa les oursons qui dans le dos, qui sur la tête. Les oursons se mirent à crier, et s'éloignèrent. La mère poussa un grondement, saisit de ses deux pattes le morceau de bois au-dessus de sa tête, et le repoussa avec force loin d'elle ; bien haut s'envolait le morceau de bois ; le guide revint vers le baquet, introduisit son museau dans le miel et mangea. Les autres commençaient aussi à se rapprocher ; ils n'avaient pas encore eu le temps d'arriver que le morceau de bois retomba sur le guide, l'atteignit à la tête, et le *tua jusqu'à la mort*.[5]

---

[4] C'est-à-dire, d'un poids de quarante-cinq kilos environ.

[5] C'est-à-dire : l'étendit raide-mort.

L’ourse se mit à gronder plus fort qu’auparavant, et repoussa le bois de toutes ses forces. Il monta plus haut que la branche ; même la corde s’infléchit. Vers le baquet arriva l’ourse et les petits oursons avec elle. En haut volait, volait le petit bois ; puis il s’arrêta, et commença à revenir. Plus il descendait, plus vite il allait. Il arriva d’une telle vitesse, qu’en venant sur l’ourse, et la frappant à la tête, il lui fracassa le crâne. L’ourse tomba en tournoyant sur elle-même, étendit ses pattes, et mourut. Les petits oursons s’enfuirent.

V

Le parrain conduit le garçon par toutes les pièces toutes plus belles, toutes plus gaies les unes que les autres, et l’amène jusqu’à une porte scellée.

– Vois-tu, dit-il, cette porte ? Elle n’a pas de serrure, elle est scellée seulement. On peut l’ouvrir, mais tu ne dois pas y entrer. Demeure ici tant que tu veux, et promène-toi tant que tu veux et comme tu veux. Jouis de toutes les joies ; il t’est seulement défendu de franchir cette porte ; et si tu la franchis, rappelle-toi alors ce que tu as vu dans la forêt.

Cela dit, le parrain prit congé de son filleul. Le filleul resta dans le palais et y vécut. Et il y trouvait tant de joie et de charme, qu’au bout de trente ans il pensait y avoir passé seulement trois heures. Et quand ces trente ans se furent ainsi passés, le filleul s’approcha de la porte scellée et pensa :

– Pourquoi le parrain m’a-t-il défendu d’entrer dans cette chambre ? Je vais aller voir ce qu’il y a dedans.

Il poussa la porte, les scellés se brisèrent, et la porte s'ouvrit sans peine. Le filleul franchit le seuil, et vit un salon plus grand, plus magnifique que tous les autres, et, au milieu du salon, un trône en or. Il marcha, le filleul, à travers le salon ; il s'approcha du trône, en gravit les marches et s'y assit. Il s'assit et vit auprès du trône un sceptre qu'il prit entre ses mains. Tout à coup les quatre murs du salon tombèrent. Le filleul, regardant autour de lui, vit le monde entier, et tout ce que les humains font dans le monde. Et il pensa :

– Je vais regarder ce qui se passe chez nous. Il regarde tout droit ; il voit la mer : les bateaux marchent. Il regarde à droite, et voit des peuples hérétiques. Il regarde du côté gauche : ce sont des chrétiens, mais non des Russes. Il regarde derrière lui : ce sont nos Russes.

– Je vais maintenant voir si le blé a bien poussé chez nous.

Il regarde son champ, et voit les gerbes qui ne sont pas encore toutes mises en meules. Il se met à compter les meules pour voir s'il y a beaucoup de blé, et il voit une charrette qui passe dans le champ, et un moujik dedans. Le filleul croit que c'est son père, qui vient pendant la nuit enlever son blé. Il reconnaît que c'est Wassili Koudriachov, le voleur, qui roule dans la charrette. Le voleur s'approche des meules, et se met à charger sa charrette. Le filleul est pris de colère, et il s'écrie :

– Mon petit père, on vole les gerbes de ton champ !

Le père s'éveille en sursaut.

– J'ai vu en rêve, dit-il, qu'on vole les gerbes : je vais aller y voir.

Il monte à cheval et part. Il arrive à son champ et aperçoit Wassili. Il appelle les moujiks. On bat Wassili, on le lie, et on le mène en prison.

Le filleul regarde encore la ville où demeurait sa marraine. Il la voit mariée à un marchand. Il la voit dormir, et son mari se lever, et courir chez une maîtresse. Le filleul crie à la femme du marchand :

– Lève-toi, ton mari fait de mauvaises choses. La marraine se lève à la hâte, s'habille, trouve la maison où était son mari, l'accable d'injures, bat la maîtresse et renvoie son mari de chez elle. Il regarde encore sa mère, le filleul, et il la voit couchée dans l'isba. Un brigand entre dans l'isba, et se met à briser les coffres.

La mère s'éveille et pousse un cri. Le brigand saisit alors une hache, la lève au-dessus de la mère : il va la tuer.

Le filleul ne peut se retenir, et lance le sceptre sur le brigand ; il l'atteint juste à la tempe et le tue du coup.

VI

Aussitôt que le filleul a tué le brigand, les murs se dressent de nouveau, et le salon reprend son aspect ordinaire. La porte s'ouvre et le parrain entre. Il s'approche de son filleul, le prend par la main, le fait descendre du trône, et dit :

– Tu n'as pas obéi à mes ordres : la première mauvaise chose que tu as faite, c'est d'avoir ouvert la porte défendue ; la deuxième mauvaise chose que tu as faite, c'est d'être monté sur le trône et d'avoir pris mon sceptre dans ta main ; la troisième

mauvaise chose que tu as faite, c'est de t'être mis à juger les gens. L'ourse a une fois repoussé le morceau de bois, elle a dérangé ses oursons. Elle l'a repoussé une autre fois, elle a tué le guide. Une troisième fois elle l'a repoussé, elle s'est tuée elle-même. C'est ce que tu as fait aussi.

Et le parrain fit monter le filleul sur le trône, et prit le sceptre entre ses mains. Et de nouveau les murs tombèrent, et de nouveau l'on vit.

Et il dit, le parrain :

– Regarde maintenant ce que tu as fait à ton père. Voilà que Wassili a passé un an en prison. Il y a appris tout le mal, et il est devenu tout à fait enragé. Regarde, voilà qu'il vole des chevaux chez ton père, et, tu le vois, il met le feu à la maison. Voilà ce que tu as fait à ton père.

Dès que le filleul eut vu mettre le feu à la maison de son père, le parrain lui voila ce spectacle, et lui ordonna de regarder un autre endroit.

– Voilà, dit-il, le mari de ta marraine. Depuis un an qu'il a quitté sa femme, il s'amuse avec d'autres, tandis qu'elle, après avoir lutté, lutté, a fini par prendre un amant. Et la maîtresse s'est perdue tout à fait. Voilà ce que tu as fait à ta marraine.

Le parrain voila aussi ce spectacle, et montra au filleul la maison des siens. Et il aperçut sa mère : elle pleurait sur ses péchés, et se repentait, et disait : « Il valait mieux que le brigand me tuât alors : je n'aurais pas fait tant de péchés. »

– Voilà ce que tu as fait à ta mère. Le parrain voila aussi ce spectacle, et lui dit de regarder en bas. Et le filleul aperçut le brigand : le brigand était tenu par deux gardes devant la prison. Et il dit, le parrain :

– Cet homme a tué neuf âmes. Il devait lui-même racheter ses péchés. Mais tu l'as tué, et tu t'es chargé de tous ses péchés : c'est maintenant à toi d'en répondre. Voilà ce que tu t'es fait à toi-même… Je te donne un délai de trente ans : va dans le monde, rachète les péchés du brigand. Si tu les rachètes, vous serez libres tous les deux ; mais si tu ne les rachètes pas, c'est toi qui iras à sa place.

Et le filleul dit :

– Mais comment racheter ses péchés ?

Et le parrain lui répondit :

– Quand tu auras détruit dans le monde autant de mal que tu en as fait, alors tu rachèteras tes péchés et ceux du brigand.

Et le filleul demanda :

– Mais comment détruire le mal ?

– Marche tout droit du côté où le soleil se lève, dit le parrain. Tu trouveras un champ, et dans le champ, des gens. Observe ce que font les gens, et apprends-leur ce que tu sais. Puis, marche plus loin, remarque tout ce que tu verras. Le quatrième jour tu arriveras dans une forêt ; dans la forêt, tu trouveras un ermitage ; dans l'ermitage demeure un vieillard. Raconte-lui tout ce qui est arrivé. Il t'enseignera. Quand tu auras fait tout ce que le vieillard t'aura ordonné, alors tu rachèteras tes péchés et ceux du brigand.

Ainsi dit le parrain. Il reconduisit le filleul hors du palais et ferma la porte.

VII

Le filleul partit. Et en marchant il pensait :

– Comment me faut-il détruire le mal dans le monde ? Détruit-on le mal dans le monde en déportant les gens, en les emprisonnant, en leur ôtant la vie ? Comment me faut-il faire pour ne pas prendre le mal sur moi, et ne pas me charger des péchés des autres ?

Il réfléchissait, réfléchissait, le filleul, sans pouvoir résoudre la question.

Il marcha, il marcha ; il arriva dans un champ. Sur ce champ avait poussé du bon blé dru ; et c'était le temps de la moisson. Le filleul vit que dans ce blé un veau s'était aventuré. Les moissonneurs s'en aperçurent ; ils montèrent à cheval et poursuivirent le veau à travers le blé, dans tous les sens. Dès que le veau voulait sortir du blé, arrivait un cavalier, et le veau, prenant peur, entrait de nouveau dans le blé ; et de nouveau on le poursuivait. La *baba*[6] était là qui pleurait :

– Ils vont éreinter mon veau ! disait-elle.

Et le filleul se mit à dire aux moujiks :

– Pourquoi vous y prenez-vous ainsi ? Vous ne le ferez jamais sortir de cette façon. Sortez tous du blé.

Les moujiks obéirent. La *baba* s'approcha du champ de blé et se mit à appeler : « Tprusi ! Tprusi ! Bourenotchka ! Tprusi ! Tprusi ! »

---

[6] C'est le nom qu'on donne en Russie aux femmes de moujik.

Le veau tendit l'oreille, écouta, et courut vers la *baba* ; il alla tout droit à elle, et frotta si fort son museau contre elle, qu'elle en faillit tomber. Et les moujiks furent contents, et la *baba* et le veau furent contents.

Le filleul marcha plus loin, et pensa :

– Je vois maintenant que le mal se multiplie par le mal. Plus les gens poursuivent le mal, plus ils l'accroissent. On ne doit donc pas détruire le mal par le mal. Et comment le détruire ? Je ne sais. C'est bien que le veau ait écouté sa maîtresse : mais s'il ne l'avait pas écoutée, comment le faire venir ?

Il réfléchissait, réfléchissait, le filleul, sans pouvoir trouver de solution. Il marcha plus loin.

VIII

Il marcha, il marcha et arriva dans un village. Il demanda à la patronne d'une isba de le laisser coucher dans sa maison. Elle y consentit. Il n'y avait personne dans l'isba, que la patronne en train de nettoyer.

Le filleul entra, monta sur le poêle[7], et se mit à regarder ce que faisait la patronne. Il vit qu'elle lavait toutes les tables et tous les bancs avec des serviettes sales. Elle essuyait la table, et la serviette sale tachait la table. Elle essuyait les taches, et en faisait de nouvelles en essuyant. Elle laissa là la table et se mit à essuyer le banc. La même chose se produisit. Elle salissait tout

[7] Les poêles russes sont en briques, assez larges et d'une chaleur assez tempérée pour qu'on puisse s'étendre dessus commodément.

avec les serviettes sales. Une tache essuyée, une autre apparaissait.

Le filleul regarda, regarda, et dit :

– Qu'est-ce que tu fais donc, patronne ?

– Tu ne vois donc pas que je lave pour la fête ? Mais je ne puis pas y arriver. Tout est sale. Je suis exténuée.

– Mais tu devrais d'abord laver la serviette, et alors tu essuierais. La patronne obéit, et lava ensuite les tables, les bancs : tout devint propre.

Le lendemain matin, le filleul dit adieu à la patronne et poursuivit sa route. Il marcha, il marcha, et arriva dans une forêt. Il vit des moujiks occupés à façonner des jantes. Le filleul s'approcha, et vit les moujiks tourner ; et la jante ne se façonnait pas.

– Que Dieu vous aide ! dit-il.

– Que le Christ te sauve ! dirent-ils.

Le filleul regarda, et vit que le support, n'étant pas assujetti, tournait avec la jante. Le filleul regarda et dit :

– Que faites-vous donc, frères ?

– Mais voilà : nous ployons des jantes. Et nous les avons déjà deux fois passées à l'eau bouillante ; nous sommes exténués, et le bois ne veut pas ployer.

– Mais vous devriez, frères, assujettir le support : car il tourne en même temps que vous. Les moujiks obéirent, assujettirent le support, et tout marcha bien.

Le filleul passa une nuit chez eux, et continua sa route. Il marcha toute la journée et toute la nuit. À l'aube, il rencontra des bergers. Il se coucha auprès d'eux, et vit qu'ils étaient en train de faire du feu. Ils prenaient des brindilles sèches, les allumaient, et sans leur donner le temps de prendre, mettaient par-dessus de la broussaille humide. La broussaille se mit à siffler en fumant, et éteignit le feu. Les bergers prirent de nouveau du bois sec, l'allumèrent, et remirent de la broussaille humide ; et le feu s'éteignit de nouveau. Longtemps les bergers se démenèrent ainsi, sans pouvoir allumer le feu. Et le filleul dit :

– Ne vous hâtez pas de mettre de la broussaille, mais allumez d'abord bien le feu, donnez-lui le temps de prendre ; quand il sera bien enflammé, alors mettez de la broussaille.

Ainsi firent les bergers. Ils laissèrent le feu prendre tout à fait, et mirent ensuite de la broussaille. Le bois flamba et pétilla.

Le filleul resta quelque temps avec eux, et poursuivit sa route. Il se demandait pourquoi il avait vu ces trois choses, il n'y pouvait rien comprendre.

IX

Le filleul marcha, marcha ; une journée passa. Il arriva dans une forêt ; dans la forêt, un ermitage. Le filleul s'approcha et frappa. Une voix de l'intérieur demanda :

– Qui est là ?

– Un grand pécheur. Je vais racheter les péchés d'autrui. Le vieillard sortit et demanda :

– Quels sont ces péchés d'autrui que tu as sur toi ? Le filleul lui raconte tout : et l'ourse avec ses oursons, et le trône dans le salon scellé, et ce que son parrain lui a ordonné, et ce qu'il a vu dans les champs, les moujiks poursuivant le veau et fouillant le blé, et comment le veau est allé de lui-même vers sa maîtresse.

– J'ai compris, dit-il, qu'on ne peut pas détruire le mal par le mal : mais je ne peux pas comprendre comment il faut le détruire. Apprends-le-moi.

Et le vieillard dit :

– Mais dis-moi, qu'as-tu vu encore sur la route ?

Le filleul lui parle de la *baba* de l'isba, comment elle nettoyait ; des moujiks, comment ils ployaient la jante ; et des bergers, comment ils faisaient du feu.

Le vieillard écoutait. Il retourna dans son ermitage, et en rapporta une hachette ébréchée.

– Viens, dit-il.

Le vieillard s'avança vers une petite clairière, devant l'ermitage, et, montrant un arbre :

– Abats-le, dit-il.

Le filleul abattit l'arbre, qui tomba.

– Fends-le en trois, maintenant.

Le filleul le fendit en trois. Le vieillard entra de nouveau dans l'ermitage et en rapporta du feu.

– Brûle, dit-il, ces trois morceaux de bois.

Le filleul fit un feu, et les brûla. Il en restait trois charbons.

– Enfouis maintenant les trois charbons dans la terre.

Comme cela. Le filleul les enfouit.

– Vois-tu la rivière au pied de la montagne ? Vas-y puiser de l'eau dans ta bouche, et arrose. Ce charbon, arrose-le ainsi que tu as appris à la *baba* ; celui-ci, arrose-le ainsi que tu as appris aux charrons, et celui-là, arrose-le comme tu as appris aux bergers. Quand tous les trois pousseront, et que de ces charbons sortiront trois pommiers, alors tu sauras comment il faut détruire le mal.

Cela dit, le vieillard rentra dans son ermitage. Le filleul réfléchissait, réfléchissait ; il ne pouvait comprendre ce que lui disait le vieillard. Et il se mit à faire comme il lui était ordonné.

X

Le filleul s'approcha de la rivière, puisa de l'eau plein sa bouche, arrosa le premier charbon et marcha encore et encore ; il fit cent voyages avant que la terre fût assez mouillée autour d'un charbon. Il recommença alors à arroser les deux autres. Le filleul se fatigua ; et il avait faim. Il se rendit chez le vieillard pour lui demander à manger. Il ouvrit la porte : le vieillard était mort sur un banc.

Il regarda autour de lui, aperçut des croûtons et mangea. Il trouva une pioche, et se mit à creuser une fosse pour le vieillard. La nuit, il portait l'eau pour arroser, et, dans la journée, il creusait la fosse. Ce ne fut que le troisième jour qu'il acheva la fosse. Il allait l'enterrer quand arrivèrent du village des gens qui apportaient à manger au vieillard. Ils apprirent que le vieillard était mort après avoir béni le filleul. Ils aidèrent le filleul à enterrer le vieillard, laissèrent du pain, promirent d'en apporter encore : puis ils partirent.

Il resta, le filleul, à vivre à la place du vieillard ; il y vécut, se nourrissant de ce que les gens lui apportaient ; et il continuait à exécuter les prescriptions du vieillard, puisant de l'eau à la rivière, et arrosant les charbons. Le filleul vécut ainsi une année. Beaucoup de gens commençaient à le visiter. Le bruit se répandit que dans la forêt demeurait un saint homme qui faisait son salut et arrosait avec sa bouche des morceaux de bois brûlé. On se mit à le visiter, lui demander des conseils et des avis. De riches marchands venaient aussi chez lui et lui apportaient des cadeaux. Le filleul ne prenait rien pour lui, sauf ce dont il avait besoin ; et ce qu'on lui donnait, il le distribuait aux pauvres.

Et le filleul passait bien son temps : la moitié du jour, il portait dans sa bouche de l'eau pour arroser les charbons, et, l'autre moitié, il se reposait et recevait les visiteurs. Et le filleul se mit à croire que c'était ainsi qu'il devait vivre, ainsi qu'il détruisait le mal et rachèterait le péché.

Le filleul vécut de la sorte une seconde année, et il ne passait pas un seul jour sans arroser, et pourtant pas un seul charbon ne poussait. Un jour, étant dans son ermitage, il entendit un cavalier passer en chantant des chansons. Le filleul sortit voir qui était cet homme ; il vit un homme jeune et fort. Ses habits étaient beaux, beaux le cheval et la selle. Le filleul l'arrêta et lui demanda qui il était, et où il allait.

L’homme s’arrêta.

– Je suis un brigand, dit-il, je vais par les chemins, je tue les gens. Plus je tue, plus gaies sont mes chansons.

Le filleul effrayé pensa : « Comment chasser le mal de cet homme ? Il est facile de parler à ceux qui viennent chez moi se repentir d’eux-mêmes. Mais celui-ci se vante de ses péchés. »

Le filleul voulait s’en aller, mais il pensa : « Comment faire ? Ce brigand va maintenant passer par ici, il effraiera le monde ; les gens cesseront de venir chez moi, et je ne pourrai ni leur être utile, ni vivre moi-même. »

Et le filleul s’arrêta, et il se mit à dire au brigand :

– Il vient ici chez moi, dit-il, des pécheurs, non pas se vanter de leurs péchés, mais se repentir et se purifier. Repens-toi aussi, si tu crains Dieu ; et si tu ne veux pas te repentir, va-t’en alors d’ici, et ne viens jamais ; ne me trouble pas, et n’effraie pas ceux qui viennent. Et si tu ne m’écoutes pas, Dieu te punira.

Le brigand se mit à rire.

– Je ne crains pas Dieu, dit-il, et toi, je ne t’obéis pas. Tu n’es pas mon maître. Toi, dit-il, tu te nourris de ta piété, et moi, je me Pourris de brigandage. Tout le monde doit se nourrir. Enseigne aux femmes qui viennent chez toi ; moi, je n’ai pas besoin d’être enseigné. Et puisque tu m’as rappelé Dieu, je tuerai demain deux hommes de plus ; je te tuerais aussi tout de suite, mais je ne veux pas me salir les mains ; et dorénavant ne te trouve pas sur mon chemin.

Ayant ainsi menacé, le brigand s’en alla.

Depuis, le filleul craignait le brigand. Mais le brigand ne passait plus, et le filleul vivait tranquillement.

XI

Le filleul passa ainsi encore huit ans ; il commençait à s'ennuyer. Une nuit, il arrosa ses charbons, revint dans son ermitage, il déjeuna et se mit à regarder les sentiers par lesquels devait venir le monde. Et ce jour-là, personne ne vint. Le filleul resta seul jusqu'au soir, et se mit à réfléchir sur sa vie. Il se rappela comment le brigand lui avait reproché de ne se nourrir que de sa piété, et qu'il avait promis de tuer deux hommes en plus, pour lui avoir rappelé Dieu. Le filleul resta songeur, et se remémora sa vie passée.

– Ce n'est pas de cette façon, pensa-t-il, que le vieillard m'avait ordonné de vivre. Le vieillard m'a donné une pénitence, et moi j'en retire du pain et de la gloire. Et cela me plaît tant, que je m'ennuie quand le monde ne vient pas chez moi. Et quand les gens viennent, je n'ai qu'une joie : c'est qu'ils vantent ma sainteté. Ce n'est pas ainsi qu'il faut vivre. Je me suis laissé enivrer par les éloges. Je n'ai pas racheté des péchés, mais j'en ai endossé de nouveaux. Je m'en irai dans la forêt, dans un autre endroit, pour que le monde ne me trouve point. Je vivrai seul, à racheter les vieux péchés ; et je n'en endosserai pas de nouveaux.

Ainsi pensa le filleul ; il prit un petit sac de croûtons, une pioche, et s'en alla de l'ermitage, pour se creuser un réduit dans un endroit désert.

Le filleul marcha avec le petit sac et la pioche et rencontra le brigand. Le filleul prit peur, voulut s'en aller, mais le brigand le rejoignit.

– Où vas-tu ? dit-il.

Le filleul lui dit son projet.

Le brigand s'étonna.

– Mais de quoi vas-tu vivre maintenant, dit-il, quand les gens ne te visiteront plus ?

Le filleul n'y avait pas songé auparavant. Mais, quand le brigand l'interrogea, il y songea.

– Mais de ce que Dieu m'enverra, dit-il.

Le brigand ne répondit rien et s'en alla.

– Pourquoi donc, pensait le filleul, ne lui ai-je rien dit de son genre de vie ? Peut-être se repentira-t-il maintenant ; il semble être plus doux et ne menace pas de me tuer.

Le filleul cria de loin au brigand :

– Et tu dois tout de même te repentir, tu n'éviteras pas la vengeance de Dieu.

Le brigand fit faire volte-face à son cheval, tira un couteau de sa ceinture et le leva sur le filleul. Le filleul prit peur et se cacha dans la forêt.

Le brigand ne voulut pas le poursuivre : il l'injuria et partit.

Le filleul s'établit dans un autre endroit. Il alla le soir arroser les charbons, et il vit qu'un d'eux s'était mis à pousser, et qu'un pommier en était sorti.

XII

Le filleul évita les gens, et se mit à vivre seul. Les croûtons s'épuisèrent.

– Eh bien ! pensa-t-il, je vais chercher des racines. Comme il allait les chercher, le filleul remarqua sur une branche un petit sac avec des croûtons. Le filleul le prit et se mit à s'en nourrir. Aussitôt que les croûtons s'épuisaient, de nouveau il trouvait un autre petit sac sur la même branche.

Et ainsi vécut bien le filleul.

Il vécut de la sorte encore dix ans. Un pommier poussait, et les deux charbons étaient restés ce qu'ils étaient, des charbons. Un jour le filleul se leva de bonne heure et alla vers la rivière. Il remplit sa bouche d'eau, arrosa le charbon, y retourna une fois, y retourna cent fois, arrosa la terre autour du charbon, se fatigua et s'assit pour se reposer. Il était assis à se reposer, quand tout à coup il entendit le brigand passer en jurant.

Le filleul l'entendit et pensa :

– Il faut se cacher derrière l'arbre, car autrement il me tuera pour un rien, et je n'aurai même pas le temps de racheter mes péchés.

Comme il commençait à passer derrière l'arbre, voilà qu'il pensa :

– Sauf de Dieu, ni le mal ni le bien ne me viendront de personne. Et où pourrais-je me cacher de Lui ?

Le filleul sortit de derrière l'arbre, et ne se cacha point. Il vit passer le brigand, non pas seul, mais portant avec lui en croupe un homme, les mains liées, la bouche bâillonnée. L'homme gémissait et le brigand jurait. Le filleul s'approcha du brigand et se mit devant le cheval. Le brigand dit :

– Tu es encore vivant ! Peut-être désires-tu la mort ?

Et le filleul dit :

– Où mènes-tu cet homme ?

– Mais je l'emmène dans la forêt. C'est le fils d'un marchand. Il ne veut pas me dire où est caché l'argent de son père. Je veux le tourmenter jusqu'à ce qu'il me le dise.

Et le brigand voulait poursuivre son chemin. Le filleul saisit le cheval par la bride, ne le lâche pas, et demande la délivrance du fils du marchand. Le brigand se fâche contre le filleul, et lève la main sur lui.

– Laisse, dit-il, autrement tu en auras autant. Ta sainteté ne m'en impose pas.

Le filleul ne s'effraie pas.

– Je ne te crains pas, dit-il, je ne crains que Dieu. Et Dieu ne m'ordonne pas de lâcher. Je ne lâcherai pas.

Le brigand fronça les sourcils, sortit son couteau, coupa les cordes et délivra le fils du marchand.

– Allez-vous-en tous deux, dit-il, et ne vous trouvez pas une autre fois sur mon chemin.

Le fils du marchand sauta à terre et s'enfuit. Le brigand voulut passer, mais le filleul l'arrêta encore et se mit à lui demander d'abandonner sa mauvaise vie. Le brigand resta immobile, écouta tout, ne répondit rien et partit.

Le lendemain matin, le filleul alla arroser ses charbons. Voici qu'un autre avait poussé : c'était aussi un pommier.

Encore dix ans se passèrent. Un jour le filleul était assis sans rien désirer, sans rien craindre, et le cœur plein de joie. Et il pensait, le filleul :

– Quelle joie, dit-il, ont les hommes ?... Et ils se tourmentent pour rien. Ils devraient vivre et vivre pour la joie !

Et il se rappelait tout le mal des hommes, comme ils se tourmentent parce qu'ils ne connaissent pas Dieu. Et il se mit à les plaindre.

– Je passe mon temps inutilement, pensait-il. Il faudrait aller chez les gens et leur enseigner ce que je sais.

Comme il pensait cela, il entendit venir le brigand. Il le laissa passer. Il pensait :

– À celui-là, il n'y a rien à enseigner : il ne comprendra pas. Mais il faut lui parler tout de même. C'est un homme aussi.

Il pensa ainsi, et alla à sa rencontre. Aussitôt qu'il aperçut le brigand, il eut pitié de lui. Il courut à lui, saisit son cheval par la bride et l'arrêta.

– Cher frère, dit-il, aie pitié de ton âme ! Tu as en toi l'âme de Dieu ! Tu te tourmentes, et tu tourmentes les autres, et tu seras tourmenté encore plus. Et Dieu t'aime tant ! Quelles joies il t'a réservées ! Ne sois pas ton propre bourreau. Change ta vie.

Le brigand s'assombrit.

– Laisse, dit-il.

Le filleul ne laisse pas, et les larmes lui coulent en abondance. Il pleure.

– Frère, dit-il, aie pitié de toi.

Le brigand lève les yeux sur le filleul. Il le regarde, il le regarde, descend de cheval, tombe à genoux devant le filleul et se met aussi à pleurer.

– Tu m'as vaincu, dit-il, vieillard. Vingt ans j'ai lutté contre toi. Tu as pris le dessus sur moi. Maintenant je ne suis plus maître de moi. Fais de moi ce que tu veux. Quand tu m'adjuras pour la première fois, je n'en devins que plus méchant. Je me mis à réfléchir sur tes discours seulement alors que je t'ai vu toi-même te passer du monde. Et depuis, je suspendis à la branche des croûtons pour toi.

Et il se souvient, le filleul, que la *baba* nettoya la table seulement alors qu'elle eut lavé la serviette ; – lui, ce fut quand il cessa d'avoir soin de lui-même, quand il purifia son cœur, ce fut alors qu'il put purifier le cœur des autres.

Et le brigand dit :

– Et mon cœur a changé seulement alors que tu as supplié pour le fils du marchand, et que tu n'as pas craint la mort.

Et il se rappelle, le filleul, que les charrons ployèrent la jante seulement alors que le support eût été assujetti ; – lui, il cessa de craindre la mort, il assujettit sa vie en Dieu, et son cœur insoumis se soumit.

Et le brigand dit :

– Et mon cœur s'est fondu tout à fait en moi seulement alors que tu as eu pitié de moi, et que tu as pleuré sur moi.

Le filleul se réjouit, emmène avec lui le brigand à l'endroit où se trouvaient les deux pommiers et un charbon. Ils s'approchent : plus de charbon, et un troisième pommier avait poussé.

Et il se rappelle, le filleul, que le bois humide s'alluma chez les bergers seulement alors qu'ils eurent allumé un grand feu ; – lui, son cœur s'enflamma en lui, et alluma un autre cœur.

Et le filleul se réjouit d'avoir racheté maintenant tous ses péchés.

Il dit tout cela au brigand, et mourut. Le brigand l'enterra, se mit à vivre comme lui ordonna le filleul, et à son tour il enseignait les gens.

LE PETIT CIERGE[8]

CONTE DE PÂQUES

Cette histoire s'est passée dans une terre seigneuriale. Il en était des seigneurs d'alors comme de ceux d'aujourd'hui : les uns avaient pitié des malheureux parce qu'ils craignaient Dieu et songeaient à leur heure dernière, les autres étaient des hommes durs qui semblaient nés pour le malheur d'autrui et dont il n'est resté qu'un souvenir amer ; mais plus mauvais encore étaient ces parvenus que la fortune tirait parfois de la valetaille pour les élever au-dessus des autres. Le château dont nous parlons avait pour intendant un de ces parvenus. Le domaine était vaste, le sol fertile, riche en forêts et en prairies bien arrosées, et les paysans qui devaient y travailler y auraient vécu heureux et en parfait accord avec leurs maîtres, si la méchanceté de l'intendant n'y avait mis obstacle.

Il n'était auparavant qu'un simple serf sur un autre domaine ; mais il ne fut pas plus tôt élevé à la charge d'intendant, qu'il foula aux pieds les pauvres paysans. Il avait une famille, composée de sa femme et de deux filles, et depuis longtemps il avait, comme on dit, fait son petit magot. Il pouvait mener une vie tranquille et aisée à l'abri de tout souci, si la passion de l'envie ne l'avait rendu rapace et cruel.

Il commença par restreindre les franchises des paysans, qu'il surchargea de corvées. Il établit une tuilerie, et hommes et femmes furent astreints à un travail accablant ; il vendait sa

---

8 *Récits populaires*. 1885.

brique et en tirait un beau profit. Les paysans, révoltés de se voir ainsi cruellement exploités, essayèrent de se plaindre à leur seigneur ; ils firent exprès le voyage de Moscou, mais le seigneur n'écouta pas leurs plaintes, et loin d'obtenir un adoucissement à leurs peines, ils subirent la vengeance de l'intendant qui n'avait pas tardé à apprendre leur démarche. Ils eurent à supporter un redoublement d'exactions et de cruautés, et, pour comble de malheur, il se trouvait parmi eux de faux frères qui dénoncèrent leurs compagnons de servitude, de sorte que personne n'osait plus se fier même à son ami. L'inquiétude et l'effroi régnaient partout et la fureur du mal ne faisait qu'augmenter chez l'intendant.

On le craignait comme une bête fauve ; quand il apparaissait dans un village, tout le monde s'enfuyait comme devant le loup ; on se cachait où l'on pouvait pour se mettre à l'abri des brutalités de cet homme.

La peur qu'on avait de lui l'aigrissait encore davantage, excitait son ressentiment et développait dans son cœur une haine profonde. Alors les corvées se multipliaient, les coups pleuvaient de plus belle sur les pauvres martyrs. Souvent un meurtre débarrasse soudain le monde de la présence d'un tel monstre. Cette pensée hantait les paysans, elle faisait souvent le sujet de leurs secrets entretiens. Quand ils se rencontraient deux ou trois dans un lieu écarté, le plus décidé se laissait aller à dire : « Souffrirons-nous que cet impie continue à vivre pour nous tourmenter ? Non, finissons-en d'un coup. Ce n'est pas un péché que de tuer un tel démon. » Un jour de la semaine sainte, l'intendant avait envoyé les paysans à la forêt. Ceux-ci s'étaient réunis en un cercle familier pour prendre leur repas de midi ; la conversation s'engagea sur le même sujet.

« Frères, qu'allons-nous devenir ? disaient quelques-uns d'entre eux, nous ne pouvons plus vivre ainsi. Le cruel nous foule aux pieds ; il nous épuise jusqu'à la moelle des os. Nous ne

connaissons plus la paix du foyer domestique ; jour et nuit, les femmes comme les hommes n'ont plus aucun repos, il querelle sur tout, et pour un rien qui n'est pas à sa guise, il nous fait donner le knout. Semen, le pauvre idiot, est mort des coups qu'il a reçus ; Anisim est encore aux fers ! Qu'est-ce qui nous retient ? Pourquoi ménagerions-nous ce démon ? Il viendra tantôt à cheval, et aura bientôt trouvé un motif pour nous quereller. Si nous sommes des hommes, nous le tirerons à bas de sa monture, et un coup de hache fera son affaire et nous donnera le repos. Nous l'enfouirons comme un chien dans la forêt sans qu'on en retrouve de traces. Avant tout, notre mot d'ordre sera : « Unis comme un seul homme ! mort au traître ! »

Ainsi parla Wassili Minajew. Il avait à se plaindre plus que tout autre, car il sentait le knout au moins une fois la semaine, et l'intendant lui avait enlevé sa femme de force pour en faire sa cuisinière.

Tel était le plan des paysans tous unis pour se venger.

Vers le soir l'intendant apparut, en effet ; il promena autour de lui son regard malveillant et trouva aussitôt le grief qu'il cherchait. Contrairement à ses ordres, il y avait un jeune tilleul parmi les arbres abattus.

– Je vous avais dit qu'il ne fallait pas toucher aux tilleuls. Qui est celui qui a coupé ce tilleul ? Son nom, ou tous auront le knout !

En même temps son œil allait rapidement d'un groupe de travailleurs à l'autre, pour découvrir celui qui avait commis la faute. Un des paysans lui montra un de ses camarades nommé Sidor. D'un coup l'intendant ensanglanta le visage du pauvre homme ; puis, ne voulant pas manquer non plus l'occasion d'exercer sa rage sur Wassili, il le cingla plusieurs fois de sa

tartara, sous prétexte que son tas de bois n'était pas aussi grand que ceux de autres.

Les paysans le laissèrent s'en retourner tranquillement chez lui.

Le soir, ils étaient de nouveau réunis. Wassili apostropha durement ses frères.

– Vil troupeau ! leur dit-il, non, vous n'êtes pas des hommes. Unis comme des frères, disiez-vous !... Le tyran se montre... et voilà vos résolutions envolées ! Ainsi firent les moineaux quand ils se réunirent pour conspirer contre le vautour. « Tous pour un ! Mort aux traîtres », criaient-ils à l'envi. Le vautour fond sur eux, et chacun de s'enfuir derrière les orties. Mais, prompt comme l'éclair, l'oiseau pose sa serre sur l'un d'eux et remonte avec lui dans les airs. Les moineaux épargnés voletaient effarés, en se demandant : « Qui a-t-il pris ? qui a-t-il pris ? Ah ! il a pris Vantka. C'est bien fait. Vantka ne méritait pas mieux ! »

« C'est ainsi que vous faites : « Mort aux traîtres ! » dites-vous, et chacun s'empresse de trahir ! Quand notre bourreau a frappé Sidor au visage, vous deviez agir comme un seul homme, et nos maux auraient enfin eu un terme.

« Mais vous, vous criez tant que vous pouvez : « Soyons unis, ...mort aux traîtres, » et quand notre bourreau se montre, il n'y a plus personne ! »

Maintes fois, les paysans avaient tenu de semblables discours, car cette pensée de se débarrasser de l'intendant en lui ôtant la vie persistait dans leur cœur.

Les derniers jours de la semaine sainte, le cruel intendant fit annoncer qu'on allait semer l'avoine dans les champs

seigneuriaux et qu'il fallait immédiatement se mettre à la charrue. Ce fut pour les paysans une nouvelle douleur ; réunis chez Wassili, le jour du vendredi saint, ils parlaient, plus excités que jamais, de leur conjuration.

– Puisqu'il outrage Dieu, en voulant nous faire commettre un si grand péché, disaient-ils, rien ne doit plus nous retenir. Finissons-en avec lui d'un seul coup.

Pierre Michejew prit à son tour la parole. C'était un homme tranquille et paisible que Pierre Michejew. Il n'approuvait pas les desseins homicides de ses frères, et secouait tristement la tête en entendant leurs projets criminels.

– C'est un grand péché, leur dit-il, de parler comme vous le faites. Malheur à celui qui cause la perte d'une âme ! c'est un des plus grands crimes. Envoyer une âme à la damnation éternelle, certes, cela vous sera facile ; mais combien la vôtre n'aura-t-elle pas à souffrir ensuite en punition d'un tel crime ? Si l'intendant offense le Ciel par ses forfaits, attendez ; un jour ou l'autre, il trouvera sa punition. Pour nous, ce que nous avons à faire, c'est de souffrir en prenant patience.

Une telle douceur excita chez Wassili une colère furieuse.

– Qu'est-ce qu'il marmotte là ? s'écria-t-il. Toujours sa vieille chanson. C'est un grand péché que de tuer un homme ! Nous n'avons pas besoin que tu nous le dises ; les petits enfants mêmes le savent, mais il y a homme et homme, et Dieu peut-il vouloir que cet impie, cet assassin de tes frères, ce chien maudit continue de vivre ! Quand un chien est enragé, on le tue, pour se préserver de ses morsures. Si nous laissons vivre celui-ci, c'en est fait de nous ; ne voyez-vous pas qu'il a médité notre perte ? Si nous commettons un crime, ce sera pour délivrer nos frères, et tous ils prieront pour que cela ne nous soit pas imputé à mal. À quoi sert-il de discuter plus longtemps ? Voulez-vous attendre

qu'il nous ait anéantis ?... Quel radotage nous fais-tu là, Michejew ? Crois-tu qu'en allant au travail le saint jour où Notre-Seigneur Jésus-Christ est ressuscité, notre péché sera moindre ?

Michejew répliqua :

– Pourquoi n'irions-nous pas ? Pour moi, si l'on nous y envoie, j'obéirai : ce ne sera pas pour moi que je travaillerai, et Dieu saura bien à qui en faire porter la peine. Avant tout, gardons la crainte de Dieu dans nos cœurs. Voyez-vous, mes amis, je ne prétends pas vous donner des conseils de moi-même, et si la loi de Dieu nous enseignait qu'un mal peut en détruire un autre, je me joindrais à vous pour agir ; mais Dieu commande tout autre chose. Vous croyez extirper le mal de la terre, mais vous-mêmes vous en gardez les racines dans vos cœurs. Tuer un de ses semblables n'est pas une action sensée ; le sang rejaillit sur le meurtrier et lui laisse une trace ineffaçable ; vous croyez dans votre illusion chasser le mal, sans vous apercevoir que c'est le mal qui vous fait agir ; comme dit le proverbe : « Regardez la misère en face, et elle baissera les yeux. »

Ce discours ébranla l'auditoire. Les uns inclinaient à suivre les sages conseils du pieux Michejew, et voulaient patienter plutôt que de commettre un si grand péché ; les autres écoutaient les excitations de Wassili.

Quand arriva le jour de Pâques, les paysans célébrèrent la fête suivant la vieille coutume. Vers le soir, le starosta, ou l'ancien du village, se présenta, accompagné des greffiers de la commune seigneuriale et dit :

– Michel Semenowitch, notre haut intendant, ordonne et fait savoir à tous que demain on plantera la charrue dans les champs de Monseigneur pour y ensemencer l'avoine.

Le starosta et les clercs firent ainsi le tour du village, désignant à chacun l'endroit où il devait semer.

Les pauvres paysans dévorèrent leurs larmes en silence, aucun n'osa tenter une résistance ouverte. Le lendemain, ils se trouvèrent tous avec leur charrue à l'endroit désigné, et l'âme navrée, ils durent se mettre au travail. Pendant que les cloches sonnaient à toute volée pour la messe du matin, et que, de tous côtés, les fidèles, en habits de fête, se rendaient joyeusement à l'église, Michel Semenowitch, le mauvais intendant, dormait encore d'un profond sommeil ; il s'éveilla assez tard ; à peine hors du lit, il courut voir ce qui se passait dans le domaine, cherchant qui il pourrait quereller. Sa femme était en compagnie de sa fille, dans le cabinet de toilette.

Devant la maison, un valet les attendait avec la voiture attelée ; les deux femmes y montèrent bientôt pour aller à l'église. Une heure après, elles étaient de retour et Michel Semenowitch rentrait aussi. Une servante avait préparé le samovar, et l'on se mit à table.

Michel Semenowitch prit une tasse de thé, alluma sa pipe et fit appeler le starosta.

– Eh bien ! comment vont les choses ? lui demanda-t-il ; as-tu exécuté mes ordres ? Les paysans sont-ils à la charrue ?

– J'ai fait comme vous me l'aviez commandé, Michel Semenowitch.

– C'est bien ; t'ont-ils obéi ?

– Tous, je les ai conduits chacun à la place qu'ils doivent labourer.

– Tu les a conduits ! Mais ces fainéants travaillent-ils, au moins ? Va-t'en voir ce qu'ils font, et dis-leur que j'irai tantôt voir moi-même ce qu'ils ont fait. J'entends qu'à deux ils aient fait au moins *une dessjatine*, et gare, si l'ouvrage n'est pas bon. Si je trouve un coupable, ce n'est pas la sainteté du jour qui me retiendra !

– Vos volontés sont des ordres. Le starosta allait s'éloigner à la hâte, mais Michel Semenowitch le rappela. Malgré tout, le cruel intendant n'était pas tranquille ; il s'agitait comme s'il eût été sur des épines. Sa langue tournait entre ses dents, il avait encore quelque chose à dire et qui l'embarrassait. Il fit : « En effet ! » et ajouta :

– Encore un mot. Écoute un peu les discours de ces fainéants et tâche de savoir ce qu'ils disent de moi. Si ces marauds tiennent de méchants propos sur mon compte, tu me les rapporteras fidèlement. Ah ! je les connais, les drôles ! Bien manger et bien boire et s'étendre sur leurs peaux de mouton, voilà ce qu'il leur faut. Qu'on laisse passer le bon moment pour les travaux, cela leur est bien égal. Ainsi donc, écoute bien leurs propos sans en avoir l'air, et rapporte-moi ce que chacun d'eux peut dire. Il faut que je sache tout, jusqu'à la moindre de leurs paroles. Va, ouvre les oreilles et prends garde de me cacher quelque chose.

Le starosta tourna sur ses talons et remonta aussitôt à cheval pour se rendre auprès des paysans. La femme de Michel, qui avait tout entendu, s'approcha de son mari d'un air tendre et suppliant. C'était une femme d'un caractère doux et dont le cœur souffrait de toutes les cruautés exercées sur de pauvres paysans ; elle les prenait sous sa protection, et, souvent, elle réussissait à calmer les fureurs de son mari. Elle lui adressa la prière de son cœur angoissé :

– Ami de mon âme, petit Michel, lui dit-elle d'un ton caressant, n'oublie pas que c'est jour de grande fête, le saint jour consacré à Dieu, et ne commets pas un si grand péché. Je t'en prie, mon ami, pour l'amour de Jésus, laisse les paysans libres aujourd'hui.

Mais Michel Semenowitch ne se laissa pas toucher par les paroles de sa femme ; il répondit avec un rire méchant et en la menaçant du doigt :

– Il y a longtemps que tes reins n'ont senti le fouet, cela se voit ; si tu veux me pousser à bout, tu n'as qu'à te mêler ainsi des choses auxquelles tu n'entends rien.

– Mechenka, mon tendre ami, ne repousse pas mon conseil. Si tu savais le mauvais rêve que j'ai fait ! Tu étais si misérable, si misérable ! Oh ! c'était épouvantable ; je t'en prie, ne force pas les paysans à travailler aujourd'hui, un saint jour de fête !

– Par tous les diables, me laisseras-tu tranquille, sotte femme ! N'abuse pas plus longtemps de ma patience et tais-toi, ou sinon ta large bedaine fera connaissance avec le knout ! Ce sera une autre chanson alors !

En disant cela, l'intendant tombait comme un fou furieux sur sa femme et lui appliquait un violent coup sur la bouche avec la tête de sa pipe. Puis il la chassa en lui ordonnant, d'un ton brutal, de faire apporter le dîner.

On lui servit une soupe froide, des piroggis à la viande, un plat de choucroute et de porc rôti, et un pouding à la crème. Il s'en gobergea comme un prince et arrosa le tout d'un bon coup de kirsch. Les piroggis étaient si bons qu'il en mangea même en guise de dessert ; il fit venir ensuite la cuisinière, et, sur son

ordre, celle-ci se mit à entonner un couplet joyeux, qu'il accompagna lui-même en pinçant de la guitare à sa façon.

C'est ainsi que cet homme faisait sa digestion, bien dispos, ne se souciant ni de Dieu ni des hommes. Peu à peu ses doigts s'arrêtèrent sur les cordes de l'instrument, et il se mit à plaisanter avec la jolie cuisinière.

Le retour du starosta mit brusquement fin à ce duo. Ayant fait une profonde révérence, il attendit l'ordre de parler.

– Eh bien ! que font ces drôles ? avancent-ils ? leur tâche sera-t-elle achevée à l'heure fixe ?

– Ils en ont fait déjà plus de la moitié.

– Et la charrue a passé partout ? Il n'y a point de place oubliée ?

– Je n'en ai point su découvrir. Le travail est bon, ils ont peur et…

– Dis-moi un peu, est-ce qu'ils labourent assez profond en remuant bien la terre ?

– C'est une terre légère, elle s'envole comme de la poussière.

L'intendant se tut un moment, absorbé dans sa pensée inquiète.

– C'est bien, reprit-il, mais tu ne me dis pas ce que les paysans pensent de moi. Ils m'arrangent bien sans doute ? Conte-moi un peu leurs jolis propos.

Le starosta hésitait à répondre, mais l'intendant, avec colère, lui intima l'ordre de parler.

– Je veux que tu me dises tout, s'écria-t-il ; ce ne sont pas tes discours, mais les leurs que je veux entendre. Si tu me dis la vérité, tu auras ta récompense. Mais si tu t'avises de me cacher quoi que ce soit, tu sentiras le knout. Crois-tu que je me gênerai plus avec toi qu'avec les autres ? Allons, Kajuscha, verse-lui un verre d'eau-de-vie pour lui délier la langue.

La cuisinière obéit, versa un plein verre de kirsch et le tendit au starosta. Celui-ci murmura une santé, avala la liqueur d'un seul trait et essuya ses lèvres en se disposant à répondre. « Advienne que pourra, se dit-il en lui-même. Ce n'est pas ma faute si l'on ne chante pas ses louanges ; puisqu'il veut la vérité, il l'entendra. »

Après s'être ainsi donné de courage, il commença :

– Les paysans murmurent, Michel Semenowitch, ils font entendre des plaintes amères.

– Mais parle donc ! que disent-ils ?

– Les uns disent que tu ne crois pas en Dieu.

L'intendant éclata de rire.

– Quel est celui de ces gueux qui dit cela ?

– Tous le disent. Tu te serais donné au démon, à ce qu'ils prétendent. L'intendant eut un nouvel éclat de rire.

– Joli ! très joli ! fit-il. Mais explique-toi sur le compte de chacun individuellement. Que disait Waska, par exemple ?

Le starosta avait des parents et des amis qu'il voulait ménager, mais quant à Wassili, il était à couteau tiré avec lui depuis des années.

– Wassili, fit-il sans hésitation, jure et tempête plus que tous les autres.

– Bien ; mais parle, je veux que tu me répètes ses propres paroles.

– Elles sont effrayantes : je tremble rien que d'y penser. Il vous menace et dit qu'un homme tel que vous ne peut manquer de finir par une mort violente.

– Peste ! comme il y va ! un vrai héros que ce Wassili, fit l'intendant, que cette confidence mettait toujours plus en gaieté. Eh ! parbleu, que tarde-t-il ? Que fait-il à bayer aux corneilles, au lieu de me rompre le cou de suite ? C'est que probablement le vantard ne trouve pas la chose si aisée. Attends un peu, Waska, mon petit Waska, nous reparlerons de cela à nous deux… Passons à un autre… Et ce chien de Tiscka, qu'est-ce qu'il aboie ?

– Tous ont tenu de mauvais discours.

– Oui, mais je te l'ai déjà dit, je veux être renseigné sur chacun en particulier.

– Il me répugne de répéter leurs propos.

– Voyez-vous, quelle délicatesse ! Ah ça ! parleras-tu à la fin ?

– Ils voudraient que la panse vous crève et qu'on en voie sortir les tripes !

Ce propos provoqua un redoublement de gaieté chez l'intendant, qui riait à s'en tenir les côtes.

– Nous verrons bien qui de moi ou de ces mannequins montrera le premier ses tripes. Qui a dit cela ? Fischka sans doute ?

– Personne n'a dit une bonne parole, tous ont des menaces et des injures à la bouche, c'est à qui en dira le plus.

– Je te crois. Et Petruska Michejew, l'hypocrite, avec ses propos mielleux, m'injurie comme les autres, je pense ?

– Non, Michel Semenowitch, aucun mauvais propos n'est sorti de sa bouche.

– Alors que disait-il ?

– Seul d'entre tous, il restait silencieux. Un fameux original celui-là, vous n'imagineriez jamais ce que j'ai vu ; non, je n'en croyais pas mes yeux.

– Quoi donc ?

– Une chose étrange. Les paysans n'en revenaient pas.

– Bourreau ! auras-tu bientôt fini de me dire ce que tu as vu ?

– Il labourait sur le flanc de la colline. Comme j'approchais, des accents émus et touchants frappèrent mon oreille. Notre homme chantait un pieux cantique. C'était solennel et merveilleusement beau. Puis, sur le bois de la charrue, entre ses deux cornes, il me sembla voir une petite lumière vacillante…

– Et après ?…

– C'était bien une lumière en effet. Plus j'approchais, plus je la voyais brillante, et je reconnus bientôt… un cierge ! un de ces petits cierges qu'on vend pour cinq kopecks à la porte des églises. Il était fixé sur le bois de la charrue et sa flamme voltigeait, joyeuse, au souffle du vent. Le paysan, dans son sarrau du dimanche, marchait paisiblement derrière la charrue, et poursuivait son vigoureux labeur en chantant le saint cantique du jour de la Résurrection. Devant moi, il a secoué sa charrue, tourné le soc et recommencé un nouveau sillon, et la petite flamme, si claire, brûlait toujours.

– Que t'a-t-il dit ?

– Un mot à peine. En m'apercevant, il m'a fait souhaiter de bonnes Pâques et s'est remis à chanter.

– Et vous n'avez pas échangé d'autres paroles ?

– Non, je ne savais vraiment que lui dire de son action. Les autres paysans riaient et se moquaient de lui. « Pauvre fou, lui disaient-ils, tu as beau psalmodier, tes cantiques n'empêchent pas que tu travailles aujourd'hui ; il t'en faudra des prières et des pénitences pour te laver de ce péché-là ! »

– Et que répondait Michejew ?

– Il s'interrompait, leur répétant les paroles de l'Évangile : « Paix sur la terre et bonne volonté envers les hommes ; » puis il poussait ses chevaux et recommençait. Et la petite flamme joyeuse se balançait toujours au souffle du vent.

L'intendant ne riait plus, ; il baissait la tête ; la guitare était tombée de ses mains ; une sombre pensée s'était emparée de lui.

Il resta un moment plongé dans un noir silence, puis, ayant congédié le starosta et la cuisinière, il se hâta de se mettre au lit, où on l'entendit pousser des gémissements et s'agiter comme s'il eût eu à tirer d'une ornière un char de foin embourbé. Sa femme vint, tout inquiète, lui demander ce qu'il avait, mais elle eut beau prier et supplier, elle ne put tirer de lui d'autres mots que ceux-là, qu'il répétait constamment :

– Il m'a vaincu ! quelque chose m'a saisi ; c'est mon tour maintenant ! Sa femme lui adressait de tendres exhortations.

– Reprends courage, mon ami, lui disait-elle, lève-toi, et va congédier ces pauvres paysans. Tout peut se réparer. D'où vient qu'un rien peut ainsi t'abattre, toi qui as commis sans broncher tant d'actions effrayantes ?

– Je suis perdu ! Il m'a vaincu, continuait-il en gémissant. Tâche seulement de t'en tirer saine et sauve ; mon chagrin est trop grand pour que tu puisses le comprendre !

Et dans l'angoisse de son cœur, le malheureux se tournait et se retournait dans le lit.

Le lendemain il reprit le cours de ses occupations ordinaires ; mais comme il était changé ! Michel Semenowitch était méconnaissable, le chagrin lui rongeait le cœur. Il traîna dès lors sa triste existence en laissant aller les choses à la dérive, et en restant de préférence oisif au logis.

Le seigneur étant venu visiter ses terres, il fit appeler son intendant.

On lui répondit qu'il était malade ; à un nouvel appel il reçut la même réponse, mais il ne tarda pas à savoir que Michel était devenu un ivrogne renforcé, et, du coup, il le dépouilla de sa charge.

Depuis ce moment, Michel Semenowitch mena une vie oisive, et son esprit s'assombrit de plus en plus ; le reste de son avoir s'en alla en boisson, et le malheureux finit par tomber si bas qu'il en vint à dérober à sa femme de vieux draps pour les donner au cabaretier en échange d'un verre d'eau-de-vie.

Les paysans, pour qui il avait été si dur, finirent même par avoir pitié de sa misère, ils lui donnaient de l'argent, pour qu'il pût boire et noyer son chagrin.

Il ne vécut pas longtemps de cette existence bestiale ; au bout d'une année à peine, l'eau-de-vie lui avait donné le coup de la mort.

UNE TOURMENTE DE NEIGE

I

Vers sept heures du soir, après avoir bu du thé, je quittai le relais. J'ai oublié son nom, mais c'était, je m'en souviens, dans le territoire des Kosaks du Don, près de Novotcherkask.

Il commençait déjà à faire nuit lorsque, me serrant dans ma chouba et m'abritant sous le tablier, je m'assis à côté d'Aliochka dans le traîneau. Derrière la maison du relais, il semblait qu'il fît doux et calme. Quoiqu'on ne vît pas tomber la neige, pas une étoile n'apparaissait, et le ciel bas pesait, rendu plus noir par le contraste, sur la plaine blanche de neige qui s'étendait devant nous.

À peine avions-nous dépassé les indécises silhouettes de moulins dont l'un battait gauchement de ses grandes ailes, et quitté le village, je remarquai que la route devenait de plus en plus malaisée et obstruée de neige. Le vent se mit à souffler plus fort à ma gauche, éclaboussant les flancs, la queue et la crinière des chevaux, soulevant sans répit et éparpillant la neige déchirée par les patins du traîneau et foulée par les sabots de nos bêtes.

Leurs clochettes se moururent. Un petit courant d'air froid, s'insinuant par quelque ouverture de la manche, me glaça le dos, et je me rappelais le conseil que le maître de poste m'avait

donné de ne point partir encore, de peur d'errer toute la nuit et de geler en route.

– N'allons-nous pas nous perdre ? dis-je au yamchtchik.

Ne recevant pas de réponse, je lui posai une question plus catégorique :

– Yamchtchik, arriverons-nous jusqu'au prochain relais ? Ne nous égarerons-nous pas ?

– Dieu le sait ! me répondit-il sans tourner la tête. Vois comme la tourmente fait rage ! On ne voit plus la route. Dieu ! petit père !

– Mais dis-moi nettement si, oui ou non, tu espères me conduire au prochain relais, repris-je ; y arriverons-nous ?

– Nous devons y arriver… dit le yamchtchik. Il ajouta quelques paroles que le vent m'empêche d'entendre. Retourner, je ne le voulais pas ; mais, d'un autre côté, errer toute la nuit, par un froid à geler, en pleine tourmente de neige, dans une steppe dénudée comme l'était cette partie du territoire des Kosaks du Don, cela manquait de gaieté. De plus, quoique, dans cette obscurité, je ne pusse pas bien examiner le yamchtchik, je ne sais pourquoi il me déplaisait et ne m'inspirait pas la moindre confiance. Il était assis au milieu du traîneau ; sa taille était trop haute, sa voix trop nonchalante, son bonnet, un grand bonnet dont le sommet ballottait, n'était point d'un yamchtchik ; il stimulait ses chevaux, non point à la manière usitée, mais en tenant les guides dans les deux mains et comme un laquais qui aurait pris la place du cocher ; et surtout ses oreilles qu'il cachait sous un foulard… Bref, il ne me plaisait guère, et ce dos rébarbatif et voûté que je voyais devant moi ne me présageait rien de bon.

– Pour moi, dit Aliochka, il vaudrait mieux retourner ; il n'y a rien d'amusant à s'égarer.

– Dieu ! Petit père ! vois-tu quelle tourmente ? On ne voit plus trace de route. Ça vous aveugle les yeux… Dieu ! Petit père ! grognait le yamchtchik.

Un quart d'heure ne s'était pas encore écoulé, lorsque le yamchtchik arrêta ses chevaux, confia les guides à Aliochka, retira gauchement ses jambes de son siège, et, faisant craquer la neige sous ses grandes bottes, se mit en quête de la route.

– Eh bien ! où vas-tu ? Nous nous sommes donc perdus ? lui criai-je.

Mais le yamchtchik ne me répondit pas ; il détourna son visage pour l'abriter du vent qui lui frappait dans les yeux, et s'en alla à la découverte.

– Eh bien ! quoi ? as-tu trouvé ? lui dis-je, lorsqu'il fut de retour.

– Rien ! me répondit-il brusquement, avec une impatience nuancée de dépit, comme s'il avait perdu la route par ma faute.

Et, glissant lentement ses grandes jambes dans sa chancelière, il disposa les guides dans ses moufles gelées.

– Qu'allons-nous faire, maintenant ? demandai-je lorsque nous nous fûmes remis en route.

– Et que faire ? Allons où Dieu nous poussera. Nous recommençâmes à courir du même petit trot, tantôt sur la croûte glacée qui craquait, tantôt sur la neige qui s'éparpillait et qui, en dépit du froid, fondait presque aussitôt sur le cou. Le

tourbillon d'en bas allait toujours en augmentant, et d'en haut commençait à tomber une neige rare et sèche.

Il était clair que nous allions Dieu savait où, car, après un quart d'heure de marche, nous n'avions pas rencontré une seule borne de verste.

– Eh bien ! qu'en penses-tu ? fis-je au yamchtchik. Arriverons-nous jusqu'au relais ?

– Auquel ? Nous regagnerons celui que nous venons de quitter, si nous laissons les chevaux libres ; ils nous ramèneront. Quant à l'autre, c'est peu probable, et nous risquons de nous perdre.

– Eh bien ! retournons alors, dis-je, puisque…

– Retourner, alors ? répéta le yamchtchik.

– Mais oui ! mais oui ! retourner. Il rendit les brides, et les chevaux coururent plus vite. Quoique je n'eusse point senti le traîneau tourner, le vent changea ; bientôt, à travers la neige, nous aperçûmes des moulins.

Le yamchtchik recouvra un peu d'énergie et se mit à causer.

– Il n'y a pas longtemps, disait-il, c'était aussi par une tourmente, ils venaient de l'autre relais, et ils se virent obligés de coucher dans les meules… Ils ne furent rendus que le matin… Il est heureux encore qu'ils aient trouvé des meules, car autrement ils se seraient tous gelés : il faisait un froid !… Songez que, malgré les meules, un d'eux s'est gelé les pieds et qu'il est mort en trois semaines.

– Mais à présent, le froid est supportable, il fait plus doux, fis-je : on pourrait peut-être aller.

– Doux, oui, il fait doux, mais la tourmente !… Maintenant que nous lui tournons le dos, elle nous semble moins terrible, mais elle fait rage toujours. On pourrait l'affronter avec un *coullier*[9] ou quelque autre, parti à ses risques et périls ; car ce n'est pas peu de chose que de geler son voyageur : comment pourrais-je répondre de Votre Honneur ?

II

En ce moment on entendit derrière nous les clochettes de plusieurs troïkas : elles nous eurent bientôt rejoints.

– C'est la cloche des coulliers, dit mon yamchtchik, il n'y en a qu'une seule de ce genre au relais.

La cloche de la première troïka rendait en effet un son remarquablement joli. Le vent nous l'apportait très clairement, pur, sonore, grave et légèrement tremblée. Comme je l'appris par la suite, c'était une invention de chasseur : trois clochettes, une grande au milieu, avec un son qu'on appelle *cramoisi*[10], et deux petites, choisies dans la tierce. Cet accord de tierces et de quinte tremblée qui résonnaient dans l'air était d'un effet singulièrement saisissant et d'une étrange beauté au milieu de cette steppe solitaire et désolée.

[9] Pour courrier.
[10] Traduction littérale.

– C’est la poste qui court, dit mon yamchtchik, quand la première troïka fut à côté de nous… Et dans quel état se trouve la route ? Peut-on passer ? cria-t-il au dernier des yamchtchiks.

Mais celui-ci stimula ses chevaux sans répondre.

Les sons de la cloche s’éteignirent brusquement, emportés par le vent, aussitôt que la poste nous eût dépassés.

Sans doute mon yamchtchik éprouva quelque honte :

– Et si nous allions, barine ? me dit-il. D’autres y ont bien passé. Et d’ailleurs leur trace est toute fraîche.

J’y consens ; nous faisons de nouveau face au vent, et nous glissons en avant dans la neige profonde. J’examine la route par côté, pour ne point perdre la trace laissée par les traîneaux de poste.

Pendant deux verstes, cette trace apparaît visiblement ; puis je ne remarque plus qu’une légère inégalité à l’endroit où ont mordu les patins. Bientôt il me devient impossible de rien distinguer : est-ce la trace des traîneaux ? Est-ce tout simplement une couche de neige amoncelée par le vent ? Mes yeux se fatiguent de cette fuite monotone de la neige sur les arbres, et je me mets à regarder droit devant moi.

La troisième borne de verste, nous la voyons encore, mais la quatrième se dérobe. Et, comme auparavant, nous allons dans le vent et contre le vent, à droite et à gauche, nous égarant si bien, que le yamchtchik prétend que nous sommes fourvoyés à droite, moi je soutiens que c’est à gauche, tandis qu’Aliochka démontre que nous tournons le dos au but.

À plusieurs reprises nous nous arrêtons. Le yamchtchik dégage ses grands pieds et part à la recherche de la route, mais

sans succès. Moi-même je me dirige du côté où je pensais la retrouver ; je fais six pas contre le vent, et j'acquiers la certitude que partout la neige étend ses blanches couches uniformes, et que la route n'existait que dans mon imagination.

Je me retournai : plus de traîneau.

Je me mis à crier : « Yamchtchik ! Aliochka ! » mais je sentais que ces cris, à peine sortis de ma bouche, le vent aussitôt les emportait quelque part dans le vide. Je courus à l'endroit où j'avais laissé le traîneau : il n'était plus là. J'allai plus loin, rien. Je rougis de me rappeler le cri désespéré, suraigu, que je poussai encore une fois : « Yamchtchik ! » tandis que le yamchtchik était à deux pas. Il surgit tout à coup devant moi, avec sa figure noire, un petit knout, son grand bonnet incliné sur le côté, et me conduisit au traîneau.

– Estimons-nous heureux qu'il fasse doux, dit-il ; car s'il gelait, malheur à nous !… Dieu ! Petit père !…

– Laisse aller les chevaux, ils nous ramèneront, dis-je en remontant dans le traîneau. Nous ramèneront-ils, eh ! yamchtchik ?

– Mais sans doute. Il lâcha les guides, fouetta trois fois de son knout le *korennaïa*[11], et nous partîmes au hasard. Nous fîmes ainsi une demi-lieue. Soudain, devant nous, retentit le son bien connu de la clochette de chasseur. C'étaient les trois troïkas de tout à l'heure, qui venaient maintenant à notre rencontre ; elles avaient déjà rendu la poste, et s'en retournaient au relais, avec des chevaux de rechange attachés par derrière. La troïka du courrier, dont les grands chevaux faisaient sonner la sonnette de chasseur, volait en tête. Le yamchtchik gourmandait ses chevaux avec entrain. Dans le traîneau du milieu,

[11] Cheval du milieu.

maintenant vide, s'étaient assis deux autres yamchtchiks, qui parlaient gaiement et à voix haute. L'un d'eux fumait la pipe ; une étincelle qui pétilla au vent éclaira une partie de son visage.

En le regardant, je me sentis honteux d'avoir peur, et mon yamchtchik eut sans doute la même impression, car nous dîmes tous deux en même temps : « Suivons-les ! »

III

Sans même laisser passer la troisième troïka, mon yamchtchik tourna, mais si gauchement qu'il heurta du brancard les chevaux attachés.

Trois de ceux-ci, faisant un saut de côté, rompirent leur longe et s'échappèrent.

– Vois-tu ce diable louche, qui ne voit pas où il conduit… sur les gens ! Diable !… cria d'une voix enrouée et chevrotante un yamchtchik vieux et petit, autant que j'en pus juger d'après sa voix et son extérieur, celui qui conduisait la troïka de derrière.

Il sortit vivement du traîneau et courut après les chevaux, tout en continuant de proférer contre mon yamchtchik de grossières et violentes injures.

Mais les chevaux n'étaient pas d'humeur à se laisser prendre. Un instant après, yamchtchiks et chevaux avaient disparu dans le blanc brouillard de la tourmente.

La voix du vieux retentit.

– Wassili-i-i !… amène-moi l'isabelle, car autrement on ne les rattra-a-apera pas !

Un de ses compagnons, un gars de très haute taille, sauta du traîneau, détacha et monta un des chevaux de sa troïka, puis, faisant craquer la neige, disparut au galop dans la même direction.

Nous, cependant, avec les deux autres troïkas, nous suivîmes celle du courrier qui, sonnant de sa clochette, courait en avant d'un trot relevé, et nous nous enfonçâmes dans la plaine sans route.

– Oh oui ! il les rattrapera, dit mon yamchtchik, en parlant du vieux qui s'était jeté à la poursuite des chevaux échappés… S'il ne les a pas encore rejoints, c'est que ce sont des chevaux emballés, et ils l'entraîneront à tel endroit que… il n'en sortira pas !

Depuis que mon yamchtchik trottait derrière la poste, il devenait plus gai et plus expansif ; et moi, n'ayant pas encore envie de dormir, je m'empressai d'en profiter.

Je me mis à le questionner : d'où venait-il ? qui était-il ? J'appris bientôt qu'il était de mon pays, du gouvernement de Tonia. C'était un serf du village de Kirpitchnoïé. Le peu de terre qu'il y possédait ne rapportait presque plus rien depuis le choléra. Il avait deux frères, le plus jeune était soldat. Ils n'avaient de pain que jusqu'à la Noël, et travaillaient comme ils pouvaient pour vivre. Le cadet, marié, dirigeait la maison. Quant à mon yamchtchik, il était veuf. Chaque année, il venait de leur village des *artels*[12] de yamchtchiks. Lui n'avait jamais auparavant fait ce métier, et c'était pour venir en aide à son frère qu'il s'était engagé à la poste. Il vivait là, grâce à Dieu, pour

[12] Artel (association coopérative).

cent vingt roubles en papier par an, dont cent qu'il envoyait à sa famille… Cette vie lui conviendrait assez :

« Seulement, les coulliers sont trop méchants, et le monde est toujours à gronder par ici. »

– Pourquoi donc m'injuriait-il, ce yamchtchik-là ? Dieu ! Petit père ! Est-ce que je les lui ai fait partir exprès, ses chevaux ? Suis-je donc un brigand ? Pourquoi est-il allé à leur poursuite ? ils seraient bien revenus tout seuls. Il fatiguera ses chevaux et se perdra lui-même, répétait le petit moujik de Dieu.

– Qu'est-ce donc qui noircit, là-bas ? demandai-je en remarquant un point noir dans le lointain.

– Mais c'est un *oboze*[13]. Voilà comment il fait bon marcher, continua-t-il quand nous arrivâmes plus près des grandes charrettes, couvertes de bâches et roulant à la file… Regarde donc, on ne voit pas un homme, tous dorment. Le cheval intelligent sait lui-même où il faut aller ; rien ne le ferait dévier… Et nous aussi, fit-il, nous connaissons cela.

Le spectacle était étrange, de ces immenses charrettes, entièrement recouvertes de bâches, et blanches de neige jusqu'aux roues, et qui marchaient toutes seules. Dans la première charrette seulement, deux doigts soulevèrent un peu la bâche neigeuse ; un bonnet en sortit quand nos clochettes résonnèrent auprès de l'oboze.

Un grand cheval pie, le cou allongé, le dos tendu, s'avançait d'un pas égal sur la route unie ; il balançait, sous la *douga*[14] blanchie, sa tête et sa crinière épaisse ; quand nous fûmes à côté de lui, il dressa l'une de ses oreilles que la neige avait obstruée.

---

[13] Convoi de traîneaux ou de charrettes.

[14] Pièce de bois recourbée qui joint les deux brancards par-dessus la tête du cheval.

Après avoir roulé une demi-heure, le yamchtchik se tourna vers moi.

– Eh bien ! qu'en pensez-vous, barine ? Marchons-nous bien droit ?

– Je ne sais pas, répondis-je.

– Le vent soufflait d'abord par ici, le voilà maintenant par là… Non, nous n'allons pas du bon côté, nous errons encore, conclut-il d'une voix tout à fait tranquille.

On voyait que, malgré sa peur, il se sentait pleinement rassuré – en compagnie la mort est belle – depuis que nous allions en nombre ; et puis, il ne conduisait plus, il n'avait plus charge d'âmes. C'était de son air le plus calme qu'il relevait les erreurs des yamchtchiks, comme si la chose ne l'eût pas du tout regardé.

Je remarquai effectivement que parfois la troïka de tête m'apparaissait de profil, tantôt à gauche, tantôt à droite ; il me parut même que nous tournions sur un petit espace. Du reste, ce pouvait être une pure illusion de mes sens ; c'était ainsi qu'il me semblait parfois que la première troïka montait ou descendait une pente, alors que la steppe était partout uniforme.

Au bout de quelque temps, je crus apercevoir au loin, sur l'horizon, une longue ligne noire et mouvante, et bientôt je reconnus clairement ce même oboze que nous avions dépassé. La neige couvrait toujours les roues bruissantes, dont quelques-unes ne roulaient plus ; les gens dormaient toujours sous les bâches, et le premier cheval, élargissant ses narines, flairait la route et dressait l'oreille comme tantôt.

– Vois-tu comme nous avons tourné sur place ? Nous voici revenus au même point, dit mon yamchtchik mécontent. Les chevaux des coulliers sont de bons chevaux, ils peuvent les fatiguer ainsi sans but, tandis que les nôtres seront certainement fourbus, si nous marchons de la sorte toute la nuit.

Il toussota.

– Retirons-nous donc, barine, de cette compagnie.

– Pourquoi ? Nous arriverons bien quelque part.

– Où donc arriverons-nous ? Nous allons passer la nuit dans la steppe… Vois comme cela tournoie !

J'étais surpris que, bien qu'ayant visiblement perdu la route et ne sachant plus où il allait, le yamchtchik de tête, loin de rien faire pour se retrouver, poussât des cris joyeux sans ralentir sa course, mais je ne voulais pas les quitter.

– Suis-les ! dis-je.

Mon yamchtchik obéit, mais en stimulant son cheval avec encore moins d'entrain qu'auparavant ; et il n'engagea plus de conversation.

IV

Cependant la tourmente devenait de plus en plus forte. D'en haut la neige tombait aussi, sèche et menue. Il commençait, semblait-il, à geler ; un froid plus vif piquait le nez et les joues ; plus fréquemment, sous la chouba, s'insinuait un petit courant d'air glacé, et bien vite nous nous serrions dans

nos fourrures. Parfois le traîneau heurtait contre de petites pierres nues et gelées, d'où la neige avait été balayée.

Comme j'en étais à ma sixième centaine de verstes sans m'être arrêté une seule fois pour coucher, et bien que l'issue de notre fourvoiement m'intéressât fort, je fermai les yeux malgré moi et je m'assoupis. Une fois, en ouvrant la paupière, je fus frappé, à ce qu'il me sembla d'abord, par une lumière intense qui éclairait la plaine blanche ; l'horizon s'était élargi, le ciel bas et noir disparut tout à coup ; je voyais les raies blanches et obliques de la neige tremblante ; les silhouettes des troïkas de l'avant apparaissaient plus nettement. Je regardai en haut, les nuages semblaient s'être dispersés, et la neige tombante couvrait entièrement le ciel.

Pendant que je dormais, la lune s'était levée ; à travers la neige et les nuages transparents, sa clarté brillait, froide et vive. Je ne voyais distinctement que mon traîneau, mes chevaux, le yamchtchik et les trois troïkas ; dans la première, celle du courrier, se tenait toujours, assis sur le siège, un seul yamchtchik qui menait au trot rapide ; deux yamchtchiks occupaient la seconde, lâchant les guides et se faisant un abri de leurs caftans, ils ne cessaient point de fumer la pipe, à en juger d'après les étincelles. On n'apercevait personne dans la troisième troïka ; le yamchtchik dormait évidemment au milieu.

Lorsque je me réveillai, je vis pourtant le premier yamchtchik arrêter ses chevaux et se mettre en quête de la route. Nous fîmes halte. Le vent grondait avec plus de violence ; une masse effroyable de neige tourbillonnait dans l'air. La lueur de la lune, voilée par la tourmente, me montrait la petite silhouette du yamchtchik qui, un grand knout à la main, sondait devant lui la neige, puis, après des allées et venues, se rapprochant du traîneau dans l'obscure clarté, se remettait d'un bond sur son siège ; et de nouveau j'entendis, dans le souffle

monotone du vent, les cris aigus du postillon et le tintement des clochettes.

Toutes les fois que le yamchtchik de la première troïka partait à la recherche de la route ou de meules, une voix dégagée s'élevait du second traîneau ; c'était l'un des deux yamchtchiks qui lui criait à tue-tête :

– Écoute, Ignachka[15] ! on a tourné trop à gauche, prends donc à droite ! Ou bien :

– Qu'as-tu donc à tourner sur place ? Cours sur la neige telle quelle, et tu arriveras pour sûr. Ou encore :

– Va donc à droite, à droite, mon frère ! Vois-tu là-bas ce point noir ? c'est sans doute une borne. Ou :

– Peut-on s'égarer de la sorte ? Pourquoi t'égares-tu ? Dételle donc le pie et laisse-le aller en avant, il te ramènera certainement sur la route, et cela vaudra beaucoup mieux.

Quant à dételer son propre cheval, quant à chercher lui-même la route par la neige, il s'en serait bien gardé ; il ne mettait même pas le nez hors de son caftan. Et lorsque, en réponse à un de ses conseils, Ignachka lui cria de passer devant, puisqu'il savait de quel côté se diriger, le conseiller riposta que, s'il avait eu avec lui des chevaux de coullier, il serait en effet allé en avant et qu'il aurait certainement retrouvé la route, « tandis que mes chevaux, ajouta-t-il, ne marcheraient pas en tête pendant la tourmente : ce ne sont point des chevaux à cela ».

– Alors ne m'ennuie pas davantage, répondit Ignachka, en sifflant gaiement ses chevaux.

---

[15] Diminutif d'Ignat

Le second moujik, assis dans le traîneau avec le conseilleur, n'adressait pas une seule parole à Ignachka et ne se mêlait en rien de cette affaire, bien qu'il ne dormît pas encore, à en juger par sa pipe inextinguible et par la conversation cadencée et ininterrompue que j'entendais pendant les haltes. Il racontait un conte.

Une fois seulement, comme Ignachka s'arrêtait pour la sixième ou septième fois, il manifesta son dépit de voir interrompre le plaisir de la course.

– Eh ! lui cria-t-il. Qu'as-tu à t'arrêter encore ? Crois-tu qu'il veut trouver le chemin ?... Une tourmente, on te dit ! À cette heure, l'arpenteur lui-même ne découvrirait pas la route. Il vaudrait mieux aller tant que nos chevaux nous porteront. Faut espérer que nous ne gèlerons pas jusqu'à la mort. Va toujours.

– C'est cela ! Et le postillon qui, l'an dernier, a gelé jusqu'à la mort ? répondit mon yamchtchik.

Celui de la troisième troïka dormait toujours. Une fois, pendant un arrêt, le conseilleur le héla :

– Philippe ! Eh ! Philippe !

Et, ne recevant pas de réponse, il remarqua :

– Ne se serait-il pas gelé ? Ignachka, tu devrais aller voir.

Ignachka, qui trouvait du temps pour tout, s'approcha du traîneau et secoua le dormeur.

– Voilà dans quel état l'a mis une seule bouteille de vodka... Si tu es gelé, dis-le alors ? fit-il en le secouant de plus belle.

Le dormeur poussa un grognement entrecoupé d'injures.

– Il vit, frères, dit Ignachka, qui revint prendre sa place en avant et de nouveau fit trotter ses bêtes, et même si rapidement que le petit cheval de gauche de ma troïka, sans cesse fouetté sur la croupe, tressautait souvent d'un petit galop maladroit.

V

Il devait être à peu près minuit, lorsque le petit vieux et Wassili revinrent avec les chevaux. Comment avaient-ils pu les rattraper, au milieu d'une steppe dénudée, par une tourmente aussi sombre ? C'est ce que je n'ai jamais pu comprendre.

Le petit vieux, agitant ses coudes et ses jambes, trottait sur le korennaïa[16]. Il avait attaché à la bride les autres chevaux. Quand nous fûmes de front, il recommença à injurier mon yamchtchik.

– Vois-tu ce diable louche ? Vrai !

– Eh ! oncle Mitritch ! cria le conteur du second traîneau. Es-tu vivant ? Viens près de nous.

Mais le vieux était trop occupé à dévider ses injures pour répondre. Lorsqu'il lui sembla que le compte y était, il s'approcha du second traîneau.

– Tu les as donc rattrapés ? lui demanda-t-on ?

[16] Les trois chevaux d'une troïka s'appellent : celui du milieu, *korennaïa*, les deux de flanc *pristiajnaïa*.

– Et comment donc ? Certainement ! On le vit abaisser sa poitrine sur le dos du cheval, puis il sauta sur la neige, courut au traîneau sans s'arrêter et s'y laissa tomber en enjambant le rebord.

Le grand Wassili reprit, sans mot dire, sa place dans le traîneau de tête avec Ignachka et l'aida à chercher la route.

– Est-il mal embouché ! Dieu ! Petit père ! Longtemps, longtemps nous glissons sans nous arrêter à travers ces déserts blancs, dans la clarté froide, transparente et vacillante de la tourmente. J'ouvre les yeux, toujours ce même bonnet grossier et ce dos couverts de neige, et cette même douga basse, sous laquelle, entre le cuir des brides, se balance, toujours à la même distance, la tête du korennaïa, avec sa crinière noire que le vent soulève à temps égaux d'un seul côté. Par delà le dos, à droite, apparaît toujours le même pristiajnaïa bai, à la queue nouée court, et le palonnier qui frappe régulièrement le traîneau. En bas, toujours la même neige fine que les patins déchirent, et que le vent, qui la balaye obstinément, emporte toujours de mon côté. En avant, courent toujours les mêmes troïkas. À droite et à gauche, tout est blanc, tout file devant les yeux. C'est en vain que l'œil cherche un objet nouveau : pas une borne, pas une meule, rien, rien. Tout est blanc partout, blanc et immobile. Tantôt, l'horizon paraît indéfiniment reculé, tantôt il se resserre à deux pas. Tantôt un mur blanc et haut surgit subitement à droite et court le long du traîneau, tantôt il disparaît pour reparaître à l'avant ; il fuit, il fuit et de nouveau s'évanouit.

Regardes-tu en l'air, il te semble voir clair au premier moment, et qu'à travers le brouillard les petites étoiles scintillent. Mais les petites étoiles s'enfuient plus haut, plus haut, loin de ton regard, et tu ne vois plus que la neige qui tombe sur ton visage et sur le col de ta chouba. Immobile et uni, le ciel est partout clair et blanc, sans couleur.

On dirait que le vent change de direction. Tantôt soufflant de face, il remplit les yeux de neige ; tant soufflant de biais, il rabat rageusement sur la tête le col de la chouba, et, comme par moquerie, en soufflette le visage ; ou bien il chante par derrière dans quelque fissure. On entend les craquements légers et continus des sabots et des patins, et le tintement mourant des clochettes, alors que nous glissons dans la neige profonde.

Parfois, quand nous allons contre le vent, quand nos traîneaux courent sur la terre gelée et nue, nous distinguons nettement le sifflement aigu d'Ignat, et les trilles de la sonnerie qui s'allient à la quinte tremblée ; cette musique égaie tout à coup la morne solitude, puis, redevenant uniforme, accompagne, avec une justesse insupportable, un motif, toujours le même, qui malgré moi chante dans ma tête.

Un de mes pieds commençait à se geler ; lorsque je me tournais pour me couvrir mieux, la neige, tombée sur mon col et sur mon bonnet, me coulait dans le dos et me faisait frissonner ; mais en somme, dans ma chouba attiédie par ma propre chaleur, je ne souffrais point trop du froid, et je me laissais aller au sommeil.

VI

Images et souvenirs défilaient rapidement devant moi.

« Le conseiller, qui crie toujours du second traîneau, quel moujik doit-ce être ?... Il doit être roux, fort, les jambes courtes, pensé-je, et semblable à Fédor Philippitch, notre vieux sommelier... »

Et je revois aussitôt l'escalier de notre grande maison, et cinq dvorovi qui, marchant péniblement, traînent un piano avec des serviettes. Je revois Fédor Philippitch qui, ayant retroussé les manches de son veston en nankin, porte une pédale, court en avant, ouvre les portes, pousse, tire par la serviette, se faufile entre les jambes, gêne tout le monde et, d'une voix affairée, ne cesse de crier :

– Tirez de votre côté, les premiers ! C'est bien cela, la queue en l'air… en l'air ; passe-la donc dans la porte, c'est cela !…

– Mais permettez, Fédor Philippitch… remarque timidement le jardinier, écrasé contre la rampe, tout rouge d'efforts, usant ses dernières forces à soutenir un coin du piano.

Mais Fédor Philippitch n'en continue pas moins son manège.

« Quoi ! me dis-je, se croit-il donc utile, indispensable à l'œuvre commune, ou bien est-il tout simplement heureux que Dieu lui ait fait don d'une faconde hardie et tranchante qu'il a plaisir à étaler ? C'est probablement cela. »

Puis, je ne sais comment, un étang m'apparaît. Les dvorovi, fatigués, dans l'eau jusqu'aux genoux, tirent un filet. Fédor Philippitch est encore là ; un arrosoir à la main, criant après chacun, il court sur le bord ; parfois il s'approche pour saisir dans le filet les carassins[17] d'or pour vider l'eau trouble et puiser de l'eau fraîche…

Mais voici qu'il est midi, au mois de juillet. Sur l'herbe qu'on vient de faucher dans le jardin, sous les rayons brûlants et droits du soleil, je vais sans but. Je suis encore très jeune ; il me

[17] Nom vulgaire du poisson dit *cyprinus carassius*.

manque quelque chose, et je désire quelque chose. Je me dirige du côté de l'étang, vers ma place favorite, entre le parterre bordé d'églantiers et l'allée de sapins, et je me couche…

Je me rappelle mes impressions, alors qu'étendu là j'apercevais, à travers les tiges rouges et épineuses des églantiers, la terre sèche et noire, le miroir bleu tendre de l'étang. C'était un sentiment de satisfaction naïve mêlée de mélancolie. Autour de moi, tout était beau ; cette beauté agissait si vivement sur moi, qu'il me semblait que j'étais beau moi-même. Une seule chose me chagrinait, c'était que nul ne s'émerveillât de me voir ainsi.

Il fait chaud. J'essaie de m'endormir pour me soulager, mais les mouches, les insupportables mouches ne me laissent pas, même ici, une minute de répit. Elles accourent en foule, s'obstinent contre moi, et me sautent du front sur les mains avec un bruit de petits os. Les abeilles bourdonnent, pas loin de moi, juste au plus fort de la chaleur ; des papillons aux ailes jaunes, comme fanés, voltigent d'une herbe à l'autre.

Je regarde en haut : les yeux me font mal, le soleil brille trop ; à travers le feuillage clairsemé du bouleau frisé qui doucement balance dans l'air ses branches au-dessus de moi, le soleil paraît plus chaud encore. Je me couvre la figure d'un mouchoir. Le temps est lourd, les mouches semblent collées à ma main toute moite.

Dans la profondeur d'un églantier, deux moineaux ont remué. L'un d'eux saute par terre, à une archine de moi, fait semblant de piquer deux fois le sol avec force, puis s'envole, frôlant les branches, et poussant un joyeux cri. L'autre saute aussi sur la terre, remue sa petite queue, regarde autour de lui, et, prompt comme une flèche, rejoint en piaillant son compagnon.

Sur l'étang, retentissent des coups de battoir sur le linge humide, et ces coups vont s'épandant au ras de l'eau sur la surface de l'étang. On entend des rires et des voix et le clapotement des baigneurs. Un coup de vent secoue la cime des bouleaux, là-bas, au loin ; puis il se rapproche, il courbe l'herbe, et voilà que sur leurs branches remuent et tremblent les feuilles des églantiers.

Jusqu'à moi arrive le courant d'air frais, il soulève les coins de mon mouchoir, et chatouille délicieusement mon visage en sueur. Par l'ouverture du mouchoir soulevé s'insinue une mouche qui volette, effrayée, auprès de ma bouche humide. Des branches sèches me font mal au dos. Non, je ne puis plus rester ici. Il faut que j'aille me baigner.

Voilà que tout près de la haie, j'entends des pas précipités et des cris de femmes épouvantées.

– Ah ! mes petits pères ! mais qu'est-ce donc ? Et pas un homme !

– Qu'y a-t-il ? Qu'y a-t-il ? demandai-je, en quittant mon abri, à la femme dvorovi qui, toute sanglotante, passe en courant auprès de moi.

Pour toute réponse elle se retourne, agite ses mains, puis continue sa course. Retenant de la main son fichu qui tombait de sa tête, sautillant et traînant son pied chaussé d'un bas de coton, la vieille Matréna, une femme de cent cinq ans, court aussi vers l'étang. Et je vois encore courir deux petites filles qui se tiennent l'une l'autre, et derrière elles, accroché à leurs jupons, un gamin de dix ans, affublé du veston de son père.

– Qu'est-il arrivé ? demandai-je.

– Un moujik s'est noyé.

– Où ?

– Dans l'étang.

– Quel moujik ? Un des nôtres ?

– Non, un passant. Le *coutcher*[18] Ivan, traînant ses grandes bottes dans l'herbe fauchée, et l'épais gérant Iakov, soufflant péniblement, se hâtent vers l'étang. Moi je les suis. Je me souviens qu'une voix intérieure me disait : « Voilà, jette-toi à l'eau, retire le moujik, sauve-le, et tout le monde t'admirera. » Être admiré, c'est tout ce que je désirais.

– Où donc ? Où ? demandé-je à la foule des dvorovi qui se sont rassemblés sur le bord.

– Là, au milieu, près de l'autre rive, presque à côté du bain, dit une blanchisseuse en entassant le linge humide sur sa palanche. Je le vois qui pique une tête ; il se montre, et de nouveau s'enfonce ; il reparaît encore et tout à coup s'écrie : « Je me noie, mes frères ! » Puis de nouveau il disparaît. On ne voyait que de petites bulles. Alors je m'aperçois qu'un moujik est en train de se noyer, et je me mets à crier : « Mes petits pères, un moujik se noie ! »

Et la blanchisseuse, chargeant la palanche sur son épaule et se balançant sur ses hanches, prit le sentier qui s'éloignait de l'étang.

– Vois-tu quel péché ? disait, avec désespoir, Yakov Ivanov, le gérant ; je vais avoir maille à partir avec la justice du bailli. Ça n'en finira plus.

---

[18] Cocher.

Un moujik tenant une faux se fraye un passage à travers la foule des babas, des enfants et des vieillards groupés sur l'autre rive. Il suspend sa faux à une branche et se déshabille lentement.

– Où, où donc s'est-il noyé ? insisté-je, désireux de me jeter à l'eau et d'accomplir quelque chose d'extraordinaire.

Mais on me montre la surface tout unie de l'étang que frôle, par moments, le vent qui passe. Je n'arrive pas à comprendre comment il s'est noyé. L'eau s'est refermée sur lui, aussi uniforme, aussi belle, aussi indifférente, et toute pailletée d'étincelles d'or par le soleil de midi. Et il me semble que je ne peux rien faire, que je n'étonnerai personne, d'autant plus que je nage mal et que le moujik retire déjà sa chemise pour se précipiter.

Tous le regardent avec un espoir mêlé d'angoisse ; mais, à peine entré dans l'eau jusqu'aux épaules, le moujik s'en retourne lentement et remet sa chemise, il ne sait pas nager.

Les gens ne cessent d'accourir ; la foule augmente de plus en plus, mais personne ne vient au secours du noyé. Les derniers arrivés prodiguent des conseils, poussent des ah ! portent sur leur visage une expression d'effroi et de désespoir, tandis que les autres s'asseyent, fatigués de rester debout sur le bord, ou prennent le parti de s'en aller.

La vieille Matréna demande à sa fille si elle a bien fermé le poêle ; le gamin revêtu du veston de son père s'applique consciencieusement à jeter des pierres dans l'eau.

Mais voici qu'aboyant et se retournant avec étonnement derrière lui, accourt de la maison Trésorka, le chien de Fédor Philippitch. Son maître descend lui-même la colline, on l'entend crier, bientôt il apparaît derrière la haie d'églantiers.

– Que faites-vous donc ? crie-t-il en ôtant sa veste sans cesser de courir. Un homme se noie, et ils restent plantés là ! Donne-moi une corde.

Tous regardent avec une expression d'espoir et d'effroi Fédor Philippitch, pendant qu'appuyé sur l'épaule d'un dvorovi il déchausse avec la pointe d'un pied le talon de l'autre.

– C'est là, à l'endroit où la foule est amassée ; là, un peu à droite du cytise, Fédor Philippitch ! Voilà, c'est là ! disait quelqu'un.

– Je le sais, répond-il, avec un froncement de sourcils occasionné sans doute par les gestes de pudeur effarouchée des babas.

Il ôte sa chemise, sa petite croix qu'il donne à l'apprenti jardinier debout devant lui dans une attitude de respect, puis, marchant vivement sur l'herbe fauchée, il s'approche de l'étang.

Trésorka, surpris de la vivacité des mouvements de son maître, s'arrête et, tout en mâchant quelques petites herbes de la rive, il l'interroge du regard : tout à coup il jappe joyeusement et s'élance dans l'eau avec lui.

Au premier moment, on ne voit rien que de l'écume et des gouttes d'eau qui rejaillissent jusqu'à nous. Mais bientôt Fédor Philippitch, envoyant les mains avec grâce, élevant et abaissant son dos en cadence, nage vers l'autre bord, rapidement, à grandes brassées, tandis que Trésorka, ayant bu un coup, s'en retourne à la hâte ; il s'égoutte près de la foule et se roule dans l'herbe. Comme Fédor Philippitch approche de la rive opposée, deux coutchers apparaissent auprès du cytise avec un grand filet emmanché d'un bâton.

Le nageur lève, je ne sais pourquoi, ses mains en l'air, plonge une fois, deux fois, trois fois, rejetant de l'eau par la bouche après chaque plongeon et secouant élégamment ses cheveux sans répondre aux questions qu'on lui adresse de tous les côtés. Enfin il prend pied sur la rive et, autant que je puis le voir, donne des ordres pour dérouler le filet.

On retire le filet, mais on n'y trouve rien que de la vase et quelques petits carassins qui frétillent. Comme on jette de nouveau le filet, je fais le tour de l'autre côté.

On n'entend que la voix de Fédor Philippitch donnant ses ordres, le clapotement dans l'eau de la corde mouillée et des soupirs de terreur. Le filet ruisselant, noué à son aile droite, de plus en plus sort de l'eau, plus chargé d'herbes à mesure.

– Maintenant, tirez tous ensemble ! crie la voix de Fédor Philippitch. Le filet apparaît tout humide.

– Il vient quelque chose de lourd, frères ! dit quelqu'un.

Déjà, mouillant et froissant le gazon, les mailles où frétillent des carassins se traînent sur le bord.

Et voici qu'à travers l'eau troublée et remuée, on distingue dans le filet quelque chose de blanc : faible, mais très distinct dans le grand silence de mort, un soupir de terreur s'élève de la foule.

– Tire… ensemble… sur le sec… tire ! fait la voix résolue de Fédor Philippitch. Et le noyé est tiré jusqu'auprès du cytise.

Puis je vois ma bonne vieille tante en robe de soie, avec une ombrelle lilas à franges qui, je ne sais pourquoi, jure terriblement avec ce simple tableau de mort ; elle est tout près de pleurer. Je me rappelle son expression de désenchantement

en voyant que tout remède est inutile ; je me rappelle la tristesse nuancée de malaise que j'éprouvai lorsque, avec le naïf égoïsme de la tendresse, elle me dit :

– Viens, mon ami. Oh ! c'est affreux ! Et toi qui te baignes et qui nages toujours seul !

Je me rappelle comment le soleil ardent et clair brûlait la terre sèche et poudroyante sous les pieds, comment il se jouait sur le miroir de l'étang. De grandes carpes se battaient près du bord ; au milieu, des bandes de petits poissons agitaient la surface de l'eau ; en haut, tout en haut dans le ciel, un milan tournoyait au-dessus de canards qui clapotaient et s'ébattaient dans les joncs. Des nuages blancs, des nuages échevelés d'orage se massaient à l'horizon ; la vase ramenée sur le bord par le filet s'écoulait goutte à goutte. Et de nouveau j'entends les coups de battoir qui s'égrènent au loin sur l'étang.

Mais ce battoir retentit comme retentiraient deux battoirs accordés dans une tierce, et ces sons me tourmentent, m'oppressent, d'autant plus que ce battoir est une cloche, et que Fédor Philippitch ne le fera pas taire. Et ce battoir, comme un instrument de torture, serre mon pied qui gèle…

Je m'endors.

Je fus réveillé, à ce qu'il me sembla, par la vitesse de notre course. Deux voix causaient tout près de moi.

– Entends-tu, Ignat ! Eh ! Ignat ! disait la voix de mon yamchtchik, prends mon voyageur ; tu dois, dans tous les cas, faire le voyage ; moi, pourquoi fatiguer inutilement mes chevaux ? Prends-le !

La voix d'Ignat répondit presque à mes côtés :

– Et quel intérêt ai-je à me charger de ton voyageur ?… M'offres-tu un demi-*chtof*[19] *?*

– Oh ! un demi-chtof !… Un verre, encore !

– Vois-tu ? Un verre ! crie un autre. Fatiguer des chevaux pour un verre !

J'ouvre les yeux ; toujours la même neige insupportable qui tourbillonne et danse devant les yeux, les mêmes yamchtchiks, les mêmes chevaux. Mais cette fois j'aperçois un traîneau à mes côtés. Mon yamchtchik a rejoint Ignat, et, pendant assez longtemps, nous marchons de front. Malgré la voix qui, de l'autre traîneau, conseille de ne pas prendre moins d'un demi-chtof, Ignat arrête tout à coup la troïka.

– Transborde, soit ! Tu as de la chance. Demain, à notre retour, tu m'offriras un verre. As-tu beaucoup de bagages ?

Mon yamchtchik, avec une vivacité qui n'était pas dans sa nature, saute sur la neige, me salue, et me prie de me transporter dans le traîneau d'Ignat. Moi j'y consens ; mais on voit que le petit moujik de Dieu est si content qu'il voudrait déverser sur quelqu'un l'excès de sa joie reconnaissante. Il salue et remercie Aliochka et Ignachka.

– Eh bien ! grâce à Dieu, voilà qui est bien. Car autrement que serait-ce donc, Dieu ! petit père ? Nous marchons pendant tout une demi-nuit sans savoir nous-mêmes où nous allons. Lui il vous mènera au but, petit père barine, sans compter que mes chevaux ne peuvent pas aller plus loin.

Et il se mit à sortir mes bagages du traîneau avec une activité fiévreuse.

---

[19] Un *chtof* est une mesure d'eau-de-vie qui vaut à peu près un litre et demi.

Pendant qu'on transbordait mes effets, moi, résistant au vent qui me soulevait presque, je m'accrochai au second traîneau. Ce traîneau, surtout du côté du vent, contre lequel les yamchtchiks s'abritaient de leurs caftans, était aux trois-quarts couvert de neige, tandis que derrière les caftans on se sentait plus à son aise.

Le petit vieillard était étendu, les jambes allongées, et le conteur poursuivait son récit : « Dans ce même temps, lorsque le général, au nom du roi, c'est-à-dire, venait, c'est-à-dire, voir Marie dans sa prison, Marie lui dit : Général, je n'ai pas besoin de toi, et je ne puis pas t'aimer ; et… c'est-à-dire, tu n'es pas un amoureux pour moi ; mon amoureux, c'est le prince.

– Au même moment… allait-il continuer.

Mais, en m'apercevant, il se tut pour l'instant, et se mit à activer le fourneau de sa pipe.

– Quoi, barine ! vous êtes venu écouter notre petit conte ? dit celui que j'appelais le conseilleur.

– Mais il fait bon chez vous, dis-je.

– Que voulez-vous ? on ne s'ennuie pas, on oublie ses pensées, au moins !

– Eh bien ! savez-vous où nous sommes maintenant ? Cette question semble déplaire aux yamchtchiks.

– Eh ! qui le sait, où nous sommes ? Peut-être sommes-nous chez les Kalmouks ! répondit le conseilleur.

– Et que ferons-nous alors ? demandai-je.

– Et que faire ? Voilà, nous allons ; peut-être nous en sortirons-nous, fit-il d'un ton mécontent.

– Eh bien ! si nous ne nous en sortons pas, et si les chevaux s'arrêtent en pleine tourmente, que faire alors ?

– Et que faire ? Rien.

– Mais nous gèlerons !

– Mais certainement ! Car on ne voit même pas de meules, maintenant. C'est que nous sommes tout à fait chez les Kalmouks. L'important, c'est de s'orienter d'après la neige.

– Et tu as peur de geler, barine ? dit le petit vieux d'une voix qui tremblait.

Quoiqu'il eût tout l'air de me railler un peu, on voyait aisément qu'il était glacé jusqu'aux moelles.

– Oui, il fait rudement froid, dis-je.

– Eh ! barine ! fais comme moi. Cours un peu, et tu te réchaufferas.

– Cours derrière le traîneau, c'est l'essentiel, fit le conseilleur.

VII

– Venez, tout est prêt, me cria Aliochka du premier traîneau.

La tourmente était si forte, que c'est à peine si, en baissant tout à fait et en retenant de mes deux mains les pans de mon manteau, je pus, à travers la neige en mouvement que le vent soulevait de dessous mes pieds, faire les quelques pas qui me séparaient du traîneau. Mon ancien yamchtchik était déjà à genoux au milieu de son traîneau vide, mais, en m'apercevant, il ôta son grand bonnet ; le vent agita furieusement ses cheveux ; puis il me demanda un pourboire. Il n'espérait sans doute pas que je ne lui donnerais rien, car mon refus ne le chagrina pas du tout. Il ne m'en remercia pas moins, renfonça son bonnet sur sa tête, et me dit :

– Eh bien ! que Dieu vous aide, barine…

Puis il tira ses guides en sifflotant, et s'éloigna de nous.

Aussitôt après, Ignachka, lui aussi, fouettait à tour de bras et excitait ses chevaux. De nouveau le bruit du craquement des sabots, les cris, les sons de la clochette, couvrirent le hurlement du vent, qu'on entendait plus distinctement lorsque nous étions arrêtés.

Environ un quart d'heure après le transbordement, comme je ne dormais pas, je m'amusai à examiner la silhouette de mon nouvel yamchtchik et de ses chevaux. Ignachka était solidement campé ; il touchait, menaçait du knout, criait, frappait du pied ; puis, se penchant en avant, il arrangeait l'avaloire du korennaïa, qui tournait constamment à droite.

Ignachka était d'une taille moyenne, mais bien proportionnée, à ce qu'il me parut. Par-dessus son touloupe, il portait un caftan sans ceinture, dont le col était presque rabattu, et son cou se voyait tout nu. Ses bottes n'étaient pas en feutre, mais en cuir. Il ne cessait d'ôter et de remettre son petit bonnet. Ses oreilles n'étaient abritées que par ses cheveux. Tous ses mouvements dénotaient non seulement de l'énergie, mais

encore, et surtout, me semblait-il, la volonté d'en avoir. Pourtant, plus nous allions, plus il cherchait à se mettre à l'aise ; il s'agitait sur son siège, frappait du pied, parlait tantôt à moi, tantôt à Aliochka, et je voyais bien qu'il craignait de perdre son assurance.

Il y avait de quoi : bien que les chevaux fussent vigoureux, la route à chaque pas devenait de plus en plus pénible ; et on pouvait remarquer qu'ils couraient avec moins d'entrain. Il fallait déjà user du fouet, et le korennaïa, un fort et grand cheval, à la crinière dure, avait déjà butté deux fois : aussitôt, comme effrayé, il avait tiré en avant en relevant sa tête échevelée presqu'au niveau de la clochette. Le pristiajnaïa de droite, que j'observais involontairement, tout en balançant la longue houppe en cuir de son avaloire, ne tendait plus les traits, il réclamait le knout ; mais comme un bon, comme un ardent cheval qu'il était, il semblait se dépiter de sa faiblesse : il baissait et relevait la tête avec colère, comme pour demander le stimulant de la bride.

De fait, l'intensité de la gelée et la violence de la tourmente vont s'accroissant terriblement. Les chevaux mollissent, la route se fait plus rude ; nous ignorons absolument où nous sommes, où nous allons, et si nous arriverons, non plus même au relais, mais dans n'importe quel abri. Quelle cruelle ironie d'ouïr la clochette tinter si allègrement, et Ignachka crier avec tant d'assurance et de désinvolture, comme si nous étions à nous promener par une belle et froide journée de soleil, pendant la fête, à travers les rues de quelque village ! Et qu'il est étrange de penser que nous allions sans savoir où d'une pareille vitesse !

Ignachka se met à chanter d'une voix suraiguë de fausset, mais si sonore, avec des pauses pendant lesquelles il sifflote, qu'on aurait honte d'avoir peur en l'écoutant.

– Hé-hey ! Qu'as-tu donc à hurler, Ignat ? fit la voix du conseilleur. Arrête pour un moment.

– Qu'y a-t-il ?

– Arrê-ê-ête !

Ignat s'arrêta. Tout redevint silencieux ; le vent se remit à gronder et à siffler, et la neige, en tournoyant, tomba plus dru dans le traîneau. Le conseilleur s'approcha de nous.

– Eh bien ! qu'y a-t-il ?

– Mais comment, qu'y a-t-il ? Où aller ?

– Qui le sait ?

– As-tu donc les pieds gelés, que tu les remues ?

– Ils sont tout à fait engourdis.

– Tu devrais te mettre en quête. Vois-tu ce feu là-bas ? Ce doit être un campement de Kalmouks. Tu aurais bientôt fait de te chauffer les pieds.

– C'est bien. Tiens donc un peu mes chevaux…

Et Ignat se mit à courir dans la direction désignée.

– Il faut regarder, chercher, et l'on trouve. Car autrement pourquoi aller à l'aveuglette ? me disait le conseilleur. Vois-tu comme il a échauffé les chevaux.

Pendant tout le temps que dura l'absence d'Ignat, – et ce temps fut si long qu'un moment je le crus égaré, – le conseilleur m'apprenait avec assurance, et d'un ton calme, comment il faut

agir pendant une tourmente, que le mieux serait de dételer le cheval, et de le laisser aller, et que, par Dieu, il mènerait droit au but. Ou bien il me racontait comment on peut aussi s'orienter d'après les étoiles, et comment, si c'était lui qui se fût trouvé en tête, nous serions arrivés depuis longtemps.

– Eh bien ! qu'y a-t-il ? demanda-t-il à Ignat qui arrivait, fendant péniblement la neige dans laquelle il enfonçait presque jusqu'aux genoux.

– Il y a bien un campement, répondit Ignat essoufflé. Mais quel est-il ? Il est probable, frères, que nous nous sommes égarés du côté de la propriété Prolgovskaïa. Il faut prendre à gauche.

– Que chante-t-il là ?... Ce sont nos campements situés derrière le relais, répondit le conseilleur.

– Mais je te dis que non !

– J'ai fort bien vu et je sais ce que je dis ; c'est bien comme je dis. Et si ce n'est pas cela, alors ce doit être la propriété Tamichevsko. Il faut donc prendre à droite, et nous tomberons juste sur le grand pont, après la huitième verste.

– Mais on te dit que non ! Je l'ai bien vu, répondit Ignat avec humeur.

– Eh ! frère !... Et tu es encore un yamchtchik !

– Oui, un yamchtchik !... Cherche donc toi-même !

– Mais qu'ai-je besoin de chercher ? Je le sais bien sans cela.

Ignat, visiblement, se fâchait. Sans répondre, il sauta sur son siège, et toucha.

– Vois-tu mes pieds, comme ils sont engourdis ! Impossible de les réchauffer, dit-il à Aliochka en continuant de plus belle à frapper des pieds, et à enlever la neige qui s'était glissée dans ses bottes.

J'avais une terrible envie de dormir.

VIII

« Gèlerai-je ? » pensai-je dans mon assoupissement. « On dit que, lorsqu'on gèle, cela commence toujours par le sommeil. Il vaudrait mieux me noyer que de geler, et qu'on me retire à l'aide d'un filet. Mais d'ailleurs cela m'est égal : se noyer, se geler, pourvu que ce bâton ne me tracasse plus le dos, et que je puisse enfin dormir ! »

Je m'assoupis un moment.

« Comment finira tout cela ? » dis-je tout à coup en moi-même, en ouvrant pour un instant les yeux sur l'espace tout blanc. « Comment donc cela finira-t-il, si nous ne trouvons pas de meules et si les chevaux s'arrêtent, ce qui ne va pas tarder, semble-t-il ? Nous gèlerons tous. »

Je vous avoue que, malgré un peu de peur, le désir de voir se produire quelque chose d'extraordinaire et d'un peu tragique était en moi plus intense que cette peur. Il me semblait que ce ne serait pas mal si, vers le matin, les chevaux nous avaient d'eux-mêmes entraînés dans quelque village inconnu et lointain, à demi-gelés, ou même quelques-uns de nous tout à

fait gelés. Et, dans ce sens, mes rêves, avec une clarté, une rapidité étranges, défilaient devant moi.

Les chevaux s'arrêtent. La neige nous envahit de plus en plus, et voilà qu'on ne voit plus de notre attelage que la douga et les oreilles des chevaux. Mais tout à coup Ignachka surgit de la neige avec sa troïka, et passe auprès de nous. Nous le supplions, nous lui crions de nous prendre avec lui, mais le vent emporte la voix. Ignachka sourit, gourmande ses chevaux, sifflote, et disparaît dans un gouffre profond couvert de neige. Le petit vieux saute sur un cheval, fait aller ses coudes, veut galoper mais ne peut pas bouger de place. Mon ancien yamchtchik au grand bonnet se jette sur lui, l'arrache de cheval et l'enfouit sous la neige.

– Tu es un sorcier ! crie-t-il, un insulteur. C'est toi qui nous perdrais.

Mais le petit vieux crève de sa tête la neige amoncelée. C'est moins un petit vieux qu'un lièvre : il s'éloigne de nous. Tous les chiens sont à ses trousses. Le conseilleur, qui est Fédor Philippitch, ordonne qu'on se mette en rond, sans souci que la neige nous recouvre, car nous aurons chaud. En effet, nous avons chaud et nous nous trouvons bien. On a soif seulement. Je prends mon nécessaire, je distribue à tout le monde du rhum et du sucre, et je bois moi-même avec grand plaisir. Le conteur dit une histoire d'arc-en-ciel sous notre plafond de neige.

– Et maintenant faisons-nous chacun une chambre dans la neige et dormons ! dis-je.

La neige est molle et chaude comme de la fourrure. Je me fais une chambre et je veux y pénétrer ; mais Fédor Philippitch, qui a vu de l'argent dans mon nécessaire, me dit : « Arrête ! Donne l'argent ! Il faut mourir en tous cas. » Et il me saisit par le pied. Je donne l'argent, et demande seulement qu'on me

laisse tranquille. Mais eux ne croient pas que ce soit là tout mon argent : ils veulent me tuer. Je saisis la main du petit vieux et, avec une volupté indéfinissable, je me mets à la baiser. La main du petit vieux est tendre et sucrée ; il la retire d'abord, puis finit par me l'abandonner, et il me caresse même de la main libre.

Cependant Fédor Philippitch s'approche et me menace.

Je cours dans ma chambre, mais ce n'est plus une chambre, c'est un long et blanc corridor ; quelqu'un me retient par les jambes. Je m'arrache à cette étreinte. Dans les mains de celui qui me tenait sont restés mes habits et une partie de ma peau : mais je ne sens que du froid et de la honte, d'autant plus de honte que ma tante, avec son ombrelle et sa petite pharmacie homéopathique, vient à ma rencontre au bras du noyé. Ils rient, et ne comprennent pas les signes que je leur fais. Je m'élance dans la troïka, mes pieds traînent sur la neige ; mais le petit vieux me poursuit en faisant aller ses coudes. Il est déjà tout près, lorsque j'entends devant moi tinter deux cloches, et je sais que je serai sauvé si j'arrive jusque-là. Les cloches tintent de plus en plus distinctement, mais le petit vieux m'atteint, et de toute sa masse s'abat sur mon visage, de sorte que les cloches s'entendent à peine. Je saisis de nouveau sa main pour la baiser ; mais le petit vieux n'est plus le petit vieux, c'est le noyé… Et il crie : « Ignachka, arrête, voilà les meules d'Akhmedka, me semble-t-il ; va donc voir ! » Cela devient trop effrayant : non, il vaut mieux que je me réveille…

J'ouvre les yeux. Le vent a rejeté sur mon visage un pan du manteau d'Aliochka. Mon genou est découvert. Nous glissons sur la terre, sans neige à cet endroit, et la tierce de la sonnette résonne clairement dans l'air, mariée à la quinte tremblée.

Je cherche du regard les meules ; mais au lieu de meules, je vois, de mes yeux ouverts, une maison avec un balcon et le mur crénelé d'un fort. Cela ne m'intéresse guère d'examiner

attentivement cette maison et ce fort : ce que je désire surtout, c'est d'apercevoir le corridor blanc, où je courais, c'est d'entendre le tintement de la cloche d'église, et de baiser la main du petit vieux. Je referme les yeux et me rendors.

IX

Je dormais profondément. Mais la tierce de la clochette sonnait sans répit, et je la voyais dans mon rêve sous la forme tantôt d'un chien qui se jetait sur moi, tantôt d'un orgue dont j'étais moi-même un des tuyaux, tantôt d'un vers français que j'étais en train de composer. Parfois, il me semble que cette tierce est une sorte d'instrument de torture qui ne cesse de me serrer le talon droit : la douleur est si forte, que je me réveille et que j'ouvre les yeux en me frottant le pied. Il commençait à se geler.

La nuit était toujours lumineuse, trouble et blanche. La même course nous emportait ; le même Ignachka était assis de côté, et frappait du pied ; le même pristiajnaïa, allongeant son cou et relevant à peine ses jambes, trottait dans la neige profonde, et balançait à chaque saut la houppe de son avaloire.

La tête du korennaïa, avec la crinière au vent, faisant tour à tour se tendre et fléchir les guides enfilées à la douga, se balançait en mesure. Mais tout cela, plus qu'avant, était couvert de neige. La neige tournoyait devant nous, s'amoncelait par côté sur les patins, montait jusqu'aux genoux des chevaux, et, par en haut, blanchissait les épaules et les bonnets.

Le vent soufflait tantôt du côté droit, tantôt du côté gauche, jouant avec les cols, le pan du caftan d'Ignachka, la crinière du pristiajnaïa, hurlant sur la douga et entre les brancards.

Le froid sévissait de plus en plus. À peine exposais-je un peu mon visage à l'air, que la neige sèche et gelée et tourbillonnante m'entrait dans les cils, dans le nez, la bouche, et s'insinuait dans mon dos. Je regarde autour de moi : tout est blanc, clair et neigeux. Rien qu'une lumière trouble et rien que la neige. Je me sens sérieusement effrayé.

Aliochka dormait à nos pieds dans le fond du traîneau. Tout son dos disparaissait sous une épaisse couche de neige. Ignachka, lui, ne se désolait guère ; il tirait constamment sur les guides, stimulait les chevaux et frappait des pieds. La clochette rendait toujours son même son étrange ; les chevaux anhélaient, mais ils continuaient à courir, multipliant les faux pas et ralentissant leur allure.

Ignachka sursauta de nouveau, fit un geste de sa main gantée d'une moufle et se mit à chanter de sa voix suraiguë et forcée. Sans terminer sa chanson, il arrêta la troïka, rejeta les guides sur son siège, et descendit. Le vent hurlait de plus belle, la neige tombait, plus furieuse, sur les choubas. Je me retournai ; la troisième troïka n'était plus derrière nous : « Elle se sera attardée en route, » pensai-je. Auprès du second traîneau, à travers le brouillard neigeux, on voyait le petit vieux qui battait des semelles.

Ignachka fit trois pas, s'assit sur la neige, se déceintura, et ôta ses bottes.

– Que fais-tu là ? demandai-je.

– Je me déchausse un moment, car j'ai les pieds tout gelés, me répondit-il. Et il continua son manège.

Je me sentais glacé lorsque je sortais mon cou de ma chouba pour voir ce qu'il faisait. Je me tenais droit, les yeux

fixés sur le pristiajnaïa, lequel, en écartant une jambe, agitait, avec une lassitude maladive, sa queue nouée et neigeuse. La secousse qu'imprima Ignachka au traîneau en remontant sur son siège acheva de me réveiller.

– Où sommes-nous maintenant ? demandai-je. Arriverons-nous avant le jour, au moins ?

– Soyez tranquille, nous vous mènerons au but, maintenant que mes pieds se sont bien réchauffés.

Il toucha. La cloche retentit, le traîneau reprit sa marche cadencée, et le vent siffla sous les patins. De nouveau, nous voguions sur cette mer infinie de clarté.

X

Je m'endormis encore. Lorsque Aliochka, en me heurtant de son pied, me réveilla, et que j'ouvris les yeux, il faisait jour déjà. On eût dit que le froid était encore plus vif que pendant la nuit. La neige avait cessé de tomber, mais un vent violent et sec continuait à soulever la poussière blanche dans la plaine, et surtout sous les sabots des chevaux et les patins des troïkas.

Du côté de l'Orient, étincela le ciel bleu foncé, sur lequel ressortaient, de plus en plus apparentes, des bandes obliques d'un beau ton orangé. Au-dessus de nos têtes, à travers de blancs nuages errants, transparaissait l'azur d'un bleu tendre. À gauche, des nues flottaient, lumineuses et légères. Aussi loin que le regard pouvait s'étendre, on ne voyait que la neige accumulée au loin par couches profondes. Nul vestige d'hommes, ni de traîneaux, ni de fauves. Les contours et les couleurs du yamchtchik et des chevaux se dessinaient avec

netteté, profilant sur le fond éblouissant leurs silhouettes précises.

Le bord du bonnet bleu marin d'Ignachka, son col, ses cheveux et jusqu'à ses bottes, tout était blanc ; le traîneau était entièrement envahi. La neige recouvrait la partie droite de la tête et du garrot du korennaïa gris, montait jusqu'aux genoux du pristiajnaïa, et plaquait par endroits sa croupe en sueur, aux poils frisés. La petite houppe se balançait, battant la mesure de tous les airs qui me venaient en tête, au gré des mouvements du cheval. On ne devinait sa fatigue qu'à ses oreilles tombantes, à son ventre tour à tour contracté et soulevé. Un seul objet arrêtait l'attention : c'était la borne de verste, au pied de laquelle le vent amoncelait sans cesse la neige tourbillonnante et éparpillée.

J'étais émerveillé de voir les mêmes chevaux courir toute une nuit, pendant douze heures, sans savoir où, sans s'arrêter, et arriver cependant au but.

Notre clochette semblait tinter plus joyeusement. Ignat s'était essoufflé à force de crier ; par derrière, on entendait haleter les chevaux et sonner les sonnettes de la troïka où se trouvaient le petit vieux et le conseilleur ; mais celle du yamchtchik endormi avait complètement disparu.

Après une demi-verste de route, nous remarquons les traces toutes fraîches d'un traîneau avec son attelage ; et, çà et là, des gouttes de sang d'un cheval blessé.

– C'est Philippe, vois-tu ? il nous a dépassés ! dit Ignachka. Voilà que surgit, au bord du chemin, presque enfouie sous la neige, une maisonnette avec une enseigne. Près du cabaret, se tenait une troïka de chevaux gris, frisés par la sueur, jambes écartées et têtes basses. Devant la porte, un passage avait été frayé, et la pioche était encore là, toute droite. Mais le vent

balayait toujours le toit et faisait danser la neige. Sur le seuil, au bruit de nos clochettes, apparut un grand yamchtchik rouge et roux, un verre de vin à la main, et criant quelque chose. Ignachka se retourna vers moi et me demanda la permission de faire halte. Alors seulement j'aperçus son visage pour la première fois.

XI

Ce visage n'était point sec, basané, pourvu d'un nez droit, comme je m'y attendais d'après ses cheveux et sa carrure : c'était un museau rond, jovial, avec un nez épaté, une grande bouche et des yeux bleu clair. Ses joues et son cou étaient rouges comme si on venait de les frictionner avec un morceau de drap. Ses sourcils, ses longs cils et le duvet qui couvrait le bas de son visage étaient tout à fait blancs de neige.

Une demi-verste seulement nous séparait du relais. Nous nous arrêtâmes.

– Va, mais reviens vite, lui dis-je.

– Dans un instant, répondit Ignachka qui sauta de son siège et s'avança vers Philippe.

– Donne, frère, dit-il, en ôtant la moufle de sa main droite, et en la jetant avec le knout sur la neige. Puis, rejetant sa tête en arrière, il but d'un seul trait le petit verre de vodka qu'on lui tendait.

Le cabaretier, sans doute un Cosaque en retraite, avec un demi-chtof dans sa main, sortit de la maisonnette.

– Qui en veut ? fit-il. Le grand Wassili, un moujik maigre et blondasse, avec une barbiche de bouc, et le conseilleur ventripotent, une épaisse barbe filasse formant collier autour de son visage, s'approchèrent, et vidèrent chacun un petit verre. Le petit vieux se joignit au groupe de buveurs, mais personne ne lui offrit rien, et il retourna vers ses chevaux attachés derrière le traîneau, il se mit à leur caresser le dos et la croupe. Le petit vieux était bien comme je l'avais imaginé : petit, maigriot, le visage ridé et bleui, la barbiche rare, un petit nez pointu, et des dents jaunes et usées. Son bonnet était tout neuf, mais son touloupe était défraîchi, sali par le goudron, et déchiré aux épaules et sur le devant ; il s'arrêtait au-dessus des genoux ; ses culottes étaient serrées dans les bottes. Lui-même il était courbé et ratatiné, et, tout en tremblant de sa tête et de ses genoux, il faisait je ne sais quoi auprès de son traîneau ; visiblement il essayait de se réchauffer.

– Eh bien ! Mitritch ! Prends donc un peu de vodka ; cela te réchaufferait bien, lui cria le conseilleur.

Mitritch tressaillit ; il rajusta l'avaloire du cheval, la douga, et vint à moi.

– Eh bien ! barine, dit-il en ôtant son bonnet de dessus ses cheveux gris et en me saluant humblement, nous avons erré toute la nuit avec vous, à chercher la route. Ne me payerez-vous pas au moins un petit verre ? Vraiment, petit père, Votre Excellence ! Car autrement, impossible de me réchauffer, ajouta-t-il avec un sourire obséquieux.

Je lui donnai vingt-cinq kopeks. Le cabaretier apporta un verre et servit le petit vieux, qui, s'étant débarrassé de sa moufle et de son knout, tendit vers le verre sa petite main hâlée, ridée et un peu bleuie. Mais son gros doigt, comme étranger, ne lui obéissait pas ; il ne pouvait pas retenir son verre ; il le renversa et le laissa tomber par terre.

Tous les yamchtchiks éclatèrent de rire.

– Vois-tu Mitritch, comme il est gelé ? Il ne peut plus tenir entre ses mains de la vodka. Mais Mitritch était très chagriné d'avoir renversé son verre.

On lui en remplit cependant un autre, qu'on lui versa dans la bouche. Aussitôt il devint joyeux, courut au cabaret, alluma sa pipe, montra ses dents usées et jaunes ; il jurait à chaque mot. Après avoir vidé le dernier verre, les moujiks regagnèrent leurs troïkas, et nous repartîmes.

La neige étincelait, de plus en plus blanche, et son éclat blessait les yeux. Les bandes d'un pourpre orangé s'élevaient toujours davantage, et s'étendaient, plus lumineuses, dans l'azur profond. Même l'orbe rouge du soleil apparut à l'horizon au travers des nuages gris.

Sur la route, auprès du relais, les traces de roues apparurent nettes, jaunâtres, avec des ornières. On se sentait léger et frais dans cet air dense et glacé.

Ma troïka volait ; la tête du korennaïa et son cou, dont la crinière s'éparpillait sur la donga, se balançaient d'un mouvement court et rapide au-dessous de la clochette, dont le battant ne battait plus, mais rasait les parois. Les bons pristiajnaïas, tendant tous deux les traits gelés, galopaient énergiquement ; la houppe les frôlait jusqu'au ventre. Parfois l'un d'eux buttait dans une ornière, et ses efforts pour en sortir me faisaient aller de la neige dans les yeux. Ignachka ténorisait allègrement. La gelée sèche craquait sous les patins. Derrière nous, comme à la fête, tintaient les deux clochettes, et l'on entendait les cris des yamchtchiks ivres.

Je me retournai. Les pristiajnaïas gris et frisés, allongeant le cou, retenant leur souffle, et la bride en désordre, trottaient sur la neige. Philippe, faisait claquer son knout et arrangeait son bonnet. Le petit vieux, les pieds en l'air comme avant, était étendu au milieu du traîneau.

Deux minutes après, les troïkas firent craquer le plancher devant la maison du relais, et Ignachka, tournant vers moi son visage hérissé de glaçons et soufflant le froid, me dit tout content :

– Nous vous avons mené, tout de même, barine !

HISTOIRE VRAIE[20]

Dieu voit la vérité, mais il ne la
dit pas tout de suite.

Dans la ville de Vladimir vivait un jeune marchand du nom d'Aksénov. Il possédait deux boutiques et une maison.

D'un extérieur avenant, Aksénov était blond, frisé, ami de la liesse et des refrains. Dans sa jeunesse, il buvait beaucoup, et quand il avait bu il faisait du tapage. Mais une fois marié, il ne but plus que bien rarement.

Un jour d'été, Aksénov décida de se rendre à la foire de Mijni-Novogorod. Comme il faisait ses adieux aux siens, sa femme lui dit :

– Ivan Dmitriévitch, ne t'en va pas aujourd'hui. J'ai fait un mauvais rêve sur toi. Aksénov se mit à rire et dit :

– Tu as peur que je ne fasse quelque folie à la foire.

La femme répondit :

– Je ne sais pas au juste moi-même de quoi j'ai peur. Seulement j'ai fait un mauvais rêve. Je t'ai vu : tu venais de la ville, tu as ôté ton chapeau, et tout à coup j'ai vu ta tête toute blanche.

---

20 Traduction E. Halpérine-Kaminsky et R. Jaubert. Extrait du recueil *À la recherche du Bonheur* édité par la librairie Perrin et cie en 1916.

Aksénov se mit à rire de plus belle.

– Eh bien ! c'est un bon signe. Va, je ferai de bonnes affaires et t'apporterai de beaux cadeaux. Il prit congé des siens et partit.

À mi-chemin, il rencontra un marchand de sa connaissance et s'arrêta avec lui pour la couchée. Ils prirent le thé ensemble et allèrent se coucher dans deux chambres contiguës. Aksénov n'était pas un grand dormeur. Il se réveilla au milieu de la nuit, et, pour voyager plus à son aise pendant la fraîcheur, il réveilla le yamschtschik[21] et lui donna l'ordre d'atteler. Puis il entra dans l'isba toute noire, paya le patron et partit.

Après avoir fait une quarantaine de verstes, il s'arrêta de nouveau pour laisser manger les chevaux, se reposa lui-même dans l'auberge, sortit sur le perron vers l'heure du dîner et fit préparer le samovar. Il prit une guitare et se mit à jouer. Tout à coup arrive une troïka avec sa sonnette ; un tchinovnik[22] en descend avec deux soldats, s'approche d'Aksénov et lui demande qui il est et d'où il vient. Aksénov s'exécute et l'invite à prendre le thé avec lui. Mais le tchinovnik continue à le presser de questions :

– Où a-t-il dormi la nuit dernière ? Était-il seul avec le marchand ? Pourquoi a-t-il quitté l'auberge si précipitamment ?

Aksénov, surpris de cet interrogatoire, raconta ce qui lui était arrivé ; puis il dit :

[21] Postillon.
[22] Fonctionnaire de l'État.

– Pourquoi m'en demandez-vous si long ? Je ne suis ni un voleur ni un brigand. Je voyage pour mes affaires et on n'a pas à m'interroger.

Alors le tchinovnik appela les soldats et dit :

– Je suis l'ispravnik[23], et si je te questionne, c'est parce que le marchand avec lequel tu as passé la nuit dernière a été égorgé. Montre tes effets… Et vous autres, fouillez-le.

On entra dans l'isba, on prit sa malle avec son sac, on les ouvrit, on chercha partout. Soudain l'ispravnik sortit du sac un couteau et s'écria :

– À qui ce couteau ?

Aksénov regarda, vit un couteau taché de sang ; c'était de son sac qu'on l'avait retiré, et la terreur l'envahit.

– Et pourquoi ce sang sur le couteau ?

Aksénov voulut répondre, mais il ne pouvait articuler un seul mot.

– Moi… je ne sais pas… moi… un couteau… moi… il n'est pas à moi. Alors l'ispravnik dit :

– On a trouvé ce matin le marchand égorgé dans son lit. Hors toi, personne n'a pu commettre le crime. L'isba était fermée en dedans, et, dans l'isba, personne que toi. Voilà, de plus, un couteau taché de sang qu'on a trouvé dans ton sac. D'ailleurs, ton crime se lit sur ton visage. Avoue tout de suite comment tu l'as tué, combien d'argent tu as volé.

[23] Commissaire de police.

Aksénov jure Dieu que ce n'est pas lui le coupable ; qu'il n'a pas vu le marchand depuis qu'il a pris le thé avec lui, qu'il n'a que son propre argent, 8 000 roubles, et que le couteau n'est pas à lui. Mais sa voix s'étranglait, son visage était devenu pâle et il tremblait de peur comme un coupable.

L'ispravnik ayant appelé les soldats, ordonna de le lier et de le placer dans la voiture. Lorsqu'on l'eut mis dans la voiture, les pieds garrottés, Aksénov se signa et pleura. On lui prit tous ses effets avec son argent, et on l'envoya à la prison de la ville voisine. On fit faire une enquête à Vladimir ; tous les marchands et habitants déclarèrent qu'Aksénov, quoique ayant aimé dans sa jeunesse à boire et à s'amuser, était un honnête homme. Puis l'affaire se jugea ; on l'accusait d'avoir tué le marchand de Biazan et de lui avoir volé 20 000 roubles.

La femme d'Aksénov était dans la désolation et ne savait que penser. Ses enfants étaient tout petits ; l'un d'eux tétait encore. Elle les prit tous avec elle et se rendit dans la ville où son mari était emprisonné. D'abord on lui refusa de voir son mari, puis, sur ses instances, on le lui permit. En l'apercevant dans son costume de la prison, enchaîné, confondu avec des brigands, elle tomba par terre et ne put, de quelque temps, revenir à elle. Puis elle posa ses enfants auprès d'elle, s'assit à côté d'Aksénov, lui rendit compte des affaires du ménage et lui demanda le récit de tout ce qui lui était arrivé. Il lui raconta tout. Et elle dit :

– Comment faire à présent ?

– Il faut aller supplier le tzar, répondit-il. Car cela ne se peut pas, que l'innocent soit puni. Sa femme lui dit alors qu'elle avait adressé une supplique au tzar ; « mais elle ne lui aura pas été transmise, » dit-elle.

Aksénov ne répondit pas et resta accablé.

Et sa femme lui dit :

– Il n'était pas vain, le rêve que je fis, t'en souviens-tu, quand je te vis avec des cheveux blancs. Te voilà véritablement tout blanchi par le chagrin. Tu n'aurais pas dû partir alors.

Elle se mit à lui passer la main dans les cheveux, et dit :

– Vania[24], cher ami, dis la vérité à ta femme. N'est-ce pas toi qui l'as tué ?

Et Aksénov dit :

– Et toi aussi, tu le penses !

Il cacha son visage dans ses mains et pleura. Un soldat parut ; il annonça à la femme et aux enfants qu'il était temps de se retirer. Aksénov dit pour la dernière fois adieu à sa famille.

Quand sa femme fut partie, il repassa dans son esprit la conversation qu'ils venaient d'avoir. En se rappelant que sa femme y croyait aussi, elle, et lui avait demandé si ce n'était pas lui qui avait tué le marchand, il se dit :

– Dieu seul connaît la vérité ; c'est Lui qu'il faut implorer. Attendons sa miséricorde.

Et depuis ce moment, Aksénov cessa d'envoyer des suppliques, ferma son âme à l'espoir, et ne fit plus que prier Dieu.

Le jugement condamna Aksénov au knout et, ensuite, aux travaux forcés. C'est ce qui fut fait.

---

[24] Diminutif d'Ivan.

On le battit du knout et, quand les blessures se furent cicatrisées, on l'envoya avec d'autres forçats en Sibérie.

En Sibérie, aux travaux forcés, Aksénov resta vingt-six ans. Ses cheveux devinrent blancs comme de la neige, et sa longue barbe grise tomba droit. Toute sa gaieté disparut. Il se voûtait, commençait à se traîner, parlait peu, ne riait jamais et priait souvent Dieu.

En prison, Aksénov apprit à faire des bottes.

Avec l'argent ainsi gagné, il acheta un Martyrologue, qu'il lisait lorsqu'il y avait de la lumière dans son cachot. Les jours de fête, il se rendait à la chapelle de la prison, lisait les Apôtres et chantait au chœur : il avait toujours sa jolie voix. Les autorités l'aimaient pour sa docilité ; ses compagnons l'avaient en grande estime et l'appelaient « grand-père » et « homme de Dieu ». Quand les prisonniers avaient quelque chose à demander, c'était toujours par Aksénov qu'ils faisaient présenter leur requête et, quand les forçats se prenaient de querelle, c'était encore Aksénov qu'ils choisissaient comme arbitre.

De sa maison, personne n'écrivait à Aksénov, il ignorait si sa femme et ses enfants vivaient encore.

Un jour on amena au bagne de nouveaux forçats. Le soir, les anciens demandèrent aux nouveaux de quelles villes, de quels villages ils venaient, et pour quelles causes. Aksénov s'était approché, lui aussi, et, la tête baissée, il écoutait ce qui se disait. L'un des nouveaux forçats était un vieillard d'une soixantaine d'années, d'une haute stature, à barbe grise et taillée. Il racontait les motifs de sa condamnation.

– C'est ainsi, mes frères, disait-il. On m'a envoyé ici pour rien. J'ai dételé un cheval d'un traîneau : on m'a saisi, en disant

que je volais. Et moi j'ai dit : « Je ne voulais qu'aller plus vite ; vous voyez bien que j'ai lâché le cheval… D'ailleurs le yamschtschik est mon ami… Il n'y a donc pas délit. » – « Non, me dit-on, tu l'as volé. » Et ils ne savaient ni où ni quand j'avais volé. Certes, j'avais commis des méfaits qui auraient dû me conduire ici depuis longtemps. Mais on ne put jamais me prendre sur le fait. Et aujourd'hui, c'est contre toute loi que l'on me déporte ici. Mais attendons… J'ai déjà été en Sibérie, mais je n'y suis pas resté longtemps…

– Et d'où viens-tu ? demanda l'un des forçats.

– Je suis de la ville de Vladimir. Je suis un *meschtschanine*[25] de cette localité. Je m'appelle Makar, et, du nom de mon père, Sémionovitch.

Aksénov leva la tête et demanda :

– Eh ! Sémionovitch, n'as-tu pas entendu parler, à Vladimir-la-Ville, des marchands Aksénov ? Vivent-ils encore ?

– Comment donc ! mais ce sont de riches marchands, quoique leur père soit en Sibérie… Il aura sans doute péché, comme nous autres.

Aksénov n'aimait pas à parler de son malheur. Il soupira et dit :

– C'est pour mes péchés que je suis au bagne depuis vingt-six ans.

Makar Sémionovitch demanda :

– Et pour quels péchés ?

---

[25] Petit bourgeois, boutiquier.

– C'est que je le méritais, répondit simplement Aksénov. Il ne voulut rien dire de plus. Mais les autres forçats, ses compagnons, racontèrent aux nouveaux pourquoi Aksénov se trouvait en Sibérie ; comment pendant le voyage, quelqu'un avait assassiné un marchand et placé dans les effets d'Aksénov un couteau taché de sang, et comment, à cause de cela, on l'avait injustement condamné.

En entendant cela, Makar Sémionovitch jeta un regard sur Aksenov, frappa ses genoux avec ses mains, et s'écria :

– Oh ! quel prodige ! Voilà un prodige ! Ah ! tu as bien vieilli, petit grand-père !

On lui demanda pourquoi il s'étonnait ainsi, où il avait vu Aksénov : mais Makar ne répondit pas ; il dit seulement :

– Un prodige, frères, que le sort nous ait réunis ici.

Sur ces mots, Aksénov jugea que cet homme devait être l'assassin, et il lui dit :

– As-tu déjà entendu parler de cette affaire, Sémionovitch, ou bien m'as-tu déjà vu ailleurs qu'ici ?

– Comment donc ? J'en ai entendu parler : *la terre est pleine d'oreilles.*[26] Mais il y a déjà bien longtemps que cette affaire est arrivée, et, ce qu'on m'en a dit, je l'ai oublié, dit Makar Sémionovitch.

– Peut-être as-tu appris qui a tué le marchand ? interrogea Aksénov. Makar se mit à rire et dit :

---

[26] Locution proverbiale russe.

– Mais celui dans le sac duquel on a trouvé le couteau, c'est sans doute lui qui a tué. Si c'est quelqu'un qui a placé le couteau dans tes effets… pas surpris, pas voleur. Et d'ailleurs, comment aurait-il pu placer le couteau dans ton sac ? Tu l'avais à ta tête ; tu aurais entendu.

En entendant ces paroles, Aksénov vit bien que c'était ce même homme qui avait tué le marchand. Il se leva et s'en alla. Toute cette nuit, Aksénov ne put dormir.

Il tomba dans un accablement profond. Il eut alors des rêves : tantôt, c'était sa femme qu'il voyait comme elle était en l'accompagnant lors de la dernière foire ; il la voyait, encore vivante, son visage, ses yeux ; il l'entendait parler et rire ; tantôt ses enfants lui apparaissaient comme ils étaient alors, tout petits, l'un enveloppé d'un manteau fourré, l'autre au sein. Et il se revoyait lui-même comme il était alors, gai, jeune, assis et jouant de la guitare, et il se rappelait la place infamante où on l'avait fouetté, et le bourreau, et la foule tout autour, et les fers, et les forçats, et ses vingt-six ans de prison. Il songea à sa vieillesse ; et un chagrin à se donner la mort envahit Aksénov.

– Et tout cela à cause de ce brigand ! pensa-t-il. Et il se sentit pris d'une telle colère contre Makar, qu'il voulait sur l'heure périr lui-même pourvu qu'il se vengeât. Il priait toute la nuit sans pouvoir se calmer. Dans la journée il ne s'approchait jamais de Makar Sémionovitch, et ne le regardait jamais. Ainsi se passèrent quinze jours. Les nuits, Aksénov ne pouvait pas dormir, et il était en proie à un tel ennui, qu'il ne savait où se mettre. Une fois, pendant la nuit, comme il était à se promener dans la prison, il s'aperçut que derrière un des lits de planche il tombait de la terre. Il s'arrêta pour voir ce que c'était. Tout à coup Makar Sémionovitch sortit vivement de dessous le lit et regarda Aksénov avec une expression d'épouvante. Aksénov voulut passer pour ne pas le voir, mais Makar le saisit par la main et lui raconta comment il creusait un trou dans le mur,

comment tous les jours il emportait de la terre dans ses bottes pour la jeter dans la rue quand on les menait au travail. Et il ajouta :

– Seulement, garde le silence, vieillard. Je t'emmènerai avec moi ; si tu parles, on me fouettera jusqu'au bout, mais tu me le payeras : je te tuerai.

En apercevant celui qui l'avait perdu, Aksénov trembla de colère, il retira sa main et dit :

– Je n'ai pas envie de me sauver, et toi, tu n'as pas besoin de me tuer ; tu m'as tué déjà, il y a longtemps. Quant à te dénoncer ou non, c'est Dieu qui décidera.

Le lendemain, quand on mena les forçats au travail, les soldats remarquèrent que Makar vidait ses bottes de terre ; ils firent des recherches dans la prison et trouvèrent le trou. Le chef arriva, et demanda qui avait creusé le trou. Tous niaient. Ceux qui savaient ne voulaient point trahir Makar, car ils n'ignoraient pas qu'il serait, pour cela, battu jusqu'à la « demi-mort ». Alors le chef s'adressa à Aksénov :

– Vieillard, dit-il, toi qui es un homme juste, dis-moi devant Dieu qui a fait cela !

Makar Sémionovitch demeurait impassible, il regardait le chef sans se détourner vers Aksénov. Quant à Aksénov, ses bras et ses lèvres tremblaient, il ne pouvait proférer une seule parole.

– Me taire ! pensait-il ; mais pourquoi lui pardonner, puisque c'est lui qui m'a perdu ! Qu'il me paie ma torture. Parler… c'est vrai qu'on le fouettera jusqu'au bout… Et si ce n'est pas lui, s'il n'est pas l'assassin que je pense… Et puis, cela me soulagerait-il ?

Le chef renouvela sa demande.

Aksénov regarda Makar Sémionovitch et dit :

– Je ne peux pas le dire, Votre Noblesse, Dieu ne me permet pas de le dire ; et je ne vous le dirai pas. Faites de moi ce qu'il vous plaira : vous êtes le maître.

Malgré tous les efforts du chef, Aksénov ne dit plus rien. Et ce fut ainsi qu'on ne put savoir qui avait creusé le trou.

La nuit suivante, comme Aksénov, étendu sur son lit de planche, allait s'assoupir, il entendit quelqu'un s'approcher de lui et se mettre à ses pieds. Il regarda dans l'obscurité et reconnut Makar. Aksénov lui dit :

– Qu'as-tu encore besoin de moi ? Que fais-tu là ?

Makar Sémionovitch gardait le silence. Aksénov se leva et dit :

– Que veux-tu ? Va-t-en, ou j'appelle le gardien.

Makar se pencha sur Aksénov, tout près de lui, et lui dit à voix basse :

– Ivan Dmitriévitch, pardonne-moi !

– Quoi ! que te pardonnerai-je ? fit Aksénov.

– C'est moi qui ai tué le marchand, et c'est moi qui ai placé le couteau dans ton sac. Je voulais te tuer aussi, mais à ce moment on a fait du bruit dans la cour, j'ai mis le couteau dans ton sac et je me suis sauvé par la fenêtre.

Aksénov gardait le silence et ne savait que dire. Makar Sémionovitch se laissa glisser du lit, se prosterna jusqu'à terre et dit :

– Ivan Dmitriévitch, pardonne-moi, au nom de Dieu, pardonne-moi. Je vais déclarer que c'est moi qui ai tué le marchand, on te rendra la liberté et tu retourneras chez toi.

Et Aksénov dit :

– Cela t'est facile à dire. Mais moi, j'ai trop longtemps souffert ici. Où irais-je à présent ?… Ma femme est morte, mes enfants m'ont oublié. Je n'ai plus nulle part où aller.

Makar restait toujours prosterné. Il frappait de sa tête la terre en disant :

– Ivan Dmitriévitch, pardonne-moi. Quand on m'a battu du knout, cela me fut moins douloureux que de te voir ainsi… Et tu as encore eu pitié de moi, tu ne m'as pas dénoncé. Pardonne-moi, au nom du Christ, pardonne au malfaiteur maudit.

Et il se remit à sangloter. En entendant pleurer Makar Sémionovitch, Aksénov se mit à pleurer lui-même, et dit :

– Dieu te pardonnera ! Peut-être suis-je cent fois pire que toi.

Et il sentit soudain une joie inonder son âme. Il cessa alors de regretter sa maison ; il ne désirait plus de quitter sa prison, et ne songeait qu'à sa dernière heure.

Makar Sémionovitch n'écouta pas Aksénov, et se déclara le coupable. Lorsque arriva l'ordre de mettre en liberté Aksénov, Aksénov était déjà mort.

LES DEUX VIEILLARDS[27]

La femme lui dit : Seigneur, je vois que tu es prophète.

Nos pères ont adoré sur cette montagne, et vous dites, vous autres, que le lieu où il faut adorer est à Jérusalem.

Jésus lui dit : Femme, crois-moi, le temps vient que vous n'adorerez plus le Père ni sur cette montagne, ni à Jérusalem.

Vous adorez ce que vous ne connaissez point ; pour nous, nous adorons ce que nous connaissons ; car le salut vient des Juifs.

Mais le temps vient, et il est déjà venu, que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité, car le Père demande de tels adorateurs.

(*Ev. selon St. Jean, ch. IV, versets 19-29.*)

I

Deux vieillards avaient fait vœu d'aller à Jérusalem en pèlerinage. L'un d'eux était un riche moujik : il s'appelait Efim Tarassitch Schevelev ; l'autre, Élysée Bodrov, n'était pas riche.

---

27 *Récits populaires*. 1885.

Traduction E. Halpérine-Kaminsky et R. Jaubert. Extrait du recueil *À la recherche du Bonheur* édité par la librairie Perrin et cie en 1916.

Efim était un moujik rangé. Il ne buvait pas de *vodka,* ne fumait pas de tabac et ne prisait pas ; il ne jurait jamais : c'était un homme grave et rigide. Il avait déjà été deux fois staroste[28]. Il avait une nombreuse famille : deux fils et un petit-fils mariés, et tous demeuraient ensemble. C'était un moujik vigoureux, droit, barbu : à soixante-dix ans, sa barbe commençait à peine à blanchir.

Élysée était un petit vieillard, ni riche ni pauvre. Il s'occupait jadis de charpenterie ; depuis que l'âge était venu, il restait chez lui et élevait des abeilles. Un de ses fils travaillait au-dehors, l'autre à la maison. C'était un bonhomme jovial : il prenait de la vodka, prisait du tabac, aimait à chanter des chansons ; mais il était débonnaire, et vivait en bons termes avec les siens et les voisins. C'était un petit moujik, pas plus haut que ça, un peu bistré, avec une barbiche frisée, et, comme son patron le prophète Élysée, il avait toute la tête chauve.

Voilà bien longtemps que les deux vieillards s'étaient entendus pour partir ensemble. Mais Efim différait toujours, ses affaires le retenaient : une terminée, une autre aussitôt s'engageait. Tantôt c'était le petit-fils qu'il fallait marier, tantôt le fils cadet dont il voulait attendre le retour de l'armée, tantôt une nouvelle isba qu'il était en train de construire.

Un jour de fête, les deux vieillards se rencontrèrent ; ils s'assirent sur des poutres.

– Eh ! bien, compère, dit Élysée, à quand l'accomplissement de notre vœu ? Efim se sentit embarrassé.

– Mais il faut attendre encore un peu : cette année est justement des plus chargées pour moi. J'ai commencé à

[28] Maire de village élu par les moujiks.

construire cette isba. Je comptais y mettre une centaine de roubles, et voilà déjà que la troisième centaine est entamée. Et je n'ai pas fini ! – Remettons la chose à l'été ; vers l'été, si Dieu le permet, nous partirons sans faute.

– À mon avis, répondit Élysée, il ne convient pas de tarder davantage : il faut y aller maintenant. C'est le bon moment : voici le printemps.

– C'est le moment, oui, c'est le moment. Mais une entreprise commencée, comment l'abandonner ?

– N'as-tu donc personne ? Ton fils te suppléera.

– Mais comment fera-t-il ? Je n'ai pas trop de confiance en mon aîné : je suis sûr qu'il gâtera tout.

– Nous mourrons, compère, et ils devront vivre sans nous. Il faut bien que tes fils s'habituent.

– Oui, c'est vrai. Mais je voudrais que tout se fît sous mes yeux.

– Eh ! cher ami, tu ne saurais tout faire en tout et pour tout. Ainsi, hier, mes *babas* nettoyaient pour la fête. C'était tantôt une chose, tantôt une autre. Je n'aurais jamais pu tout faire. L'aînée de mes brus, une *baba* intelligente, disait : « C'est bien que la fête vienne à jour fixe, sans nous attendre ; car autrement, dit-elle, malgré tous nos efforts, nous n'aurions certainement jamais fini. »

Efim resta rêveur.

– J'ai dépensé, dit-il, beaucoup d'argent à cette construction, et, pour aller de l'avant, il ne faut pas non plus partir avec les mains vides : ce n'est pas peu que cent roubles.

Élysée se mit à rire.

– Ne pèche pas, compère, dit-il. Ton avoir est dix fois supérieur au mien, et c'est toi qui t'arrêtes à la question d'argent. Donne seulement le signal du départ, moi qui n'en ai pas, j'en saurai bien trouver.

Efim sourit aussi.

– Voyez-vous ce richard ! dit-il. Mais où en prendras-tu ?

– Je fouillerai à la maison ; je ramasserai quelque chose, et pour compléter la somme, je vendrai une dizaine de ruches au voisin qui m'en demande depuis longtemps.

– Mais l'essaimage sera bon pourtant ; et tu auras des regrets.

– Des regrets ! mon compère. Je n'ai rien regretté de ma vie, excepté mes péchés. Il n'y a rien de plus précieux que l'âme.

– C'est vrai ; mais ce n'est pas bien, quand il y a du désordre dans la maison.

– C'est pis encore, quand il y a du désordre dans l'âme. Et puisque nous avons promis, eh ! bien, partons !

II

Et Élysée persuada son ami. Efim réfléchit, réfléchit, et, le lendemain matin, il vint chez Élysée.

– Eh ! bien, soit, partons ! dit-il. Tu as dit la vérité. Dieu est le maître de notre vie et de notre mort. Puisque nous sommes encore vivants, et que nous avons des forces, il faut aller.

Dans la semaine qui suivit, les vieillards firent leurs préparatifs. Efim avait de l'argent chez lui. Il prit pour lui cent quatre-vingt-dix roubles, et en donna deux cents à sa « vieille ».

Élysée, lui, vendit à son voisin dix ruches avec la propriété des essaims à naître. Il en tira soixante-dix roubles. Les trente qui manquaient, il se les procura par petites sommes chez tous les siens. Sa « vieille » lui donna ses derniers écus, qu'elle conservait pour l'enterrement. Sa bru lui donna les siens.

Efim Tarassitch a tracé d'avance à son fils aîné tout ce qu'il devra faire : où il faudra semer, où mettre le fumier, comment finir l'isba et la couvrir. Il a songé à tout, il a tout réglé d'avance.

Élysée a dit seulement à sa « vieille » de mettre à part, pour les donner au voisin loyalement, les jeunes abeilles des ruches vendues. Quant aux choses de la maison, il n'en a pas parlé : « Chaque affaire apporte avec elle sa solution. Vous êtes assez grands ; vous saurez faire pour le mieux. »

Les vieillards étaient prêts. On leur fit des galettes, on leur cousit des sacs, on leur coupa de nouvelles *onoutchi*[29] ; ils mirent des chaussures neuves, prirent avec eux une paire de *lapti*[30] de rechange, et partirent.

Les leurs les reconduisirent jusqu'à la sortie du village, leur firent leurs adieux ; et les vieillards se mirent en route. Élysée avait gardé sa bonne humeur : à peine hors de son village, il oublia toutes ses affaires.

---

[29] Pièces d'étoffe dont les moujiks s'enveloppent les pieds en guise de chaussettes.

[30] Fortes pantoufles en corde tressés.

Il n'a qu'une pensée : être agréable à son compagnon, ne pas aventurer un mot qui le blesse, aller en paix et en bonne union jusqu'au but du voyage et revenir à la maison. Tout en marchant, il murmure quelque prière ou ce qu'il se rappelle de la vie des saints. S'il rencontre un passant sur la route, ou quand il arrive quelque part pour la nuit, il tâche toujours d'être aimable avec tout le monde, et de dire à chacun un mot qui fasse plaisir. Il marche et se réjouit. Une seule chose n'a pu lui réussir : il voulait cesser de priser du tabac ; il a même laissé chez lui sa tabatière ; mais cela l'ennuyait ; chemin faisant, un homme lui en offre. Il lutte, il lutte, mais tout à coup il s'arrête, laisse passer son compagnon pour ne pas lui donner l'exemple du péché, et prise.

Efim Tarassitch marche d'un pas ferme, ne fait pas de mal, ne dit pas de paroles inutiles ; mais il ne se sent pas le cœur dispos ; les affaires de sa maison ne lui sortent pas de la tête. Il songe sans cesse à ce qui se passe chez lui : n'a-t-il pas oublié de dire quelque chose à son fils ? Fera-t-il, son fils, ainsi qu'il lui a été ordonné ?

Il voit sur sa route planter des pommes de terre, ou transporter du fumier, et il pense :

– Fait-il comme je lui ai dit, le fils ?

Il retournerait bien pour lui montrer lui-même.

III

Les vieillards marchèrent pendant cinq semaines. Les lapti dont ils s'étaient munis s'étaient usées ; ils commençaient à en

acheter d'autres. Ils arrivèrent chez les Khokhli[31]. Depuis leur départ, ils payaient pour le vivre et le couvert : une fois chez les Khokhli, ce fut à qui les inviterait le premier. On leur donnait à manger et à coucher, sans vouloir accepter de l'argent, on remplissait leurs sacs de pain ou de galettes. Ils firent ainsi sept cents verstes.

Après avoir traversé une autre province, ils arrivèrent dans un pays infertile. Là, on les couchait encore pour rien, mais on ne leur offrait plus à manger. On ne leur donnait pas même un morceau de pain partout : parfois ils n'en pouvaient trouver pour de l'argent.

– L'année d'avant, leur disait-on, rien n'avait poussé : ceux qui étaient riches s'étaient ruinés, avaient tout vendu ; ceux qui avaient assez étaient devenus pauvres, et les pauvres avaient émigré, ou mendiaient, ou dépérissaient à la maison. Et pendant l'hiver, ils mangeaient du son et des grains de nielle.

Dans un village où ils passèrent la nuit, les vieillards achetèrent une quinzaine de livres de pain ; puis ils partirent le lendemain à l'aube, pour marcher assez longtemps avant la chaleur. Ils firent une dizaine de verstes, et s'approchèrent d'une petite rivière. Là ils s'assirent, puisèrent de l'eau dans leurs tasses, y trempèrent leur pain, mangèrent et changèrent de souliers.

Ils restèrent ainsi quelques instants à se reposer. Élysée prit sa tabatière de corne. Efim Tarassitch hocha la tête :

– Comment, dit-il, ne te défais-tu point d'une si vilaine habitude ? Élysée eut un geste de résignation.

[31] Nom des habitants de l'Ukraine.

– Le péché a eu raison de moi. Qu'y puis-je faire ? Ils se levèrent et continuèrent leur route. Ils firent encore une dizaine de verstes et dépassèrent un grand bourg. Il faisait chaud ; Élysée se sentit fatigué : il voulut se reposer et boire un peu ; mais Efim ne s'arrêta pas. Il était meilleur marcheur que son camarade, qui le suivait avec peine.

– Je voudrais boire, dit Élysée.

– Eh bien ! fit l'autre, bois ; moi, je n'ai pas soif.

Élysée s'arrêta.

– Ne m'attends pas, dit-il, je vais courir à cette petite isba, je boirai un coup et je te rattraperai bientôt.

– C'est bien. Et Efim Tarassitch s'en alla seul sur la route, tandis qu'Élysée se dirigeait vers la maison. Élysée s'approcha de l'isba. Elle était petite, en argile peinte, le bas en noir, le haut en blanc. L'argile s'effritait par endroits ; il y avait évidemment longtemps qu'on ne l'avait repeinte, et le toit était crevé d'un côté. L'entrée de la maison donnait sur la cour.

Élysée entra dans la cour : il vit, étendu le long du remblai, un homme sans barbe, maigre, la chemise dans son pantalon, à la manière des Khokhli[32]. L'homme s'était certainement couché à l'ombre, mais le soleil venait maintenant sur lui. Il était étendu, et il ne dormait pas. Élysée l'appela, lui demanda à boire. L'autre ne répondit pas.

– Il doit être malade, ou très peu affable, pensa Élysée.

Et il se dirigea vers la porte. Il entendit deux voix d'enfants pleurer dans l'isba. Il frappa avec l'anneau.

---

[32] Les Russes laissent habituellement flotter hors du pantalon, comme une blouse, la chemise maintenue seulement par une ceinture.

– Eh ! chrétiens !

On ne bougea pas.

– Serviteurs de Dieu !

Pas de réponse. Élysée allait se retirer, lorsqu'il entendit derrière la porte un gémissement.

– Il y a peut-être un malheur, là-derrière ; il faut voir. Et Élysée revint vers l'isba.

IV

Il tourna l'anneau, ouvrit la porte et pénétra dans le vestibule. La porte de la chambre était ouverte. À gauche se trouvait le poêle ; en face, le coin principal, où se trouvait l'étagère des icônes, – la table, – derrière la table, un banc, – sur le banc, une vieille femme vêtue seulement d'une chemise, les cheveux dénoués, la tête appuyée sur la table. Près d'elle, un petit garçon maigre, comme en cire, le ventre enflé. Il tirait la vieille par la manche en poussant de grands cris ; il lui demandait quelque chose.

Élysée entra dans la chambre. De mauvaises odeurs s'en exhalaient. Derrière le poêle, dans la soupente, il aperçut une femme couchée. Elle était étendue sur le ventre, et ne regardait rien, et râlait. Des convulsions écartaient et ramenaient ses jambes tour à tour, et la secouaient tout entière. Elle sentait mauvais ; on voyait qu'elle avait fait sous elle. Et personne pour la nettoyer.

La vieille leva la tête. Elle vit l'homme.

– De quoi as-tu besoin ? Que veux-tu ? Il n'y a rien ici ! dit-elle dans son langage de l'Ukraine. Élysée comprit, et s'approchant d'elle :

– Je suis entré, dit-il, servante de Dieu, pour demander à boire.

– Il n'y a personne pour apporter à boire. Et il n'y a rien à prendre ici. Va-t-en.

– Mais quoi ! demanda Élysée, vous n'avez donc personne qui ne soit pas malade chez vous pour nettoyer cette femme ?

– Personne. Mon homme se meurt dans la cour, et nous ici.

Le petit garçon s'était tu à la vue d'un étranger. Mais quand la vieille se mit à parler, il la tira de nouveau par la manche.

– Du pain, petite grand'mère, donne-moi du pain !

Et il se remit à pleurer.

Élysée avait à peine eu le temps d'interroger la vieille, lorsque le moujik vint s'affaisser dans la pièce. Il se traîna le long des murs, et voulut s'asseoir sur le banc ; mais il ne réussit pas et tomba par terre. Et, sans se relever, il essaya de parler. Il articulait ses mots, comme arrachés un par un, en reprenant haleine à chaque fois.

– La faim nous a envahis. Voilà. Il meurt de faim ! dit le moujik en montrant d'un signe de tête le petit garçon.

Et il pleura.

Élysée secoua son sac derrière l'épaule, l'ôta, le posa par terre, puis le leva sur le banc, et se hâta de le dénouer. Il le dénoua, prit le pain, un couteau, coupa un morceau et le tendit au moujik. Le moujik ne le prit point, et montra le petit garçon et la petite fille comme pour dire : « Donne-le-leur à eux. » Élysée le donna au garçon.

Le petit garçon, en sentant le pain, le saisit de ses menottes, et *y entra avec son nez*. Une petite fille sortit de derrière le poêle, et fixa ses yeux sur le pain. Élysée lui en donna aussi. Il coupa encore un morceau et le tendit à la vieille. La vieille le prit et se mit à mâcher.

– Il faudrait apporter de l'eau, dit Élysée. Ils ont tous la bouche sèche.

– Je voulais, dit-elle, hier ou aujourd'hui, – je ne m'en souviens plus déjà – je voulais apporter de l'eau. Pour la tirer, je l'ai tirée ; mais je n'ai pas eu la force de l'apporter ; je l'ai renversée et je suis tombée moi-même. C'est à peine si j'ai pu me traîner jusqu'à la maison. Et le seau est resté là-bas, si on ne l'a pas pris.

Élysée demanda où était le puits, et la vieille le lui indiqua. Il sortit, trouva le seau, apporta de l'eau et fit boire tout le monde. Les enfants mangèrent encore du pain avec de l'eau, et la vieille mangea aussi ; mais le moujik ne mangea pas.

– Je ne le peux pas, disait-il. Quant à la baba, loin de pouvoir se lever, elle ne revenait pas à elle et ne faisait que s'agiter dans son lit. Élysée se rendit dans le village, chez l'épicier, acheta du gruau, du sel, de la farine, du beurre, et trouva une petite hache. Il coupa du bois et alluma le poêle. La

petite fille l'aidait. Il fit une espèce de potage et une *kascha*[33], et donna à manger à tout ce monde.

V

Le moujik put manger un peu, ainsi que la vieille ; le petit garçon et la petite fille léchèrent tout le plat, puis s'endormirent dans les bras l'un de l'autre.

Le moujik avec la vieille racontèrent leur histoire.

– Nous vivions auparavant, dirent-ils, pas très riches non plus. Et voilà que justement rien ne poussa. Vers l'automne, nous avions déjà tout mangé. Après avoir mangé tout, nous avons demandé aux voisins, puis aux personnes charitables. D'abord on nous a donné ; puis on nous a refusé. Il y en avait qui auraient bien donné, mais qui ne le pouvaient pas. D'ailleurs nous commencions à avoir honte de demander toujours. Nous devons à tout le monde et de l'argent, et de la farine, et du pain.

– J'ai cherché, dit le moujik, du travail : pas de travail. On ne travaille que pour manger. Pour une journée de travail, deux perdues à en chercher. Alors la vieille et la petite fille sont allées mendier. L'aumône était mince, personne n'avait de pain. Pourtant on mangeait tout de même. Nous comptions nous traîner ainsi jusqu'à la moisson prochaine. Mais, depuis le printemps, on n'a plus rien donné ! Et voilà que la maladie s'en est mêlée.

Tout allait de mal en pis. Un jour, nous mangions, et deux non. Nous nous sommes tous mis à manger de l'herbe. Mais soit

---

33 Plat de gruau cuit servi en guise de légume.

à cause de l'herbe, ou autrement, la maladie prit la baba. La baba s'alita ; et chez moi, dit le moujik, plus de forces. Et je ne sais comment me tirer de là.

– Je suis restée seule, dit la vieille. J'ai fait ce que j'ai pu, mais ne mangeant pas, je me suis épuisée. Et la petite fille dépérit et devint peureuse ; nous l'envoyions chez le voisin, et elle refusait d'y aller. Elle se tenait blottie dans un coin et n'en bougeait pas. Avant-hier, la voisine entra, mais en nous voyant affamés et malades, elle a tourné les talons et détalé. Son mari lui-même est parti, n'ayant pas de quoi donner à manger à ses petits enfants. Eh ! bien, c'est dans cet état que nous nous étions couchés en attendant la mort.

Élysée, ayant écouté leurs discours, résolut de ne pas rejoindre son compagnon le même jour, et il coucha dans l'isba. Le lendemain matin il se leva et s'occupa de tout dans la maison, comme s'il en eût été le patron. Il fit avec la vieille la pâte pour le pain et alluma le poêle. Il alla avec la petite fille chez le voisin chercher ce qu'il fallait. Mais quoi qu'il demandât, pour le ménage, pour le vêtement, il n'y avait rien, tout était mangé. Alors Élysée, achetant ceci, fabriquant cela, se procura tout ce qui lui manquait. Il demeura ainsi une journée, une autre, puis une troisième. Le petit garçon se rétablit ; il marchait sur le banc, et venait avec tendresse se frotter contre Élysée. La petite fille, devenue tout à fait gaie, l'aidait en tout, toujours à courir derrière lui en criant : « Petit grand-père ! Petit grand-père ! » La vieille se remit aussi et alla chez sa voisine. Le moujik commençait à longer les murs. Seule la baba gardait encore le lit ; mais le troisième jour, elle aussi revint à elle et demanda à manger.

– Eh bien ! pensait Élysée, je ne croyais pas rester ici aussi longtemps. Maintenant il est temps de partir.

VI

Le quatrième jour commençaient les fêtes de Pâques.

– Je vais leur acheter de quoi se régaler, je festoierai avec eux, et le soir je partirai, pensa Élysée.

Il retourna au village acheter du lait, de la farine bien blanche, de la graisse. Il cuisina, pâtissa avec la vieille ; le matin il alla à la messe, et, à son retour, on fit bombance. Ce jour-là, la baba commença à marcher. Le moujik se rasa, mit une chemise propre que lui avait lavée la vieille, et se rendit dans le village chez un riche propriétaire auquel il avait engagé sa prairie et son champ. Il allait le prier de lui rendre ses terres avant les travaux. Le moujik rentra dans la soirée, bien triste, et se mit à pleurer. Le riche propriétaire avait refusé. Il demandait l'argent d'abord.

Élysée se prit à réfléchir de nouveau.

– Comment vont-ils vivre maintenant ? Les autres s'en iront faucher, eux, non : leur pré est engagé. Quand le seigle sera mûr, les autres s'en iront moissonner, eux, non : leurs déciatines sont engagées. Si je pars, ils redeviendront ce qu'ils étaient.

Élysée résolut de ne pas s'en aller ce soir-là, et remit son départ au lendemain matin. Il alla se coucher dans la cour ; il fit sa prière, s'étendit, mais ne put s'endormir.

– Il me faut partir, il me reste si peu d'argent, si peu de temps ! Et pourtant, c'est pitié, ces pauvres gens… Mais peut-on secourir tout le monde ? Je ne voulais que leur apporter de l'eau et leur donner un peu de pain à chacun, et voilà jusqu'où les choses en sont venues ! Il y a déjà le pré et le champ à dégager.

Le champ dégagé, il faudra acheter une vache aux enfants, puis un cheval au moujik pour transporter les gerbes… Tu es allé un peu trop loin, mon ami Élysée Bodrov ! Tu as perdu ta boussole et tu ne peux plus t'orienter !

Élysée se leva, retira son caftan de derrière sa tête, ouvrit sa tabatière de corne, prisa, et chercha à voir clair dans ses pensées. Mais non, il méditait, méditait sans pouvoir rien trouver. Il lui faut partir ; mais laisser ces pauvres gens, quelle pitié ! Et il ne savait à quoi se résoudre. Il ramassa de nouveau son caftan, le mit sous sa tête et se recoucha. Il resta ainsi longtemps : déjà les coqs avaient chanté lorsqu'il commença à s'endormir.

Tout à coup il se sent comme réveillé. Il se voit déjà habillé, avec son sac et son bâton ; et il a à franchir la porte d'entrée. Elle est à peine assez entrebâillée pour laisser passer un seul homme. Il marche vers la porte, mais il est accroché d'un côté par son sac, et, en voulant se décrocher, il est pris d'un autre côté par son soulier ; le soulier se défait. À peine dégagé, voilà qu'il se sent retenu de nouveau, non par la haie, mais par la petite fille qui le tient en criant :

– Petit grand-père ! Petit grand-père ! du pain ! Il regarde son pied, et c'est le petit garçon qui lui tient l'onoutcha ; et de la fenêtre, la vieille et le moujik le regardent. Élysée se réveilla.

– Je vais acheter, se dit-il, et le champ et le pré, plus un cheval pour l'homme et une vache pour les enfants. Car autrement je m'en irais chercher le Christ par-delà les mers et je le perdrais en moi-même. Il faut être secourable.

Il s'endormit jusqu'au matin, se leva de bonne heure, se rendit chez le riche moujik, et racheta les semailles et le pré. Il racheta aussi la faux, car elle avait été aussi vendue, et l'apporta au logis. Il envoya le moujik faucher, et lui-même s'en alla chez

le cabaretier pour y trouver un cheval avec une charrette à vendre. Il marchanda, acheta, et partit ensuite acheter une vache. Comme il marchait dans la rue, Élysée vit devant lui deux femmes du pays. Les deux babas cheminaient en bavardant entre elles, et Élysée les entendit parler de lui.

– D'abord, disait l'une des femmes, on ne savait quel était cet homme. On le croyait tout simplement un pèlerin… Il entra, dit-on, pour demander à boire, et puis il est resté à vivre là. Il leur a acheté tout, dit-on. Moi-même je l'ai vu aujourd'hui acheter chez le cabaretier un cheval avec une charrette. Il en existe donc de telles gens ! Il faut aller voir.

Élysée entendit cela, et comprit qu'on le louait. Alors il n'alla pas acheter la vache. Il revint chez le cabaretier, lui paya le cheval, attela et prit le chemin de l'isba. Arrivé à la porte d'entrée, il s'arrêta et descendit de la charrette. Les habitants de l'isba aperçurent le cheval, et s'en étonnèrent. Ils pensaient bien que le cheval avait été acheté pour eux, mais ils n'osaient pas le dire. Le patron vint ouvrir la porte.

– Où t'es-tu procuré cette bête, dit-il, mon petit vieillard ?

– Mais je l'ai achetée, répondit Élysée. C'est une occasion. Fauche-lui un peu d'herbe pour la nuit.

Le moujik dételа le cheval, lui faucha de l'herbe et en remplit la crèche. On se mit au lit. Élysée se coucha dans la cour, où il avait, dès le soir, transporté son sac. Quand tous furent endormis, Élysée se leva, fit son paquet, se chaussa, passa son caftan et s'en alla à la recherche d'Efim.

VII

Élysée fit cinq verstes. Le jour commençait à poindre. Il s'arrêta sous un arbre, défit son paquet et compta son argent. Il lui restait dix-sept roubles et vingt kopecks.

– Eh bien ! pensa-t-il, avec cela, impossible de passer la mer ; et mendier pour mon voyage au nom du Christ, serait peut-être un péché de plus. Le compère Efim saura bien aller tout seul, et sans doute il mettra aussi un cierge pour moi. Et moi, mon vœu sera non avenu jusqu'à ma mort. Le Maître est miséricordieux ; il m'en relèvera.

Élysée se leva, secoua son sac derrière ses épaules, et fit volte-face. Seulement il contourna le village pour n'être pas vu. Et bientôt il arriva chez lui. Au départ, il lui avait semblé difficile et même pénible de se traîner derrière Efim. Au retour, Dieu lui donnait de marcher sans fatigue. Il marchait sans y prendre garde, en jouant avec son bâton, et faisait soixante-dix verstes dans une journée.

Quand il arriva chez lui, les travaux des champs s'étaient heureusement faits. Les siens se réjouirent fort de revoir leur vieillard. On commença par lui demander comment et pourquoi il avait perdu son compagnon, pourquoi il était revenu au logis au lieu d'aller jusqu'au bout.

– C'est que Dieu ne l'a pas voulu, répondit-il. J'ai dépensé l'argent en route et j'ai laissé mon compagnon me dépasser. Et voilà : je n'y suis pas allé. Pardonnez-moi pour la gloire du Christ.

Et il rendit le reste de l'argent à sa « vieille ». Élysée s'enquit des affaires de la maison. Elles s'étaient arrangées pour

le mieux, tout allait bien ; le ménage ne manquait de rien, et tout le monde vivait en paix et en bon accord.

Les Éfimov, ayant appris dans la journée le retour d'Élysée, vinrent demander des nouvelles de leur vieillard, et Élysée leur dit la même chose.

– Votre « vieillard », dit-il, allait très bien. Nous nous sommes quittés trois jours avant la Saint-Pierre. J'ai voulu le rattraper, mais il m'est alors survenu force événements ; et je n'ai plus eu de quoi poursuivre ma route. Et voilà : je m'en suis retourné…

On s'étonna qu'un homme aussi avisé eût fait une telle sottise. « Il est parti, il n'a pas atteint le but, il a pour rien dépensé son argent. » On s'étonnait et on riait.

Et Élysée finit par oublier tout cela. Il reprit ses occupations, coupa avec ses fils du bois pour l'hiver, battit le blé avec les babas, couvrit le hangar et soigna ses ruches. Il se mit en mesure de livrer au voisin les dix essaims de jeunes abeilles. Sa « vieille » eût voulu lui cacher le compte des nouvelles abeilles ; mais Élysée savait bien lesquelles étaient pleines, lesquelles ne l'étaient pas : et il donna à son voisin dix-sept essaims au lieu de dix.

Élysée régla toutes ses affaires, envoya ses fils travailler au-dehors et se mit lui-même à tresser des lapti et à tailler des sabots pour la mauvaise saison.

VIII

Toute cette première journée qu'Élysée passa dans l'isba des gens malades, Efim attendit son compagnon. Il fit halte tout près du village, attendit, attendit, dormit un peu, se réveilla, demeura assis encore un peu et ne vit rien venir. Il se fatiguait les yeux à regarder. Le soleil se couchait déjà derrière l'arbre, et Élysée ne paraissait pas.

– Peut-être a-t-il passé, pensait-il, et comme je dormais, il ne m'aura pas remarqué. Mais non, il ne pouvait pas ne pas me voir : on voit loin dans la steppe… Je vais revenir sur mes pas, pensait-il ; mais nous pourrions nous manquer, ce serait pis… Je vais m'en aller en avant, nous nous rencontrerons à la première couchée.

Il arriva dans un village et pria le garde champêtre, s'il venait un petit vieillard de telle et telle manière, de l'amener dans l'isba où il était. Élysée ne vint pas à la couchée.

Efim s'en alla plus loin, demandant à chacun s'il n'avait pas vu un petit vieillard tout chauve : personne ne l'avait vu. Efim continua seul son chemin.

– Nous nous rencontrerons, pensait-il, quelque part à Odessa ou sur le bateau. Et il n'y songea plus.

En route il rencontra un pèlerin. Ce pèlerin, en robe de bure avec de longs cheveux, était allé au mont Athos, et faisait déjà pour la seconde fois le voyage de Jérusalem. Ils se rencontrèrent dans une auberge, lièrent conversation et firent route ensemble.

Ils arrivèrent sans encombre à Odessa. Là, ils attendirent le bateau pendant trois jours, en compagnie d'une multitude de pèlerins ; il en venait de tous les côtés. De nouveau, Efim s'enquit d'Élysée, mais personne ne l'avait vu.

Le pèlerin apprit à Efim le moyen de faire la traversée sans bourse délier ; mais Efim ne l'écouta point.

– Moi, dit-il, je préfère payer ma place. C'est pour cela que j'ai pris de l'argent.

Il donna quarante roubles pour l'aller et le retour, et s'acheta du pain avec des harengs pour la route. Le bateau chargé, les fidèles embarqués, Efim monta à bord avec le pèlerin. On leva l'ancre et on partit. La journée fut bonne ; mais, vers le soir, un grand vent se mit à souffler ; la pluie tombait, les vagues balayaient, inondaient le bateau. Les babas pleuraient, les hommes s'affolaient ; quelques passagers couraient ça et là en quête d'un abri. Efim sentit, lui aussi, que la peur lui venait ; mais il n'en laissa rien voir, et se tint immobile à sa place, auprès des vieillards de Tanbov, toute la nuit et toute la journée du lendemain. Le troisième jour la mer s'apaisa ; le cinquième on arriva devant Constantinople. Quelques-uns débarquèrent, et visitèrent l'église de Sainte-Sophie-la-Sage, où sont maintenant les Turcs. Efim ne descendit pas à terre. Après une escale de vingt-quatre heures, le bateau reprit la mer, toucha à Smyrne-la-Ville, puis à Alexandrie, et atteignit sans accident Jaffa-la-Ville. C'est à Jaffa que tous les pèlerins devaient débarquer : il n'y a que soixante-dix verstes pour se rendre à pied de là à Jérusalem. Pendant le débarquement, les fidèles eurent un moment de peur. Le navire était haut ; on jetait les passagers dans des barques, tout en bas, et, les barques oscillant, on risquait de tomber, non dedans, mais à côté. Deux se mouillèrent quelque peu. Mais, au bout du compte, tous débarquèrent sains et saufs.

On se mit en route aussitôt, et le quatrième jour on atteignit Jérusalem. Efim s'arrêta hors de la ville, à l'auberge russe, fit viser son passeport, dîna et s'en alla avec les pèlerins visiter les Lieux Saints. Au Saint-Sépulcre, on ne laissait pas encore entrer. Il se rendit d'abord à la messe, dans le monastère

du Patriarche, pria, brûla des cierges, examina le temple de la Résurrection, où se trouve le Saint-Sépulcre. Tant de bâtiments le masquent, qu'on ne le voit presque pas. La première journée, il ne put visiter que la cellule où Marie l'Égyptienne avait fait son salut. Il brûla des cierges et chanta la messe. Il voulut voir l'office du soir au Saint-Sépulcre ; mais il arriva trop tard. Il alla visiter le monastère d'Abraham, y vit le jardin de Savek, où Abraham voulut sacrifier son fils à Dieu. Il vit ensuite l'endroit où le Christ apparut à Marie-Magdeleine, et l'église de Jacob, le frère du Seigneur. Le pèlerin lui montrait tout, et partout lui disait où et combien il fallait donner, où il fallait brûler des cierges. Ils s'en revinrent de nouveau à l'auberge.

Au moment de se coucher, le pèlerin se plaignit tout à coup en fouillant ses poches.

– On m'a volé, dit-il, mon porte-monnaie avec l'argent ; il y avait vingt-trois roubles, disait-il, deux billets de dix roubles chacun, et trois roubles de monnaie.

Il se plaignait, il se plaignait, le pèlerin, mais que faire ? et il se coucha.

IX

Une fois au lit, Efim fut tenté d'une mauvaise pensée :

– On n'a point volé son argent au pèlerin, pensait-il ; je crois qu'il n'en avait pas. Il ne donnait nulle part. Il me disait bien de donner, mais lui-même ne donnait rien. Il m'a même emprunté un rouble.

Ainsi pensait Efim. Puis il se fit des reproches :

– Pourquoi porter des jugements téméraires sur un homme ? C'est un péché que je ne veux plus commettre.

Mais, dès qu'il s'assoupissait, il se rappelait de nouveau que le pèlerin regardait l'argent d'un certain air sournois, et combien il paraissait peu sincère en disant qu'on l'avait volé.

– Il n'avait pas d'argent sur lui : c'est une invention. Le lendemain, levés de bonne heure, ils se rendirent à l'office du matin, dans le grand temple de la Résurrection, au Saint-Sépulcre. Le pèlerin ne lâchait pas Efim et le suivait partout.

Il y avait au temple quantité de pèlerins, et des Russes, et des Grecs, et des Arméniens, et des Turcs, et des Syriens, à ne pouvoir les dénombrer. Efim parvint avec la foule jusqu'à la Sainte-Porte, et passa à travers la garde turque, à l'endroit où le Christ fut descendu de la croix, où on l'oignit d'huile ; là, brûlaient neuf grands chandeliers. Efim y déposa son cierge. Puis le pèlerin le mena à droite, en haut, par l'escalier, sur le Golgotha, là où fut la croix. Efim y fit sa prière ; puis on lui montra la fissure qui déchira la terre jusqu'à l'enfer. On lui montra ensuite l'endroit où furent cloués à la croix les mains et les pieds du Christ, puis le sépulcre d'Adam, dont les os furent humectés par le sang du Christ. Puis, ce fut la pierre où s'assit le Christ quand on mit sur Lui la couronne d'épines, et le poteau auquel on lia le Christ pour Le flageller, et les deux creux laissés dans le roc par les genoux du Christ. Efim eût vu d'autres choses encore, mais il se fit une poussée dans la foule : tous se hâtaient vers la grotte du Saint-Sépulcre. À une messe non orthodoxe un office orthodoxe allait succéder. Efim suivit la foule à la Grotte.

Il voulait se défaire du pèlerin, contre lequel il péchait toujours en pensée ; mais l'autre s'attachait à lui, et le suivit à l'office de la Grotte du Saint-Sépulcre. Il eût voulu se mettre plus près, mais ils étaient venus trop tard. La presse était si

forte qu'on ne pouvait ni avancer ni reculer. Efim resta donc sur place, regardant devant lui et faisant ses prières. Par moments, il tâtait s'il avait encore son porte-monnaie. Et ses pensées se succédaient :

– Le pèlerin me trompe assurément… Si pourtant il ne m'avait pas trompé, si on lui avait en effet volé son porte-monnaie !… Mais alors, pourvu que pareille chose ne m'arrive pas aussi !

X

Efim, ainsi immobile et priant, jette devant lui ses regards vers la chapelle où se trouve le Saint-Sépulcre, devant lequel sont suspendues trente-six lampes. Il regarde par-dessus les têtes, et voici que juste au-dessous des lampes, en avant de la foule, il aperçoit, ô miracle ! un petit vieillard en caftan de bure, dont la tête, entièrement chauve, luisait comme celle d'Élysée Bodrov.

– Il ressemble à Élysée, pense-t-il, mais ce ne doit pas être lui. Il n'a pu être ici avant moi : l'autre bateau est parti huit jours avant nous, il est impossible qu'il ait pu me devancer ; quant à notre bateau, il n'y était point ; j'ai bien examiné tous les fidèles.

Comme il songeait ainsi, le petit vieillard priait et faisait trois saluts : le premier, devant lui, à Dieu ; les autres, aux fidèles des deux côtés. Quand le petit vieillard tourna la tête à droite, Efim le reconnut aussitôt.

– C'est bien lui, Bodrov ; voilà bien sa barbe noirâtre, frisée, et ses poils blancs sur les joues, et ses sourcils, et ses

yeux, et son nez, et tout son visage enfin : c'est lui, c'est bien Élysée Bodrov.

Efim se réjouit fort d'avoir retrouvé son compagnon, et s'étonna qu'il eût pu arriver avant lui.

– Eh ! eh ! Bodrov, pensa-t-il, comment a-t-il pu se glisser en avant des fidèles ? Il aura sans doute fait la connaissance de quelqu'un qui l'a mené là. Je le trouverai à la sortie, et m'en irai avec lui, après avoir planté là mon pèlerin. Peut-être saura-t-il me conduire, moi aussi, à la première place.

Et Efim regardait toujours pour ne point perdre Élysée de vue. L'office terminé, la fouie s'ébranla. On se poussait pour aller s'agenouiller. La presse refoula Efim dans un coin.

De nouveau la peur le prit qu'on ne lui volât sa bourse. Il y porta la main, et chercha à se frayer un chemin pour gagner un endroit libre. Il se dégagea, il marcha, il chercha partout Élysée, et sortit du temple sans avoir pu le joindre. Après l'office, Efim courut d'auberge en auberge en quête d'Élysée : nulle part il ne le rencontra. Cette soirée-là, le pèlerin ne vint pas non plus ; il avait disparu sans lui rendre son rouble. Efim resta seul.

Le lendemain, il retourna au Saint-Sépulcre, avec un vieillard de Tanbov venu sur le même bateau. Il voulut se porter en avant, mais il fut refoulé de nouveau et il resta près d'un pilier à prier. Il regarda devant lui comme la veille, et, comme la veille, sous les lampes, tous près du Saint-Sépulcre, se tenait Élysée, les mains étendues comme un prêtre à l'autel ; et sa tête chauve luisait.

– Eh bien ! pensa Efim, cette fois je saurai bien le joindre. Il se faufila jusqu'au premier rang : pas d'Élysée. Il avait dû sortir sans doute. Le troisième jour, il se rendit encore à la messe, et il regarda encore. Et il aperçut, sur la place sainte,

Élysée tout à fait en vue, les mains étendues, les yeux en haut, comme s'il contemplait quelque chose au-dessus de lui ; et sa tête chauve luisait.

– Eh bien ! pensa Efim, cette fois-ci je ne le manquerai plus. Je me tiendrai à la porte de sortie et je le trouverai sûrement.

Il sortit et attendit, attendit. Toute la foule s'écoula : pas d'Élysée.

Efim passa de la sorte six semaines à Jérusalem, visitant les lieux consacrés, et Bethléem, et Béthanie et le Jourdain. Il fit mettre le sceau du Saint-Sépulcre sur une chemise neuve destinée à l'ensevelir ; il prit de l'eau du Jourdain dans un petit flacon, et de la terre, et des cierges dans le lieu saint. Quand il eut dépensé tout son argent, qu'il ne lui resta plus que l'argent du retour, Efim se mit en route pour revenir au logis.

Il gagna Jaffa-la-Ville, prit le bateau, arriva à Odessa et s'en alla à pied chez lui.

XI

Efim revint par le même chemin. À mesure qu'il se rapprochait de sa maison, ses soucis le reprenaient : Comment vivait-on chez lui, sans lui ?

– En une année, pensait-il, il passe beaucoup d'eau sous le pont. Une maison, œuvre d'un siècle, un seul moment peut la détruire… Comment mon fils a-t-il mené les affaires ? Comment le printemps a-t-il commencé ? Comment le bétail a-t-il passé l'hiver ? A-t-on terminé heureusement la maison ?

Efim atteignit le lieu où, l'année dernière, il s'était séparé d'Élysée. Impossible de reconnaître les habitants du pays. Là où, l'autre an, ils étaient misérables, ils vivaient aujourd'hui à leur aise. Les récoltes avaient été excellentes, et les paysans, oubliant leurs misères, s'étaient relevés. Le soir, Efim arriva au village où Élysée l'avait quitté. Il venait à peine d'y entrer, qu'une petite fille en chemise blanche sortit d'une maison et courut vers lui.

– Petit vieillard ! petit vieillard ! Viens chez nous ! Efim voulut passer outre, mais la fillette revint à la charge, le saisit par la manche et l'entraîna en riant vers l'isba.

La baba et le petit garçon parurent sur le seuil et l'invitèrent de la main.

– Viens, petit vieillard, viens souper et passer la nuit. Efim se rendit à cette invitation.

– À propos, pensa-t-il, je m'informerai d'Élysée. Je crois que voilà justement l'isba où il est allé, l'an passé, demander à boire.

Efim entra. La baba le débarrassa de son sac, le mena se débarbouiller et le fit asseoir à table. On lui donna du lait, des vareniki[34], de la kascha. Efim remercia les gens de l'isba, et les loua de leur hospitalité envers les pèlerins.

La baba hocha la tête :

– Comment ne leur ferions-nous pas bon accueil ? dit-elle : c'est à un pèlerin que nous devons de vivre encore. Nous buvions, nous avions oublié Dieu, et Dieu nous punit, et nous

[34] Gâteaux au fromage bouillis dans l'eau.

attendions la mort. Oui, au printemps dernier, nous étions tous couchés, sans rien à manger, malades. Et nous serions morts si Dieu ne nous eût envoyé un petit vieillard comme toi. Il entra au milieu de la journée pour boire. En voyant notre état, il fut pris de pitié et resta avec nous. Il nous donna à boire, il nous donna à manger, nous remit sur pied, et nous acheta un cheval avec une charrette qu'il nous a laissés.

La vieille entra et interrompit le discours de la baba.

– Était-ce un homme ? Était-ce un ange de Dieu ? nous l'ignorons nous-mêmes. Il aimait tout le monde, plaignait tout le monde, et il partit sans le dire à personne. Nous ne savons même pas pour qui prier Dieu. Je le vois encore : je suis couchée, attendant la mort ; tout à coup je vois entrer un petit vieillard assez insignifiant, tout chauve, qui demande à boire. Croiriez-vous que j'ai pensé, moi, la pécheresse : « Que nous veut-il, celui-là ? » Mais lui, voici ce qu'il a fait. Aussitôt qu'il nous a vus, il a ôté son sac, l'a posé là, à cet endroit, et l'a dénoué.

La petite fille se mêla à la conversation.

– Non, grand-mère, dit-elle. C'est ici, d'abord, au milieu de la chambre, et puis sur le banc, qu'il a posé son sac.

Et elles discutaient, elles se rappelaient toutes ses paroles, tous ses actes, où il s'asseyait, où il dormait, ce qu'il faisait, ce qu'il disait à l'une ou à l'autre.

À la tombée de la nuit, survint le moujik à cheval. Il se mit, lui aussi, à parler de la vie d'Élysée chez eux.

– S'il n'était pas venu chez nous, nous mourions avec nos péchés ; nous mourions dans le désespoir, en maudissant Dieu et le genre humain. Et c'est lui qui nous a remis sur pied, c'est

grâce à lui que nous avons reconnu Dieu, et que nous avons eu foi en la bonté des hommes. Que le Christ le sauve ! Nous vivions auparavant comme des bêtes ; et il a fait de nous des hommes.

On fit manger, boire, coucher Efim, et on se coucha aussi.

Efim ne pouvait dormir. La pensée d'Élysée le hantait, tel qu'à Jérusalem il l'avait vu trois fois au premier rang.

– Voilà comment il m'aura devancé, pensait-il. Mes efforts ont-ils été bénis ? Je ne sais : mais les siens, Dieu les a bénis.

Le lendemain, les gens de l'isba laissèrent partir Efim, après l'avoir comblé de gâteaux pour la route, et s'en allèrent au travail. Et Efim poursuivit son chemin.

XII

Efim était absent de chez lui depuis une année, lorsqu'il y rentra.

Il arriva à son logis vers la soirée. Son fils ne s'y trouvait pas, il était au cabaret. Il en revint gris. Efim l'interrogea ; il eut bien vite vu que son fils n'avait pas fait son devoir. Il avait gaspillé son argent, et envoyé au diable toutes les affaires. Le père se répandit en reproches, mais le fils répondit d'un ton grossier :

– Tu aurais mieux fait, dit-il, de t'occuper toi-même de ta maison et de ne pas t'en aller en emportant encore avec toi tout l'argent. Et voilà qu'à présent tu me réprimandes !

Le vieux se fâcha et battit le fils.

Efim Tarassitch sortit pour aller chez le staroste faire viser son passeport : il passa devant la maison d'Élysée ; la « vieille » d'Élysée était sur le seuil : elle le salua.

– Bonjour, compère ! dit-elle. As-tu fait bon voyage ?

Efim s'arrêta.

– Grâce à Dieu, je suis arrivé à mon but. J'ai perdu ton vieillard, mais j'ai appris qu'il est retourné au logis. Et la vieille se mit à raconter : elle aimait à bavarder.

– Il est retourné, dit-elle, notre nourricier, il y a longtemps qu'il est retourné : c'était vers l'Assomption. Quelle joie quand Dieu nous l'a ramené. Nous nous ennuyions tant sans lui ! Son travail n'est pas considérable, il n'est plus dans la force de l'âge ; mais c'est toujours lui la tête de la maison, et nous ne nous plaisons qu'avec lui. Et son garçon, qu'il était joyeux ! Sans lui, dit-il, la maison est comme un œil sans lumière. Nous nous ennuyons quand il n'est pas là. Que nous l'aimons, et que nous le choyons !

– Eh bien ! est-il maintenant au logis ?

– Oui, compère, il est aux ruches, à soigner ses abeilles. Le miel, dit-elle, abonde. Dieu a donné tant de forces aux abeilles que mon vieillard ne se rappelle pas en avoir vu autant. La bonté de Dieu ne se mesure pas à nos péchés… Viens, ami, il en sera bien aise.

Efim traversa le corridor et la cour et s'en fut trouver Élysée au rucher. Il y entra et vit Élysée qui, vêtu d'un caftan gris, se tenait sous un petit bouleau, sans filet, sans gants, les mains étendues, les yeux en haut, sa tête chauve et luisante, tel

qu'il lui était apparu à Jérusalem, auprès du Saint-Sépulcre ; au-dessus de lui, à travers le petit bouleau, le soleil se jouait, comme à Jérusalem la clarté des lampes, et autour de sa tête les abeilles dorées, volant sans le piquer, lui faisaient une couronne. Efim s'arrêta. La « vieille » d'Élysée appela son mari :

– Notre compère, dit-elle, est là !

Élysée se retourna, poussa un cri de joie, et alla au-devant de son compère, en retirant avec précaution les abeilles de sa barbe.

– Bonjour, compère ! bonjour, cher ami ! as-tu fait bon voyage ?

– Oh ! j'ai usé toutes mes jambes. Je t'ai apporté de l'eau du Jourdain-le-fleuve. Viens chez moi la prendre. Mais je ne sais si Dieu a béni mes efforts…

– Eh bien ! que Dieu soit loué ! que le Christ te sauve !

– J'y ai été de mes jambes, dit Efim après un moment de silence, mais je ne sais si j'y ai été de mon âme. Peut être est-ce plutôt quelqu'un autre…

– C'est l'affaire de Dieu, compère ! C'est l'affaire de Dieu !

– J'ai visité aussi en revenant l'isba où tu es entré…

Élysée, effrayé, lui coupa la parole :

– C'est l'affaire de Dieu, compère, c'est l'affaire de Dieu !… Viens-tu chez nous boire un peu de miel ? Et Élysée, désireux de détourner la conversation, parla des affaires du ménage.

Efim poussa un soupir. Il s'abstint de rappeler à Élysée les gens de l'isba, et ce qu'il avait vu à Jérusalem. Et il comprit que Dieu ne nous donne ici-bas qu'une seule mission : – l'amour et les bonnes œuvres.

LES TROIS VIEILLARDS

CONTE DE LA RÉGION DE LA VOLGA[35]

L'archevêque d'Arkhangelsk avait pris place sur un bateau qui faisait voile de cette ville au monastère de Solovki. Parmi les passagers se trouvaient aussi des pèlerins et de ceux que l'on nomme « saints ». Le vent soufflait en poupe, le temps était beau, il n'y avait ni roulis ni tangage.

Les pèlerins, les uns couchés ou mangeant, les autres assis par tas, devisaient entre eux. L'archevêque sortit de sa cabine et se mit à marcher d'un bout à l'autre du pont. Arrivé à la proue, il vit un groupe qui s'y était rassemblé. De la main, un petit paysan désignait quelque chose au large et parlait tandis que les autres l'écoutaient. L'archevêque s'arrêta, regarda dans la direction indiquée par le petit paysan : rien de visible que la mer rutilant sous le soleil. L'archevêque s'approcha pour mieux écouter. Le petit paysan l'ayant aperçu ôta son bonnet et se tut. Les autres de même, à la vue de l'archevêque, se découvrirent et s'inclinèrent avec respect.

– Ne vous gênez pas, mes amis, dit le prélat. Je suis venu, moi aussi, écouter ce que tu dis, brave homme.

– Le petit pêcheur nous parlait des vieillards, dit un marchand qui s'était enhardi.

---

35 *Récits populaires*. 1885.

– De quels vieillards s'agit-il ? demanda l'archevêque, et il vint près du bastingage s'asseoir sur une caisse. Raconte-moi donc cela, je t'écoute. Que montrais-tu ?

– Là-bas, cet îlot qui pointe, dit le paysan en indiquant devant lui à bâbord. Il y a là-bas, dans cette île, des vieillards qui vivent pour le salut de leur âme.

– Où donc y a-t-il une île ? demanda l'archevêque.

– Tenez, veuillez regarder en suivant ma main. Voyez ce petit nuage, eh bien ! un peu à gauche au-dessous, il y a comme une bande étroite.

L'archevêque regarda. L'eau miroitait au soleil. Faute d'habitude il n'apercevait rien.

– Je ne la vois pas, dit-il. Et quels sont donc les vieillards qui vivent dans cette île ?

– Des hommes de Dieu, répondit le paysan. Il y a longtemps que j'entends parler d'eux, mais je n'avais jamais eu l'occasion de les voir. Or, l'an dernier, je les ai vus.

Et le pêcheur raconta comment, parti pour la pêche l'année précédente, une tempête l'avait jeté sur cet îlot qui lui était inconnu. Au matin, comme il explorait les lieux, il tomba sur une petite hutte au seuil de laquelle il vit un vieillard, et d'où ensuite deux autres sortirent. Ils lui donnèrent à manger, firent sécher ses vêtements et l'aidèrent à réparer son bateau.

– Comment sont-ils d'aspect ? s'enquit l'archevêque.

– L'un est petit, légèrement voûté, très vieux. Il porte une soutane vétuste et doit être plus que centenaire. La blancheur de sa barbe tourne au vert ; cependant il sourit toujours et il est

pur comme un ange des cieux. L'autre, un peu plus grand, est vieux aussi et porte un caftan tout déguenillé. Sa barbe chenue s'étale, jaunâtre, mais l'homme est fort : il a retourné mon bateau comme un simple baquet avant que j'eusse le temps de lui donner un coup de main. Lui aussi a l'air radieux. Le troisième est très grand, sa barbe lui descend jusqu'aux genoux comme un fleuve de neige. Il est tout nu, sauf une natte en guise de ceinture.

– Ont-ils causé avec toi ? demanda l'archevêque.

– Ils besognaient en silence et se parlaient fort peu. Il leur suffit d'un regard pour qu'ils se comprennent. J'ai demandé au plus vieux s'ils vivaient là depuis longtemps. Il se renfrogna, murmura quelque chose, comme si décidément il était fâché. Mais aussitôt le petit vieux le saisit par la main, sourit, et le grand se tut. Rien qu'une parole de douceur et un sourire.

Tandis que le paysan parlait ainsi, le navire s'était rapproché des îles.

– Voici qu'on l'aperçoit tout à fait maintenant, dit le marchand. Veuillez la regarder, Éminence, ajouta-t-il avec un geste.

L'archevêque regarda et il vit en effet une bande noire : c'était un îlot. L'archevêque regarda, puis il passa de l'avant du navire à l'arrière pour questionner le pilote.

– Quel est donc cet îlot qu'on aperçoit là-bas ?

– Il n'a pas de nom. Il y en a un grand nombre par ici.

– Est-il vrai que trois vieillards y vivent pour le salut de leur âme ?

– On le dit, Éminence. Mais je n'en sais rien. Des pêcheurs, à ce qu'on prétend, les auraient vus. Mais ce sont peut-être des racontars.

– Je voudrais m'arrêter un peu dans cet îlot, voir ces vieillards, dit le prélat. Comment faire ?

– Impossible au navire d'accoster, répondit le pilote. On le pourrait en canot ; mais il faut demander l'autorisation au commandant.

On alla chercher le commandant.

– Je voudrais voir ces vieillards, dit l'archevêque. Ne pourrait-on me conduire là-bas ?

Le commandant eut une réponse évasive :

– Pour ce qui est de pouvoir le faire, on peut le faire ; mais nous perdrons beaucoup de temps, et j'ose déclarer à Votre Éminence qu'il ne vaut vraiment pas la peine de les voir. J'ai entendu dire que ces vieillards étaient stupides. Ils ne comprennent rien et sont muets comme des carpes.

– Je désire les voir, insista le prélat. Je paierai pour la peine : qu'on m'y conduise.

Il n'y avait rien à faire. En conséquence, des ordres furent donnés aux matelots et l'on changea la disposition des voiles. Le pilote ayant tourné le gouvernail, le navire mit le cap sur l'île. On apporta une chaise à l'avant pour le prélat qui s'assit et regarda.

Pendant ce temps, les pèlerins, qui s'étaient aussi rassemblés à l'avant, tenaient les yeux fixés vers l'île. Ceux dont les regards étaient le plus perçants voyaient déjà les pierres de

l'île et montraient une petite hutte. Il y en eut même qui distinguaient les trois vieillards. Le commandant prit sa longue-vue, la braqua dans la direction, puis la passant à l'archevêque :

– C'est exact, dit-il, voyez sur le rivage, à droite du gros rocher, il y a trois hommes debout.

À son tour, l'archevêque regarda par la lunette après l'avoir mise au point. En effet, trois hommes étaient debout sur le rivage : l'un grand, l'autre moindre et le troisième de très petite taille. Ils se tenaient par la main.

Le commandant s'approcha de l'archevêque :

– C'est ici, Éminence, que nous devons stopper. Si vraiment vous y tenez, vous prendrez place dans un canot pendant que nous resterons à l'ancre.

Aussitôt on dénoua les filins, jeta l'ancre, largua les voiles. Puis on retira le canot et on le mit à la mer. Des rameurs y sautèrent ; l'archevêque descendit par l'échelle. Quand il fut assis sur le banc du canot, les rameurs donnèrent une poussée sur leurs avirons et s'éloignèrent dans la direction de l'île. Arrivés à la distance d'un jet de pierre, ils virent apparaître les trois vieillards : un grand tout nu, ceint d'une natte ; un de taille moyenne au caftan déchiré et un petit, voûté, couvert d'une vieille soutane. Tous trois se tenaient par la main.

Les rameurs s'arrêtèrent pour amarrer l'embarcation. L'archevêque descendit.

Les vieillards firent un salut profond. L'archevêque les bénit, et eux le saluèrent encore plus bas.

Puis l'archevêque leur adressa la parole :

– J'ai entendu dire que vous étiez ici, vieillards du bon Dieu, afin de sauver votre âme en priant Notre Seigneur pour les péchés des hommes. Et j'y suis par la grâce de Dieu, moi indigne serviteur du Christ, appelé pour paître ses ouailles. Aussi ai-je voulu vous voir, hommes de Dieu, pour vous enseigner, si je le puis.

Les vieillards sourirent en silence et se regardèrent.

– Dites-moi comment vous faites votre salut et servez Dieu ? demanda le prélat.

Le second des vieillards poussa un soupir et regarda le grand, puis le petit ; le grand se renfrogna et regarda le plus vieux. Quant à ce dernier, il dit avec un sourire :

– Nous ignorons, serviteur de Dieu, comment on sert Dieu. Nous ne servons que nous-mêmes en pourvoyant à notre subsistance.

– Comment faites-vous donc pour prier Dieu ?

Et le petit vieux dit :

– Nous prions en disant : « Vous êtes trois, nous sommes trois, ayez pitié de nous. »

Et à peine eut-il prononcé ces mots, que les trois vieillards levèrent les yeux vers le ciel et reprirent en chœur :

– Vous êtes trois, nous sommes trois, ayez pitié de nous.

L'archevêque sourit et demanda :

– Vous avez sans doute entendu parler de la sainte Trinité, mais vous ne priez pas comme il faut. Je vous aime beaucoup,

vieillards du bon Dieu, je vois que vous voulez Lui être agréables, mais vous ne savez pas comment Le servir. Ce n'est pas ainsi qu'il faut prier. Écoutez-moi, je vais vous instruire. Ce n'est pas d'après moi-même que je vous enseignerai, mais d'après l'Ecriture sainte qui nous apprend comment Dieu a voulu qu'on Le prie.

Et le prélat se mit à apprendre aux vieillards comment Dieu s'était révélé aux hommes : il leur parla de Dieu le Père, de Dieu le Fils et du Saint-Esprit… et il disait :

– Dieu le Fils est descendu sur la terre pour sauver les hommes et leur enseigner à tous comment Le prier. Écoutez et répétez ensuite mes paroles.

Et l'archevêque dit :

– Notre Père.

L'un des vieillards répéta :

– Notre Père.

Le second et le troisième à tour de rôle :

– Notre Père.

–… Qui êtes aux cieux.

–… Qui êtes aux cieux…

Mais le second des vieillards s'embrouilla dans les mots et ne prononça pas comme il fallait ; le vieillard nu ne parvenait pas non plus à bien articuler : les poils de sa moustache lui obstruaient les lèvres ; quant au petit vieux, un bredouillement inintelligible sortait de sa bouche édentée.

L’archevêque répéta encore ; les vieillards répétèrent après lui. Ensuite le prélat s’assit sur une pierre et les vieillards, debout autour de lui, regardaient sa bouche et s’efforçaient de l’imiter pendant qu’il leur parlait. Toute la journée, jusqu’au soir, l’archevêque poursuivit sa tâche ; dix fois, vingt et cent fois il répétait le même mot, que les vieillards reprenaient ensuite. Quand ils s’embrouillaient, il les corrigeait en les obligeant à tout recommencer.

L’archevêque ne quitta pas les vieillards qu’il ne leur eût enseigné tout le Pater. Ils étaient parvenus à le réciter d’eux-mêmes. Ce fut le second vieillard qui le comprit le plus vite et le redit tout d’une traite. Le prélat lui ordonna de le répéter plusieurs fois de suite jusqu’à ce que les autres eussent appris à le réciter.

Le crépuscule tombait déjà et la lune montait de la mer quand l’archevêque se leva pour rejoindre le navire. Il prit congé des vieillards qui tous trois se prosternèrent devant lui. Le prélat les releva et, après avoir embrassé chacun d’eux, il les engagea à prier ainsi qu’il le leur avait enseigné. Puis il prit place dans l’embarcation et s’éloigna du rivage.

Et tandis que l’archevêque revenait vers le navire, il entendit les trois vieillards réciter tout haut le Pater. Quand il accosta, on n’entendait plus leur voix, mais on les voyait encore au clair de lune, tous trois debout sur le même point du rivage, le plus petit au milieu, le grand à droite et le moyen à gauche.

Une fois à bord, l’archevêque se dirigea vers l’avant, on leva l’ancre et le vent ayant gonflé les voiles poussa le navire qui reprit sa route.

L’archevêque avait gagné la poupe et ne cessait de regarder l’îlot. Les vieillards étaient encore visibles, mais ils s’effacèrent

bientôt, et l'on ne vit plus que l'îlot. Puis l'îlot s'évanouit de même, et il n'y eut plus que la mer qui scintillait au clair de lune.

Les pèlerins s'étaient couchés pour dormir, et tout reposait sur le pont. Mais l'archevêque n'avait pas sommeil. Il se tenait seul à la poupe, regardant là-bas la mer où l'îlot avait disparu, et se rappelant les trois bons vieillards. Il songeait à leur joie quand ils eurent appris la prière. Et il remercia Dieu de l'avoir conduit là pour enseigner à ces vieillards les divines paroles.

Assis sur le pont, l'archevêque songe en regardant la mer du côté où l'îlot a disparu. Soudain une lueur papillote à ses yeux : quelque chose comme une lumière qui vacille çà et là au gré des flots. Cela brille tout à coup et blanchoie sur le sillage lumineux de la lune. Est-ce un oiseau, une mouette, ou bien une voile qui pose cette tache de blancheur ? Le prélat cligne des yeux pour mieux voir : « C'est un bateau, se dit-il : sa voile nous suit. Il ne tardera certes pas à nous rejoindre. Tout à l'heure il était encore fort loin, maintenant on le distingue tout à fait. Et ce bateau n'a rien d'un bateau, la voile ne ressemble pas à une voile. Mais quelque chose court après nous et cherche à nous rattraper. »

L'archevêque ne parvient pas à distinguer ce que c'est. Un bateau ? Non, et ce n'est pas un oiseau non plus. Un poisson ? Pas davantage. On dirait un homme ; mais il serait bien grand, et comment croire qu'un homme puisse marcher sur la mer ? L'archevêque se leva de son siège et alla trouver le pilote :

– Regarde, qu'est-ce donc, frère ? Qu'y a-t-il là-bas ? demande l'archevêque.

Mais déjà il voit que ce sont les trois vieillards. Ils marchent sur la mer, tout blancs, leurs barbes blanches

resplendissent, et ils se rapprochent du navire qui a l'air d'être immobilisé.

Le pilote regarde autour de lui, terrifié ; il quitte le gouvernail et crie tout haut :

– Seigneur ! Les vieillards qui nous suivent en courant sur la mer comme sur la terre ferme !

Les pèlerins, qui avaient entendu, se levèrent et vinrent précipitamment sur le pont. Tous voyaient les vieillards accourir en se tenant par la main ; les deux du bout faisaient signe au navire de s'arrêter. Tous trois couraient sur l'eau comme sur la terre ferme, sans que leurs pieds parussent remuer.

On n'eut pas le temps de stopper, que déjà ils étaient à hauteur du navire. Ils avancèrent tout près du bord, levèrent la tête et dirent d'une seule voix :

– Serviteur de Dieu, nous avons oublié ton enseignement ! Tant que nous avons redit les mots, nous nous en sommes souvenus ; mais une heure après que nous eûmes cessé de les redire, un mot a sauté de notre mémoire. Nous avons tout oublié, tout s'est perdu. Nous ne nous rappelons rien de rien. Enseigne-nous de nouveau.

L'archevêque fit un signe de croix, se pencha vers les vieillards et dit :

– Votre prière a monté jusqu'à Dieu, saints vieillards. Ce n'est pas à moi de vous enseigner. Priez pour nous, pauvres pécheurs !

Et l'archevêque se prosterna devant les vieillards. Et les vieillards qui s'étaient arrêtés se détournèrent et reprirent leur

chemin sur les eaux. Et jusqu'à l'aube il y eut une lueur sur la mer, du côté où les vieillards avaient disparu.

D'OÙ VIENT LE MAL[36]

Un ermite vivait dans la forêt, sans avoir peur des bêtes fauves. L'ermite et les bêtes fauves conversaient ensemble et ils se comprenaient.

Un jour, l'ermite s'était étendu sous un arbre ; là s'étaient aussi réunis, pour passer la nuit, un corbeau, un pigeon, un cerf et un serpent. Ces animaux se mirent à disserter sur l'origine du mal dans le monde.

Le corbeau disait :

– C'est de la faim que vient le mal. Quand tu manges à ta faim, perché sur une branche et croassant, tout te semble riant, bon et joyeux ; mais reste seulement deux journées à jeun, et tu n'auras même plus le cœur de regarder la nature ; tu te sens agité, tu ne peux demeurer en place, tu n'as pas un moment de repos ; qu'un morceau de viande se présente à ta vue, c'est encore pis, tu te jettes dessus sans réfléchir. On a beau te donner des coups de bâton, te lancer des pierres ; chiens et loups ont beau te happer, tu ne lâches pas. Combien la faim en tue ainsi parmi nous ! Tout le mal vient de la faim.

Le pigeon disait :

– Et pour moi, ce n'est pas de la faim que vient le mal ; tout le mal vient de l'amour. Si nous vivions isolés, nous n'aurions

---

36 Traduction E. Halpérine-Kaminsky et R. Jaubert. Extrait du recueil *À la recherche du Bonheur* édité par la librairie Perrin et cie en 1916.

pas tant à souffrir : tandis que nous vivons toujours par couples ; et tu aimes tant ta compagne, que tu n'as plus de repos, tu ne penses qu'à elle : A-t-elle mangé ? A-t-elle assez chaud ? Et quand elle s'éloigne un peu de son ami, alors tu te sens tout à fait perdu ; tu es hanté par la pensée qu'un autour l'a emportée, ou qu'elle a été prise par les hommes. Et tu te mets à sa recherche, et tu tombes toi-même dans la peine, soit dans les serres d'un autour, soit dans les mailles d'un filet. Et si ta compagne est perdue, tu ne manges plus, tu ne bois plus, tu ne fais plus que chercher et pleurer. Combien il en meurt ainsi parmi nous ! Tout le mal vient, non pas de la faim, mais de l'amour.

Le serpent disait :

– Non, le mal ne vient ni de la faim, ni de l'amour, mais de la méchanceté. Si nous vivions tranquilles, si nous ne nous cherchions pas noise, alors tout irait bien : tandis que, si une chose se fait contre ton gré, tu t'emportes, et tout t'offusque ; tu ne songes qu'à décharger ta colère sur quelqu'un ; et alors, comme affolé, tu ne fais que siffler et te tordre, et chercher à mordre quelqu'un. Et tu n'as plus de pitié pour personne ; tu mordrais père et mère ; tu te mangerais toi-même ; et ta fureur finit par te perdre. Tout le mal vient de la méchanceté.

Le cerf disait :

– Non, ce n'est ni de la méchanceté, ni de l'amour, ni de la faim que vient tout le mal, mais de la peur. Si on pouvait ne pas avoir peur, tout irait bien. Nos pieds sont légers à la course, et nous sommes vigoureux. D'un petit animal, nous pouvons nous défendre à coups d'andouillers ; un grand, nous pouvons la fuir : mais on ne peut pas ne pas avoir peur. Qu'une branche craque dans la forêt, qu'une feuille remue, et tu trembles tout à coup de frayeur ; ton cœur commence à battre, comme s'il allait sauter hors de ta poitrine ; et tu te mets à voler comme une

flèche. D'autres fois, c'est un lièvre qui passe, un oiseau qui agite ses ailes, ou une brindille qui tombe ; tu te vois déjà poursuivi par une bête fauve, et c'est vers le danger que tu cours. Tantôt, pour éviter un chien, tu tombes sur un chasseur, tantôt, pris de peur, tu cours sans savoir où, tu fais un bond, et tu roules dans un précipice où tu trouves la mort. Tu ne dors que d'un œil, toujours sur le qui-vive, toujours épouvanté. Pas de paix ; tout le mal vient de la peur.

Alors l'ermite dit :

– Ce n'est ni de la faim, ni de l'amour, ni de la méchanceté, ni de la peur que viennent tous nos malheurs : c'est de notre propre nature que vient le mal ; car c'est elle qui engendre et la faim, et l'amour, et la méchanceté, et la peur.

DE QUOI VIVENT LES HOMMES[37]

Quand nous aimons nos frères, nous connaissons par là que nous sommes passés de la mort à la vie. Celui qui n'aime pas son frère demeure dans la mort.
(*I Jean 3 : 14.*)

Or, celui qui aura des biens de ce monde, et qui voyant son frère dans le besoin, lui fermera ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeure-t-il en lui ?
(*I Jean 3 : 17.*)

Mes petits enfants, n'aimons pas seulement en paroles, et par la langue, mais aimons en effet et en vérité.
(*I Jean 3 : 18.*)

Mes bien-aimés, aimons-nous les uns les autres, car la charité vient de Dieu et quiconque aime les autres est né de Dieu et il connaît Dieu.
(*I Jean 4 : 7.*)

Celui qui ne les aime point, n'a point connu Dieu : car Dieu est amour.
(*I Jean 4 : 8.*)

Personne ne vit jamais Dieu. Si nous nous aimons les uns les autres, Dieu demeure en nous, et son amour est accompli en nous.
(*I Jean 4 : 12.*)

Et nous avons connu l'amour que Dieu a pour nous, et nous l'avons cru. Dieu est charité ; et celui qui demeure dans la charité demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui.

---

37 *Récits populaires*. 1885.

(*I Jean 4 : 16.*)

Si quelqu'un dit : J'aime Dieu, et qu'il haïsse son frère, il est menteur car celui qui n'aime point son frère qu'il voit, comment peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ? (*I Jean 4 : 20*).

I

Un cordonnier vivait avec sa femme et ses enfants dans une chambre louée à un paysan, car il ne possédait ni maison ni terre, et gagnait de quoi nourrir sa famille par son métier de cordonnier. Le pain était cher, le travail peu payé ; il mangeait tout ce qu'il gagnait. Il n'avait pour lui et sa femme qu'une seule pelisse, et encore s'en allait-elle en loques. Depuis deux années déjà, le cordonnier cherchait à acheter quelques peaux de mouton pour s'en faire une pelisse neuve.

Vers l'automne, il se trouva possesseur d'un peu d'argent : trois roubles en papier étaient là, dans le coffre de sa femme. Des paysans du village leur devaient cinq roubles et vingt kopecks.

Un matin, le cordonnier résolut d'aller au bourg acheter sa pelisse. Il revêtit la jaquette en nankin ouaté de sa femme, mit par-dessus un caftan de drap, plaça les trois roubles dans sa poche, prit son bâton et partit après le déjeuner.

« Je toucherai les cinq roubles des paysans ; avec cela et les trois roubles que j'ai, j'aurai de quoi acheter des peaux de mouton pour faire une pelisse », pensa-t-il.

Arrivé au bourg, il se rendit chez le paysan. Il n'était pas là. La femme promit de lui envoyer porter l'argent dans la semaine,

mais elle ne donna rien. Chez un autre, on lui jura qu'on n'avait rien pour le payer ; on lui donna seulement vingt kopecks pour un ressemelage. Le cordonnier pensa acheter les peaux à crédit ; mais le marchand n'y voulut point consentir. Il lui dit :

– Apporte-moi l'argent et alors tu choisiras les marchandises que tu voudras ; car nous ne savons que trop combien il est difficile de nous faire payer.

Le cordonnier ne fit pas d'affaires, et à part les vingt kopecks du ressemelage, il ne reçut qu'une vieille paire de bottes qu'on lui donna à ressemeler.

Tout triste, le cordonnier alla au cabaret, but ses vingt kopecks, et se remit en route sans les peaux de mouton. Le matin, il avait eu froid tout le long du chemin, mais au retour, comme il avait bu, il avait chaud, bien qu'il fût sans pelisse. Il marcha allégrement, frappant de son bâton le sol gelé, tandis que de l'autre main il faisait tournoyer les bottes, et se dit :

« J'ai chaud sans pelisse ; j'ai bu un petit verre, l'eau-de-vie remplit mes veines, à quoi bon une pelisse ? Je m'en vais, j'oublie ma misère, voilà l'homme que je suis ! Qu'est-ce que ça me fait ? Je puis bien vivre sans pelisse ; je m'en passerai toute ma vie. Mais voilà, ma femme ne sera pas contente ! Et à vrai dire, il y a de quoi. On travaille pour eux, ils vous font courir… Attends un peu ! tu ne me donnes pas d'argent… je lèverai mon bonnet. Je te jure que je le ferai !… En voilà des manières, de payer par vingt kopecks !… Que peut-on faire avec vingt kopecks ? Les boire au cabaret, voilà tout !… »

Et toujours soliloquant :

« La misère ! La misère !… Et la mienne donc ! Tu as une maison, du bétail, et tout, et moi, je n'ai que moi. Tu manges le pain qui vient de ton champ, et moi, j'achète le mien ; rien que

pour le pain, il faut que je trouve trois roubles par semaine. Je reviens chez moi, le pain est mangé, encore un rouble et demi à dépenser. Donne-moi donc ce que tu me dois ! »

Le cordonnier arrive ainsi près de la chapelle, au tournant de la route. Il aperçoit, derrière la chapelle, quelque chose de blanc. Le jour tombait ; le cordonnier distinguait mal.

« Qu'est-ce qu'il y a là ? Il n'y avait pas de pierre blanche, ici. Est-ce une vache ? Non, ça n'a pas l'air d'une vache. Du côté de la tête on dirait un homme. Mais pourquoi est-il blanc ? Et pourquoi se trouverait-il ici ? »

Il s'approche, distingue mieux. Quel miracle ! C'est bien un homme ! Vivant ou mort ? Il est assis, tout nu, appuyé contre le mur de la chapelle ; il ne remue pas. Le cordonnier, pris de peur, pense :

« On a tué quelqu'un ; on l'a dépouillé et jeté là. Si je m'approche seulement, je vais m'attirer une foule d'ennuis. »

Il passe, contourne la chapelle, et perd de vue l'homme. Au bout de quelques instants, il se retourne et voit que l'homme s'est écarté du mur, qu'il remue et semble le regarder fixement. Plus effrayé que jamais, le cordonnier pense : « Dois-je revenir sur mes pas ou me sauver ? Si je vais auprès de lui, il peut m'arriver malheur. Peut-on savoir quel homme c'est ? Sa présence ici me paraît suspecte. Il va me sauter à la gorge et je ne m'en tirerai peut-être pas. À supposer qu'il ne m'étrangle pas, j'aurai maille à partir avec lui. Que faire d'un homme nu ? Je ne peux pas cependant me déshabiller pour le vêtir, lui donner mon unique habit. Que Dieu me tire de là ! »

Il avait dépassé la chapelle, mais sa conscience commençait à le tourmenter. Il s'arrête au milieu de la route :

« Que fais-tu, Simon, se dit-il, que fais-tu ? Un homme se meurt sans secours, et toi, tu prends peur et t'enfuis. Serais-tu donc un richard ? Craindrais-tu donc d'être dépouillé de tes trésors ? Ah ! Simon, ce n'est pas bien ! »

Simon retourne et s'approche de l'homme.

II

Simon s'approche, regarde et voit un homme jeune et robuste, dont le corps ne porte trace de violence ni de coups, mais transi de froid et visiblement effrayé. Assis contre le mur, il ne regardait pas Simon. Il avait l'air épuisé ; il ne pouvait lever les paupières.

Simon s'avança davantage, et se pencha vers l'homme qui se ranima soudain, tourna la tête, ouvrit les yeux et le regarda. Dès que Simon vit ce regard, il se prit à aimer l'homme. Il laissa tomber ses bottes, détacha sa ceinture, qu'il jeta sur elles, et enleva son caftan.

« Pas de paroles inutiles, dit-il. Tiens, habille-toi vite. »

Et Simon prit l'homme sous le bras, le souleva, le mit sur pied ; il vit son corps fin, délicat, propre, ses bras et ses jambes intacts, et son doux visage. Il lui mit son caftan sur les épaules, mais l'homme ne pouvait passer les manches. Simon le lui passa, ferma le caftan, lui attacha la ceinture. Il voulut ôter son bonnet déchiré pour en coiffer l'homme, mais il se sentit froid à la tête, et pensa :

« Je suis entièrement chauve, tandis que lui a de longs cheveux bouclés. » Il garda son bonnet. « Mieux vaut lui mettre les bottes », se dit-il.

Simon s'agenouilla devant l'homme, lui chaussa les bottes, puis lui dit :

– Eh bien ! frère ! Voyons, secoue-toi un peu, réchauffe-toi. Nous n'avons plus rien à faire ici. Peux-tu marcher ?

L'homme restait debout sans parler, tout en regardant Simon avec douceur.

– Eh bien ! Pourquoi ne parles-tu pas ? Nous ne pouvons pas passer l'hiver ici. Il faut rentrer. Tiens, prends mon bâton ; appuie-toi dessus, si tu n'as pas de forces ; et en avant !

L'homme marcha, même très facilement, et ne resta pas en arrière.

Ils vont côte à côte, et Simon lui demande :

– D'où es-tu ?

– Je ne suis pas d'ici.

– Je connais les gens du pays. Comment te trouvais-tu là, derrière la chapelle ?

– Je ne peux pas le dire.

– T'aurait-on fait du mal ?

– Non, personne ne m'a fait mal. Dieu m'a puni.

– Sans doute, tout dépend de Dieu… Mais enfin, on va toujours quelque part. Où vas-tu ?

– Cela m'est égal.

Simon s'étonne. Cet homme n'a pas la mine d'un mauvais plaisant, sa voix est douce, mais il ne dit rien de soi. Simon songe que tout cela est bien étrange et il dit à l'homme :

– Eh bien ! Viens chez moi ; tu te réchaufferas un peu dans ma maison.

Simon s'approche de sa cour ; son compagnon marche à côté de lui. Le vent s'est levé, il transperce la chemise de Simon.

L'ivresse commence à se dissiper et il se sent transi ; il renifle, se serre dans sa jaquette et pense : « Me voilà bien ! En voilà une affaire ! Je pars pour acheter une pelisse, je n'ai plus même un caftan en rentrant, et je ramène encore un homme nu. Matriona ne m'en fera pas compliment. »

En pensant à elle, Simon s'attriste ; mais en regardant l'homme, il se rappelle le regard qu'il lui a jeté derrière la chapelle, et son cœur tressaille de joie.

III

La femme de Simon a fini son ménage de bonne heure. Elle a fendu du bois, apporté de l'eau, soigné les enfants, mangé ; puis elle s'est mise à songer. Elle songe au pain, s'il faut cuire aujourd'hui ou demain ? Il reste encore une grosse miche dans la huche.

« Simon a dîné au village, pense-t-elle ; s'il ne soupe pas ce soir, il restera assez de pain pour demain. »

Elle tourne et retourne sa miche :

« Je ne cuirai pas aujourd'hui ; il ne reste de farine que pour une fois ; nous allons traîner jusqu'à vendredi. »

Matriona cache le pain et s'assied près de la table, pour réparer la chemise de son mari. Elle coud et pense à son homme qui est allé acheter des peaux de mouton pour une pelisse.

« Pourvu que le marchand ne l'ait pas trompé, il est si simple, mon homme !... Il ne tromperait jamais personne, lui, et un enfant lui en ferait accroire... Huit roubles, c'est une somme, on peut acheter une bonne pelisse avec cela, simple, bien sûr, mais une pelisse tout de même. L'hiver dernier était si dur : sans pelisse, impossible d'aller à la rivière, ou d'ailleurs. Ainsi il est parti, avec tout sur son dos, et moi, je n'ai rien à me mettre... Quel temps il y met ! Il devrait être de retour... Ne s'est-il point arrêté au cabaret, mon homme ? »

À peine Matriona a-t-elle pensé cela, que les marches du perron craquent, et que quelqu'un entre. Elle laisse son ouvrage et passe dans le vestibule. Elle voit entrer deux hommes : Simon et un autre paysan, tête nue, chaussé de bottes de feutre.

À son haleine, Matriona s'aperçoit tout de suite que Simon a bu.

« J'en étais sûre, se dit-elle. Il a bu. »

En le voyant sans caftan, les mains vides, silencieux, gêné, le cœur manque à la pauvre femme.

« Il a bu l'argent, il est allé au cabaret, avec quelque galopin, et il l'amène ici. »

Matriona les laissa pénétrer dans l'isba et les suivit en silence. Elle vit l'étranger, jeune, maigre, vêtu de leur caftan, sans chemise sous le caftan et sans bonnet. Une fois rentré, il resta immobile, les yeux baissés. Matriona pensa : « C'est un mauvais garnement, il a peur. »

Les sourcils froncés, elle alla vers le poêle, attendant les événements.

Simon ôta son bonnet, et s'assit sur le banc, l'air bon garçon.

– Eh bien ! Matriona, nous donneras-tu à souper ? dit-il. Matriona bougonnait entre ses dents. Elle s'arrêta près du poêle, immobile, regardant tantôt l'un tantôt l'autre, en hochant la tête. Simon voyant sa femme furieuse – mais qu'y faire ? – prit un air indifférent, et, saisissant la main de l'étranger :

– Assieds-toi, frère, dit-il, et soupons.

L'autre s'assied sur le banc.

– Eh bien ! N'as-tu pas cuit ce soir ?

La colère gagne Matriona.

– J'ai cuit, mais pas pour toi. Tu as bu à perdre la raison. Il part pour acheter une pelisse et revient sans caftan, et il amène encore avec lui un vagabond tout nu. Je n'ai pas de souper pour des ivrognes comme vous.

– Assez, Matriona ! inutile de tourner ta langue pour ne dire que des bêtises. Tu ferais mieux de me demander d'abord quel est cet homme.

– Commence par dire ce que tu as fait de l'argent ! reprit la femme.

Simon porta la main à sa poche et en retira les roubles.

– Voilà l'argent. Trifonov n'a pas payé ; il a promis pour demain.

La colère reprend Matriona de plus belle. Pas de pelisse, l'unique caftan mis sur le dos d'un vagabond tout nu, que, pour comble, il a amené avec lui ! Elle prend l'argent et va le serrer en disant :

– Je n'ai pas de souper, on ne peut pas nourrir tous les ivrognes nus.

– Allons, Matriona ! tiens ta langue et écoute ce qu'on va te dire.

– Moi ! écouter les sottises d'un imbécile qui a bu ! Ah comme j'avais raison de ne pas vouloir t'épouser, ivrogne ! Ma mère m'avait donné de la toile, tu l'as bue ; tu t'en vas pour acheter une pelisse, et tu l'as bue !

Simon essaie bien, mais en vain, d'expliquer qu'il n'a dépensé au cabaret que vingt kopecks : il veut dire à sa femme comment il a trouvé l'homme, mais Matriona ne le laisse pas placer un mot, elle en dit deux pour un, et lui lance à la tête ce qui s'est passé il y a dix ans. Elle parle, parle, puis, saisissant Simon par la manche :

– Rends-moi ma jaquette ! je n'ai que celle-là : tu me l'as prise ; tu l'as sur le dos, chien mal peigné ! que le diable t'emporte !

Simon veut ôter la jaquette, la femme tire ; les coutures éclatent. Enfin Matriona tient en mains sa jaquette ; elle se la met sur la tête et se dirige vers la porte. Elle voulait s'en aller, mais soudain elle s'arrête, prise de rage. Elle voudrait se décharger sur quelqu'un, et, en même temps, elle est curieuse de savoir quel est cet homme.

IV

Debout sur le seuil, Matriona dit :

– Si c'était un honnête homme, il ne serait pas tout nu ; regarde, il n'a pas même de chemise. Si tu avais fait quelque chose de bon, tu m'aurais dit d'où tu as ramené cet élégant.

– Mais je te le dis : je passais près de la chapelle, et je trouve ce garçon tout nu, presque gelé ; nous ne sommes plus en été… C'est Dieu qui m'a guidé vers lui, il serait mort cette nuit. Que faire ? Il y a des choses qui arrivent. Je l'ai relevé, je l'ai vêtu, je l'ai amené ici. Apaise ton cœur, c'est un péché, Matriona. Nous mourrons un jour.

Matriona voulait répliquer, mais elle jeta les yeux sur l'étranger et se tut. Assis sur le banc, il se tenait immobile, les mains croisées sur ses genoux, la tête penchée sur sa poitrine ; il suffoquait comme si quelque chose l'étouffait. Matriona se tut. Simon lui dit :

– Matriona, n'as-tu plus Dieu dans ton cœur ?

À ces paroles, Matriona considéra de nouveau l'étranger et son cœur se fondit. Quittant le seuil, elle alla vers le poêle pour préparer le souper, posa l'écuelle sur la table, versa le kvass et apporta le dernier pain, avec un couteau et des cuillers.

– Allons, mangez, dit-elle.

Simon poussa l'homme vers la table.

– Approche, jeune homme, dit-il.

Il coupa du pain, le trempa et tous deux se mirent à manger. Matriona s'assit au coin de la table, et le menton appuyé sur ses poings, regarda l'étranger.

Elle fut prise d'une grande pitié et se mit à son tour à l'aimer. Aussitôt l'étranger devint plus gai et, relevant la tête, il sourit à Matriona.

Le souper fini, celle-ci rangea la vaisselle et dit :

– D'où viens-tu ?

– Je ne suis pas d'ici.

– Comment t'es-tu trouvé là ?

– Je ne puis le dire.

– Qui t'a dépouillé ?

– C'est Dieu qui m'a puni.

– Et c'est pour cela que tu restais tout nu ?

– Oui, je restais ainsi, tout nu. Je gelais. Simon m'a vu. Il a eu pitié de moi. Il m'a mis son caftan, m'a dit de le suivre. Toi, tu as compati à ma misère, tu m'as donné à manger et à boire. Dieu vous sauve !

Matriona se leva, retira de la fenêtre une vieille chemise de Simon, qu'elle avait rapiécée, et la donna à l'étranger, en même temps qu'une vieille paire de caleçons.

– Prends, lui dit-elle. Je vois que tu n'as même pas de chemise. Habille-toi et couche-toi où tu voudras, sur le banc ou sur le poêle.

L'étranger retira le caftan, mit la chemise et le caleçon et s'étendit sur le banc. Matriona éteignit la chandelle, ramassa le caftan et grimpa sur le poêle à côté de son mari. Elle se coucha en se couvrant d'un bout du caftan.

Mais elle ne pouvait s'endormir : l'étranger la préoccupait.

Elle pensa aussi qu'on avait mangé tout ce qui restait de pain, qu'on en manquerait le lendemain, qu'elle avait donné à l'hôte la chemise et le caleçon de Simon. Et elle se sentit triste ; mais se rappelant le sourire de l'étranger, elle tressaillit de joie.

Longtemps, Matriona resta éveillée. Simon ne dormait pas non plus, et tirait le caftan de son côté.

– Simon !

– Quoi ?

– On a mangé tout le pain ; je n'ai pas cuit aujourd'hui. Que ferai-je demain ? Dois-je demander à Mélania de m'en prêter demain ?

– Si nous vivons, nous aurons de quoi manger.

Ils se turent un moment.

– Cet homme a l'air bon, pourquoi ne dit-il rien sur lui-même ?

– Sans doute qu'il ne peut pas.

– Simon !

– Quoi ?

– Nous donnons aux autres, pourquoi est-ce que personne ne nous donne à nous ?

Simon ne sut que répondre.

– Assez causé, fit-il en se retournant.

Et il s'endormit.

V

Simon s'éveilla de bonne heure : les enfants dormaient encore ; la femme était sortie pour demander du pain aux voisins. L'étranger de la veille, dans la vieille chemise et le vieux caleçon, était assis sur le banc, les yeux levés ; son visage était devenu plus serein.

– Eh bien ! mon brave, lui dit Simon, l'estomac demande du pain et le corps des vêtements. Il faut se suffire, se nourrir. Sais-tu travailler ?

– Je ne sais rien.

Simon ouvrit de grands yeux et dit :

– Les hommes t'apprendront tout, si tu as de la bonne volonté.

– Tout le monde travaille, je ferai comme les autres.

– Comment t'appelles-tu ?

– Michel.

– Eh bien ! Michel, tu ne veux rien dire sur toi, c'est ton affaire ; mais il faut manger ; si tu fais ce que je te dirai, je te nourrirai,

– Que Dieu te bénisse ! Enseigne-moi, montre-moi ce qu'il faut faire.

Simon prit du fil et se mit à préparer le bout.

– Ce n'est pas difficile, regarde…

Michel regarde, prend le fil à son tour, prépare le bout, et aussitôt Simon lui apprend à cirer le fil, et le tordre avec une soie de porc. Michel comprend cela aussi du premier coup. Ensuite le patron lui montre à coudre. Et Michel comprend cela aussitôt.

Dès la troisième journée, quelque travail qu'on lui montrât, Michel comprenait tout de suite. Il travaillait si proprement qu'on eût pu croire qu'il avait fait des bottes toute sa vie. Il ne perdait pas une minute, mangeait peu ; son travail terminé, il restait dans son coin, les yeux levés, sans rien dire. Il ne sortait

jamais, ne plaisantait jamais, ne riait jamais. On ne l'avait vu sourire qu'une fois : le premier soir, quand la femme lui avait servi à souper.

VI

Jour par jour, semaine par semaine, une année s'écoula. Michel continuait à vivre et à travailler chez Simon. L'ouvrier devint célèbre : nul ne faisait des bottes aussi soignées, aussi solides que Michel, l'ouvrier de Simon ; et on venait de partout à la ronde commander des bottes chez Simon. Simon commença à vivre à son aise.

Un jour d'hiver, Simon et Michel travaillaient ensemble, quand ils entendirent une voiture à trois chevaux avec des grelots. Ils regardèrent par la fenêtre, la voiture s'arrêta devant l'isba. Un valet sauta du siège, ouvrit la portière. Un monsieur, enveloppé d'une pelisse, descendit de la voiture, se dirigea vers la demeure de Simon et gravit le perron. Matriona ouvrit la porte toute grande. Le monsieur se baissa, entra dans la maison, se redressa : sa tête touchait presque au plafond, et il remplissait à lui seul tout un coin de la pièce.

Simon se leva, salua le monsieur avec étonnement. Jamais il n'avait vu un homme pareil. Simon lui-même était trapu, Michel, maigre, Matriona semblait une vieille bûche séchée. Cet homme semblait venir d'un autre monde : avec sa face rouge et pleine, son cou de taureau, il avait l'air d'être bâti en airain.

Après avoir soufflé avec force, il jeta sa fourrure, s'assit sur le banc, et dit :

– Lequel de vous est le patron cordonnier ?

Simon s'avança.

– C'est moi, Votre Seigneurie, dit-il.

Le monsieur appela son valet.

– Fedka ! apporte-moi le cuir.

Le domestique accourut avec un paquet. Le monsieur prit le paquet et le posa sur la table.

– Défais ce paquet, dit-il.

L'autre obéit.

Le monsieur montra le cuir à Simon, et dit :

– Écoute, cordonnier, tu vois bien ce cuir ?

– Oui, Votre Seigneurie.

– Te rends-tu compte de la marchandise que c'est ?

Simon tâta le cuir et répondit :

– La marchandise est très bonne.

– Oui, elle est bonne, imbécile ; tu n'as encore jamais vu pareille marchandise, c'est du cuir d'Allemagne, entends-tu ? Il vaut vingt roubles, ce cuir.

Simon intimidé répond :

– Où pourrions-nous voir tout cela, nous autres ?

– Sans doute. Peux-tu me faire des bottes avec ce cuir ?

– Certainement, Votre Seigneurie.

Le monsieur s'écria :

– Certainement ! Comprends bien pour qui tu vas travailler et avec quelle marchandise ; fais-moi des bottes qui puissent durer un an, que je puisse porter un an sans les tourner ni les déchirer. Si tu peux le faire, alors prends ce cuir et taille ; sinon, refuse. Je te préviens : si les bottes se déchirent avant un an, je te fourre en prison ; si elles me durent un an, tu auras dix roubles.

Simon, effrayé, hésite, il ne sait que répondre. Il regarde Michel, le pousse du coude, et lui chuchote :

– Faut-il accepter ?

– Prends le travail, fait Michel.

Simon écoute Michel, accepte et s'engage à livrer des bottes qui ne tourneraient pas, ne se déchireraient pas de toute une année.

Le monsieur appela le valet, lui ordonna de lui déchausser le pied gauche, tendit son pied et dit à Simon :

– Eh bien ! prends les mesures.

Simon prit un papier de dix verchok, le plia en bandes, se mit à genoux, essuya ses mains à son tablier pour ne pas salir la chaussette du monsieur, et se mit à prendre mesure. Simon prend la mesure de la semelle, du cou-de-pied, et se met à mesurer le mollet ; mais le papier n'en peut faire le tour ; le mollet est gros comme une poutre.

– Prends garde ; ne fais pas trop étroit au mollet.

Simon ajoute du papier. Le monsieur, assis, agite ses doigts de pied dans la chaussette, regarde les gens qui sont là.

Il aperçut Michel.

– Quel est celui-ci ? demanda-t-il.

– Mais c'est mon ouvrier, celui qui fera les bottes, répondit Simon.

– Attention ! dit le monsieur, s'adressant à Michel. Il faut qu'elles me durent un an.

Simon lève les yeux sur Michel et s'aperçoit qu'il ne regarde même pas le monsieur ; il regarde au-dessus et au-delà de lui, comme s'il voyait quelqu'un. Il regarde, il regarde et tout à coup il sourit avec sérénité.

– Pourquoi ris-tu, imbécile ? Veille plutôt à ce que mes bottes soient prêtes à temps.

Michel répondit :

– Vos bottes seront prêtes au moment voulu.

– C'est bien.

Le monsieur se rechaussa, s'enveloppa de sa pelisse et se dirigea vers la porte ; mais, ayant oublié de se baisser, il se cogna le front contre la solive. Il se mit à jurer, se frotta la tête, puis remonta dans sa voiture et partit.

Une fois le monsieur parti, Simon dit :

– En voilà un qui est fort comme un roc, il a rompu la solive et il s'en moque.

Matriona opina :

– Avec la vie qu'il mène, comment ne serait-ce pas un bel homme ? Coulé en airain comme il l'est, la mort ne le prendra pas de sitôt.

VII

Simon s'adressa à Michel :

– Nous avons accepté cette commande ; pourvu qu'elle ne nous cause aucun ennui. Le cuir est cher, le seigneur est violent ; pourvu que nous ne nous trompions pas ! Tu as de meilleurs yeux, ta main est plus sûre, tiens, voici les mesures ; taille-moi ce cuir ; je ferai les coutures.

Michel obéit ; il prit le cuir, le déroula sur l'établi, le plia en deux, saisit son tranchet et se mit à tailler.

Matriona s'approche, regarde le travail de Michel et s'étonne de ce qu'il fait. Habituée au métier, elle voit que Michel taille non des bottes mais des sandales.

Elle voulut parler mais pensa : « Je n'aurai sans doute pas compris quel genre de chaussures il faut au seigneur. Michel sait mieux que moi ce qu'il fait ; je ne m'en mêle pas. »

Michel a taillé les chaussures, il prend les morceaux et se met à coudre, non des deux côtés, mais d'un seul, comme pour

des sandales. Matriona s'en étonne, mais elle ne veut pas s'en mêler, et Michel continue de coudre. L'heure du repas est venue. Simon quitte sa besogne et voit que Michel a fait avec le cuir des sandales au lieu de bottes. Simon pousse un « Ah ! » et pense : « Comment, Michel qui durant tout une année ne s'est jamais trompé !... quel malheur il vient de faire maintenant ! La marchandise est perdue ; que vais-je dire au seigneur ? Où trouver pareille marchandise ? »

Et il dit à Michel :

– Qu'as-tu fait, mon ami ? Tu m'as perdu. Le seigneur m'a commandé des bottes, et toi, qu'as-tu fait ?

Au même instant on frappe un grand coup à la porte. On regarde par la fenêtre, on voit quelqu'un qui attache son cheval à l'anneau de la porte. On ouvre ; le domestique du monsieur entre.

– Bonsoir, patron.

– Bonsoir, que nous veux-tu ?

– Madame m'envoie pour les bottes.

– Les bottes ? Quoi ?

– Oui, monsieur n'a plus besoin de bottes. Il est mort.

– Comment !

– Il n'est pas même rentré vivant ; il est mort dans la voiture. Nous arrivons, j'ouvre, et je le vois couché au fond, tout raide, c'est à grand-peine qu'on a pu le retirer. Madame m'a envoyé chez vous en disant : « Va dire au cordonnier de faire des sandales pour un mort au lieu des bottes que ton maître est

allé commander en laissant du cuir. Qu'il se presse, attends, et rapporte les sandales. » Et voilà pourquoi je suis ici.

Michel prit les sandales et ce qui restait du cuir, roula le tout proprement et remit le paquet au domestique qui attendait.

– Adieu la compagnie ! portez-vous bien !

VIII

Un an, deux ans se passent, enfin voilà six ans que Michel vit chez Simon. C'est toujours la même chose : il ne sort jamais, parle rarement, et pendant tout ce temps il n'a souri que deux fois : la première, lorsque Matriona lui donna à manger, la seconde, à la visite du seigneur.

Simon est toujours ravi de son ouvrier, il ne lui demande plus d'où il vient, et ne craint qu'une chose, c'est qu'il ne parte.

Un jour, ils étaient tous ensemble à la maison ; la patronne mettait le pot dans le poêle, les enfants grimpaient sur les bancs et regardaient autour des fenêtres. Près d'une fenêtre, Simon poussait l'alène ; près de l'autre, Michel achevait un talon.

Un des enfants vint s'appuyer sur l'épaule de Michel, regarda à la fenêtre et lui dit :

– Vois, oncle Michel, une marchande avec deux petites filles. On dirait qu'elles viennent de notre côté. L'une des petites est boiteuse.

À ces mots, Michel laisse son ouvrage, se tourne vers la fenêtre et regarde au-dehors.

Simon s'étonne. Jamais Michel n'a regardé au-dehors et le voilà collé à la vitre, et il examine quelque chose. Simon regarde à son tour par la fenêtre. Il voit en effet une femme, proprement mise, qui conduit deux fillettes, enveloppées de petites pelisses, des fichus de laine sur la tête, et se dirigeant vers sa demeure. Les enfants se ressemblent : impossible de les distinguer l'une de l'autre, mais l'une boite de la jambe gauche.

La femme s'arrête à la porte, lève le loquet et entre dans la maison, en poussant les enfants devant elle.

– Bonjour, la compagnie.

– Soyez la bienvenue, que désirez-vous ?

La femme s'assied près de la table, les fillettes se serrent contre elle timidement ; les hommes leur font peur.

– Il me faut des souliers pour mes petites, pour le printemps.

– Bah ! c'est facile. Nous n'avons jamais fait rien d'aussi petit, mais on peut le faire ; nous essaierons. Les voulez-vous à rebords ou doublés de toile ? Michel, mon ouvrier, est très habile.

Simon se retourne et voit que Michel dévore des yeux les petites filles. Simon s'étonne. Il est vrai que les fillettes sont jolies, avec des yeux noirs, des joues roses, potelées ; les petites pelisses et les fichus sont gentils ; mais pourtant il ne peut comprendre pourquoi Michel les examine avec tant d'intérêt, comme s'il les connaissait déjà. Simon, de plus en plus surpris, cause avec la femme, fait le prix et prend les mesures.

La femme pose la petite boiteuse sur ses genoux en disant :

– Prends deux mesures pour celle-ci ; tu feras un soulier pour le pied bot et trois pour l'autre pied ; leurs pieds sont les mêmes ; elles sont jumelles.

Après avoir pris la mesure, Simon dit, en montrant la boiteuse :

– Pourquoi est-elle venue comme ça ? Une si jolie petite fille !

– C'est sa mère qui l'a estropiée.

Matriona se mêle à la conversation, curieuse de savoir qui est cette femme et qui sont ces enfants, et dit :

– N'es-tu pas leur mère ?

– Ni leur mère ni leur parente, ma bonne ; ce sont mes filles adoptives.

– Elles ne sont pas de ton sang et tu les choies ainsi !

– Comment ne pas les chérir ? Je les ai nourries de mon lait toutes les deux. J'ai eu un enfant aussi, que Dieu m'a repris ; je ne le dorlotais pas autant que celles-ci.

IX

La femme, devenue prodigue de paroles, se mit à raconter :

– Il y a six ans qu'elles sont orphelines ; le père fut enterré un mardi ; la mère mourut le vendredi. Orphelines de père

avant de naître, la mère ne survécut pas même un jour à leur naissance. À cette époque, je vivais au village avec mon mari ; nous étions voisins, porte à porte. Le père, un jour qu'il travaillait seul dans les bois, fut écrasé par un arbre ; il perdait ses entrailles, si bien que, de retour au logis, il trépassa. Trois jours après, sa femme accoucha de ces deux petites filles ; pauvre et solitaire, elle n'eut personne pour l'assister, ni sage-femme ni servante. Elle accoucha seule et mourut seule.

Le matin j'allai pour la voir ; j'entre et je la trouve, la malheureuse, toute froide déjà. En mourant elle était retombée sur la petite et l'avait estropiée. Les gens s'assemblèrent ; on lava la morte, on l'ensevelit, on lui fit un cercueil et on la mit en terre. Les voisins étaient tous de braves gens. Les petites restaient seules. Où les mettre ? J'étais alors la seule nourrice du village ; j'allaitais mon premier-né depuis huit semaines ; je les pris, en attendant, chez moi.

Les paysans se réunirent ; on causa, on se demanda ce qu'on ferait d'elles et voici ce qu'ils me dirent :

– Marie, en attendant, garde les petites, nourris-les de ton lait, et donne-nous le temps de nous mettre d'accord.

J'avais déjà donné le sein à l'une, mais je n'avais pas fait téter l'autre, l'estropiée ; je ne pensais pas qu'elle pût vivre. Mais je me fis des reproches : elle geignait à faire pitié. Pourquoi ce petit ange doit-il souffrir ? Je la fis téter et j'allaitai les trois enfants, le mien et les deux orphelines.

J'étais jeune, forte, je mangeais bien, j'eus du lait en abondance. Dieu m'assistait. Je faisais téter deux des enfants, le troisième attendait. Quand l'un des deux était rassasié, je prenais le troisième ; et Dieu me fit la grâce de les élever. Le mien mourut deux ans après, et Dieu ne me donna plus d'enfants. Cependant nous avons acquis du bien, nous vivons

maintenant au moulin, chez un marchand. Nous avons de bons gages, la vie est facile, mais je n'ai pas d'enfants. Que ferais-je seule, si je n'avais ces fillettes ? Comment ne pas les aimer, les choyer ? Elles sont la joie de ma vie.

La femme pressa les enfants sur son cœur, embrassa la boiteuse et essuya ses yeux remplis de larmes.

Matriona soupira et dit :

– On vit sans père ni mère, mais on ne vit pas sans Dieu.

Ils causaient ainsi, quand tout à coup toute la maison fut illuminée, comme par un éclair issu du coin où Michel était assis. Tous se retournent de son côté, et voient Michel assis, les mains croisées sur les genoux, les yeux levés : il souriait.

X

La femme partit avec les fillettes. Michel se leva du banc, posa son travail, son tablier, salua le patron et la patronne et leur dit :

– Excusez-moi, mes patrons ; Dieu m'a fait grâce, faites-moi grâce aussi.

Et les patrons voient qu'une lumière émane de Michel. Simon se lève, le salue et lui dit :

– Je vois, Michel, que tu n'es pas un homme comme les autres, et que je ne puis pas te garder ni t'interroger. Dis-moi seulement pourquoi tu étais si sombre et si craintif quand je t'ai trouvé et amené chez moi ? Pourquoi t'es-tu rasséréné quand

ma femme t'a offert à manger ? Tu as souri alors, et tu es devenu plus confiant. Plus tard, quand le seigneur est venu commander des bottes, tu as souri de nouveau, et tu es devenu plus serein encore ; et aujourd'hui, quand cette femme a amené les petites filles, tu as souri une troisième fois, tu as rayonné. Dis-moi, Michel, pourquoi une lumière émane-t-elle de toi, et pourquoi as-tu souri trois fois ?

Et Michel dit :

– La lumière émane de moi parce que j'avais été puni et que Dieu, à présent, m'a pardonné. Et j'ai souri par trois fois parce que je devais connaître trois paroles divines. Et voilà que j'ai connu ces paroles divines : la première, c'est lorsque ta femme a eu pitié de moi ; la seconde lorsque le riche personnage est venu pour commander des bottes et j'ai souri pour la deuxième fois. Et maintenant, à la vue des fillettes, j'ai connu la troisième et dernière parole et pour la troisième fois j'ai eu un sourire.

Et Simon dit :

– Dis-moi, Michel, pourquoi t'a-t-il puni et quelles sont ces paroles de Dieu pour que je les connaisse ?

Et Michel répondit :

– Dieu m'avait puni pour une désobéissance. J'étais un ange, au ciel, et j'ai désobéi. J'étais un ange du ciel, le Seigneur m'envoya sur la terre pour chercher une âme, l'âme d'une femme. Je descendis sur la terre, et je vis une femme couchée, malade, qui venait de mettre au monde deux petites filles. Les enfants geignaient près de leur mère, trop faible pour les allaiter.

« Quand elle me vit, elle comprit que Dieu demandait son âme ; elle pleura, supplia :

« Ange de Dieu, mon mari a été tué, il y a trois jours, par la chute d'un arbre dans la forêt ; je n'ai ni sœur, ni tante, ni grand-mère ; mes orphelines n'ont que moi ! Ne prends pas ma pauvre âme ! Laisse-moi élever mes enfants, jusqu'à ce qu'ils marchent ; des enfants ne peuvent pas vivre sans père ni mère.

« J'écoutai la femme, je mis un enfant à son sein, l'autre dans ses bras. Je remontai au ciel, je vins devant Dieu et lui dis :

« Je n'ai pu emporter l'âme de l'accouchée. Le père a été tué par un arbre ; elle a des jumelles et elle m'a supplié de ne pas prendre son âme, de la laisser.

« Le Seigneur me répondit :

« Va, et rapporte-moi l'âme de cette mère, et tu connaîtras un jour trois paroles divines : tu apprendras ce qu'il y a dans les hommes, et ce qui n'est pas donné à l'homme, et ce qui fait vivre les hommes. Quand tu auras appris ces trois paroles, tu reviendras au ciel.

« Je retournai sur la terre et j'emportai l'âme de la pauvre mère. Les enfants quittèrent le sein maternel, le cadavre retomba, écrasant le pied d'une des petites filles.

« Tandis que je m'élevais au-dessus du village, pour rapporter l'âme à Dieu, un tourbillon me saisit, mes ailes s'alourdirent, retombèrent ; l'âme monta seule vers le Seigneur et je restai gisant à terre, au bord de la route. »

XI

Simon et Matriona comprirent alors qui ils avaient vêtu et nourri ; qui avait vécu sous leur toit. Ils pleuraient de crainte et de joie. L'ange leur dit encore :

– Je restai seul sur le chemin, seul et nu. Je n'avais connu jusqu'alors aucune des misères humaines, ni le froid, ni la faim. Je devins homme. J'eus faim, j'eus froid, et ne sus que devenir. Je vis une chapelle consacrée au Seigneur. Je voulus m'y réfugier ; la porte était cadenassée ; on ne pouvait entrer. Alors je m'assis sur le seuil, cherchant à m'abriter du vent. Le soir vint ; j'eus faim, j'eus froid, je souffrais. Soudain, j'entendis des pas sur la route. Un homme venait, portant des bottes ; il parlait tout seul. Je vis pour la première fois la face mortelle de l'homme, depuis que moi-même j'étais devenu homme, et j'eus peur de cette face, je me détournai. Je l'entendais qui se demandait : " Comment nourrir ma femme et mes enfants ? Comment, pendant l'hiver, se protéger contre le froid ? "

« Je pensai : " Je péris de froid et de faim et voilà, cet homme qui passe ne pense qu'à se vêtir, lui et les siens, avec des pelisses, et à se procurer du pain ; il ne saurait donc me nourrir. "

« L'homme me vit ; il fronça les sourcils, devint plus terrible encore et passa… J'étais désespéré. Soudain, je l'entendis revenir, je le regardai et ne le reconnus plus : la mort qui était sur son visage avait disparu, il était redevenu un vivant, et je vis l'image de Dieu sur sa face. Il s'approcha de moi, me vêtit, me prit par la main et m'amena chez lui. Arrivés à sa demeure, une femme vint à notre rencontre, et elle parla. La femme était plus terrible que l'homme, l'haleine de la mort sortait de sa bouche ; le souffle mortel de ses paroles me coupa

la respiration ; je défaillais. Elle voulait me chasser dehors, au froid, et je compris qu'elle mourrait elle-même en me chassant.

« Tout à coup, son mari lui parla de Dieu. Aussitôt la femme se transforma. Pendant qu'elle nous servait à manger, et me regardait, je levai aussi les yeux sur elle : la morte était redevenue vivante, et je reconnus Dieu sur son visage. Alors je me souvins de la première parole de Dieu : " Tu connaîtras ce qu'il y a dans les hommes. " J'appris ainsi ce qu'il y a dans les hommes : l'amour. Dans ma joie d'avoir la révélation d'une des paroles divines, je souris alors pour la première fois. Mais tout ne m'était pas révélé à la fois ; je ne comprenais pas encore ce qui n'est pas donné à l'homme, et ce qui fait vivre les hommes.

« Je vécus chez vous une année ; l'homme vint commander des bottes, des bottes qui devaient durer un an sans tourner ni se déchirer. Je le regardai et vis près de lui un de mes compagnons, l'ange de la mort. Personne ne le vit, sauf moi. Je le connaissais, je savais qu'avant le coucher du soleil l'âme du richard serait emportée, et je pensai : " L'homme prévoit pour une année à l'avance, et il ne sait pas qu'il doit mourir avant la nuit. " Et je me rappelai la deuxième parole de Dieu : " Tu connaîtras ce qui n'est pas donné aux hommes. "

« Je savais déjà ce qu'il y a dans l'homme, je venais d'apprendre ce qui n'est pas donné aux hommes. Il n'est pas donné à l'homme de connaître les besoins de son corps. Et je souris pour la seconde fois. J'étais heureux d'avoir aperçu mon compagnon l'ange et que Dieu m'eût révélé la deuxième parole.

« Mais j'ignorais encore, je ne comprenais pas ce qui fait vivre les hommes. Je vécus ainsi, attendant la révélation de la dernière parole divine. La sixième année, la femme amena les jumelles ; je les reconnus et j'appris tout et pensai : " La mère implorait pour ses enfants ; j'avais cru que sans père ni mère les

enfants devaient périr et voilà qu'une femme, une étrangère, les a recueillies et nourries. "

« Et quand cette femme pleura d'attendrissement en parlant de ces petites étrangères qu'elle choyait et plaignait, je vis en elle l'image de Dieu et compris ce qui fait vivre les hommes. Je compris que Dieu m'avait révélé la troisième parole, qu'il me pardonnait, et je souris pour la troisième fois. »

XII

Et le corps de l'ange se dénuda et se revêtit de lumière ; les yeux humains ne pouvaient en supporter l'éclat. Sa voix, qui semblait venir non de lui, mais du ciel, s'éleva et l'ange dit :

– Et je compris que l'homme ne vit pas de ses besoins à lui, mais qu'il vit par l'amour. Il n'était pas donné à la mère de savoir ce qui ferait vivre ses enfants ; il n'était pas donné au riche personnage de savoir ce qu'il lui fallait : il n'est donné à aucun homme de savoir s'il lui faudra le soir des bottes pour lui vivant, ou des sandales pour lui mort.

« Devenu homme, je restai vivant non parce que je sus satisfaire mes besoins humains, mais parce qu'il se trouva un passant et sa femme, pénétrés d'amour, qui eurent pitié de moi et m'aimèrent. Les orphelines vécurent, non qu'on eût songé à elles, mais parce qu'une femme étrangère avait de l'amour dans son cœur et les plaignait et les aimait. Tous ceux qui vivent ne vivent pas parce qu'ils se suffisent à eux-mêmes, mais parce que l'amour est en l'homme.

« Je savais auparavant que Dieu a donné la vie aux hommes et a voulu qu'ils vivent. Maintenant, je comprends

autre chose. Je comprends que Dieu ne veut pas que l'homme vive isolément, c'est pourquoi il ne révèle à personne ce dont il a besoin. Il veut que chacun vive pour les autres, c'est pourquoi il révèle à chacun ce qui est utile à la fois à lui-même et aux autres. Je comprends maintenant que les hommes, qui croient vivre uniquement de leurs propres soucis, ne vivent en réalité que de l'amour seul. Celui qui vit en l'amour, vit en Dieu, et Dieu vit en lui ; car Dieu c'est l'amour. »

Et l'ange chanta les louanges du Seigneur.

Sa voix fit trembler l'isba ; le toit s'ouvrit, une colonne de feu s'élança de la terre vers le ciel. Simon, sa femme et ses enfants se prosternèrent sur le sol. L'ange ouvrit ses grandes ailes et remonta aux cieux.

Quand Simon revint à lui, l'isba avait repris son aspect, et il s'y trouvait seul avec les siens.

FEU ALLUMÉ NE S'ÉTEINT PLUS[38]

Il y avait une fois à la campagne un paysan nommé Ivan Chtierbakov. Il était encore dans la force de l'âge, et nul dans le village n'était meilleur travailleur que lui. Il vivait heureux avec trois fils qui l'aidaient : le premier en ménage, le second fiancé, le troisième presque un enfant encore, qui déjà labourait la terre.

La femme d'Ivan était une ménagère entendue et économe, et le bonheur voulut que sa bru fût de même douce et laborieuse. Une seule bouche inutile au logis d'Ivan : son père, un vieillard asthmatique et qui ne quittait guère le poêle.

La famille vivait dans l'aisance. Ivan avait trois chevaux, un poulain, une vache et son veau, quinze moutons. Les femmes passaient leur temps à travailler chez elles, tressant les chaussures et cousant les vêtements des paysans. Le pain remplissait la huche : il y en avait toujours une provision plus que suffisante pour attendre la nouvelle fournée. Et l'avoine rapportait de quoi payer les impôts et faire face à tous les besoins du ménage.

Ivan Chtierbakov n'avait donc qu'à vivre heureux avec les siens ; malheureusement, il avait pour voisin Gavrilo le boiteux, fils de Gorei Ivanov, et une inimitié profonde les séparait.

Tant que le vieux Gorei avait vécu, tant que le père d'Ivan avait gouverné son ménage, les deux paysans n'avaient eu entre eux que des rapports de bon voisinage.

---

38 *Récits populaires*. 1885.

Si les femmes avaient besoin d'un baquet ou d'un tamis, ou les hommes d'une roue de rechange, on se les prêtait d'une maison à l'autre, on vivait comme de bons voisins, en se rendant des services réciproques. Le veau de l'un vaquait-il dans l'aire de l'autre, celui-ci se contentait de dire en le chassant :

– Ne le laisse pas courir chez nous, car notre blé n'est pas encore en meules.

Mais il était sans exemple qu'on l'eût jamais caché ou enfermé dans le hangar ou dans l'aire.

Ainsi en usaient les vieux. Mais quand le gouvernement du ménage passa aux mains des jeunes, leurs relations se modifièrent du tout au tout.

Une bagatelle amena toute la brouille.

La bru d'Ivan avait une poule qui pondit de bonne heure, et elle mettait les œufs de côté pour la semaine sainte. Tous les jours la poule lui pondait un œuf sous le hangar, dans le caisson de la charrette. Un jour, effrayée sans doute par les cris des enfants, elle vola par-dessus la clôture et s'en fut pondre chez le voisin.

La jeune femme, ayant entendu caqueter sa poule, pensa :

« Je suis en train d'arranger la maison pour la fête ; je n'ai pas le temps en ce moment d'aller chercher l'œuf. J'irai tantôt. »

Ce ne fut que le soir qu'elle alla sous le hangar. Elle plongea la main dans le caisson de la charrette ; pas d'œuf. Elle interrogea sa belle-mère et son beau-frère :

– Ne l'auriez-vous pas pris ?

– Non, répondirent-ils, nous ne l'avons pas pris.

Elle interrogea alors Taraska, le frère cadet, qui lui. dit :

– Ta poule est allée pondre chez le voisin : elle a caqueté dans sa cour, et c'est de sa cour qu'elle est revenue.

La jeune femme jeta les yeux sur sa poule qui, tapie à côté de son coq, et les paupières demi-closes, semblait sur le point de s'endormir. Elle aurait bien voulu lui demander où elle avait pondu ; mais la poule n'eût pas répondu.

Et la jeune femme s'en fut trouver sa voisine.

– Que veux-tu ? lui demanda la vieille en venant au-devant d'elle.

– Voici, petite grand-mère. Ma poule a volé dans votre cour aujourd'hui. Est-ce qu'elle n'aurait point pondu son œuf chez vous ?

– Nous n'en avons pas trouvé. Nous avons notre poule aussi, qui, Dieu merci, pond depuis assez longtemps. Ce sont nos propres œufs que nous avons recueillis ; ceux des voisins, nous n'en avons pas besoin. Nous ne sommes pas gens, ma fille, à ramasser des œufs dans la cour des autres.

Ce discours froissa la jeune femme. Elle prononce un mot de trop, l'autre en prononce deux, et les voilà qui se disputent. Le bruit attire la femme d'Ivan, sortie pour aller tirer de l'eau, et la femme de Gavrilo. Toutes deux prennent part à la querelle et s'accablent de sottises, et se reprochent le vrai et le faux. La dispute ne fait que s'envenimer. Tout le monde crie à la fois, on veut dire deux mots d'un coup, et chaque mot est une injure.

– Toi, tu es ceci… Toi, tu es cela… Voleuse… Misérable… Tu refuses du pain à ton vieux beau-père, tu le laisses aller nu…

– C'est toi qui es une voleuse… Tu m'a pris mon tamis pour le vendre. Et tu as encore ma palanche chez toi. Tu vas me la rendre.

La palanche est empoignée, l'eau se renverse, les bonnets volent en l'air, on se tire les cheveux.

Gavrilo arrive des champs, et prête main-forte à sa femme. À cette vue, Ivan s'élance avec son fils hors de sa maison et se mêle à la rixe.

C'était un vigoureux paysan, Ivan. Il joua des coudes, cogna, bouscula et, saisissant Gavrilo par la barbe, en arracha une poignée. Les gens accoururent en foule, et séparèrent les combattants, mais non sans peine.

Ce fut là toute la cause de la brouille.

Gavrilo, ayant ramassé avec soin les poils arrachés de sa barbe, les plia dans du papier et vint porter plainte devant le tribunal, disant :

– Croit-on que j'aie laissé pousser ma barbe pour que ce polisson d'Ivan m'en arrache une poignée ?

Et sa femme allait partout répétant qu'Ivan serait bientôt jugé et déporté en Sibérie. La haine des deux familles ne faisait que s'accroître.

Le vieux père d'Ivan n'avait pas attendu jusque-là pour prêcher la conciliation. Dès la première heure il avait essayé d'aplanir le différend ; mais les jeunes ne l'entendaient pas de cette oreille.

– Vous allez faire une sottise, leur avait-il dit. Vous donnez à une taupinière les proportions d'une montagne. Mais rappelez votre raison : tant de bruit pour un œuf ! Les enfants ont pris un œuf ? – Grand bien leur fasse ! Un œuf, ce n'est pas lourd. Il y en a pour chacun… Quoi encore ? la vieille voisine a dit un mot malsonnant ?… – Qu'on la corrige, qu'elle apprenne à mieux parler… Et puis, vous avez échangé des coups ?… – Ce sont des choses qui arrivent à tout le monde. Voyons, qu'on se réconcilie, et qu'on n'en parle plus. Si vous persistez à vouloir vous nuire mutuellement, vous vous en mordrez les doigts.

Ainsi parlait-il ; mais les jeunes gens ne l'écoutaient guère. Ils voyaient dans ses paroles, non le langage de la sagesse, mais le radotage d'un vieillard.

Ivan demeura intraitable.

– Moi faire la paix avec Gavrilo ! disait-il. Ce n'est pas moi qui lui ai arraché la barbe ; c'est lui qui s'est tiré un poil après l'autre. Et moi, regardez ma chemise ; son fils me l'a mise en lambeaux.

Et il alla devant le tribunal.

Le procès suivait son cours, lorsque Gavrilo perdit la cheville de sa charrette. Sa femme accusa le fils d'Ivan de l'avoir fait disparaître, disant :

– Nous l'avons aperçu qui passait pendant la nuit sous notre fenêtre et qui rôdait autour de la charrette ; et ma commère prétend qu'il est allé offrir la cheville au cabaretier du village.

Les uns et les autres s'en furent de nouveau devant le tribunal ; les querelles et les rixes recommençaient tous les

jours, entre les deux maisons. Les enfants se jetaient à la tête les injures de leurs aînés, et les femmes, quand elles se trouvaient ensemble au bord du ruisseau, jouaient bien plus de la langue que du battoir, et c'était à qui se dirait les plus gros mots.

Les deux paysans, qui d'abord s'étaient contentés de s'accuser mutuellement des plus noirs méfaits, finirent par s'approprier tout ce qui leur tombait sous la main, et par engager leurs femmes et leurs enfants à en faire autant. Et les choses allèrent toujours en s'envenimant.

À force de se plaindre à l'assemblée de la commune, au tribunal du bailliage, au juge de paix, Ivan Chtierbakov et Gavrilo le boiteux eurent bientôt fatigué tous les juges. Ou c'était Gavrilo le boiteux qui requérait une amende contre Ivan, ou c'était Ivan qui demandait la prison pour Gavrilo. Et leur haine croissait en proportion du mal qu'ils se faisaient l'un à l'autre. Les deux paysans étaient comme deux chiens qui se battent : plus ils se mordent, plus ils sont furieux ; si tu frappes l'un par-derrière, il croit que c'est l'autre qui lui donne un coup de dent, et il n'en est que plus enragé. Ivan et Gavrilo, poursuivis l'un par l'autre en justice, et tour à tour condamnés à l'amende ou à la prison, ne faisaient que se détester de plus en plus.

– Patience ! tu me paieras cela !

Cette situation se prolongea pendant six années.

Seul le vieillard d'Ivan, au coin de son poêle, ne se lassait pas de parler le langage du bon sens.

– Que faites-vous, mes enfants ? Cessez donc de vous houspiller ainsi. Vous allez contre tous vos intérêts. Ne vous enragez pas les uns contre les autres, vous vous en trouverez

bien mieux. Si vous continuez à vous persécuter de la sorte, vous vous en repentirez cruellement.

Mais nul n'écoutait le vieillard.

Une nouvelle querelle surgit entre eux la sixième année. Un jour, à une noce, la bru d'Ivan, devant tous les invités, interpella Gavrilo, et lui fit honte, criant qu'on l'avait vu avec des chevaux qui ne lui appartenaient pas.

Gavrilo avait bu ; il s'emporta jusqu'à frapper la bru d'Ivan. Il l'abîma au point qu'elle dut rester couchée pendant huit jours. Elle allait être mère.

Ivan se frotta les mains. Il courut porter plainte devant le juge d'instruction.

« On va enfin me délivrer de mon voisin, pensait-il. Cette fois, il ne peut manquer d'aller en Sibérie. »

Mais ce fut une nouvelle déception. Le juge d'instruction refusa d'accueillir la plainte d'Ivan. Quand on était venu pour examiner sa bru, la jeune femme était déjà levée ; et toute trace des coups avait disparu.

Alors Ivan s'en fut chez le juge de paix ; celui-ci le renvoya par-devant le tribunal du village. Là, grâce à ses intrigues, grâce au demi-seau d'eau-de-vie douce qu'il donna au bailli et au greffier, il réussit à faire condamner Gavrilo à recevoir les verges.

Le greffier lut la sentence à Gavrilo :

– Le tribunal condamne le paysan Gavrilo à recevoir vingt coups de verge dans le dos.

Ivan était là. Il jeta les yeux sur Gavrilo, attendant ce qu'il allait faire.

Après avoir entendu le prononcé de la sentence, Gavrilo devint pâle comme un linge et gagna la porte. Ivan le suivit, le vit se diriger vers ses chevaux, et l'entendit qui grommelait ces paroles :

– Bon ! bon ! tu me chaufferas le dos avec tes verges ; mais garde qu'on ne te chauffe quelque chose de pire !

Ivan, ayant ouï ces mots, courut les rapporter au juge.

– Juge équitable, lui dit-il, il m'a menacé de l'incendie ; voici les paroles qu'il a prononcées devant témoins.

On rappela Gavrilo.

– Est-il vrai, lui demanda le juge, est-il vrai que tu aies dit cela ?

– Je n'ai rien dit. Qu'on me fouette, puisque vous l'avez ordonné, et puisque je dois être seul à souffrir pour la vérité, alors que tout lui est permis, à lui.

Gavrilo voulut poursuivre ; mais un tremblement agita ses lèvres et ses joues, et il détourna la tête vers le mur.

L'expression de ses traits effraya le juge lui-même. « Pourvu, pensait-il, qu'il n'aille pas se porter à quelque extrémité contre son voisin ou contre lui-même ! »

Et il dit aux deux adversaires :

– Allons, mes frères. Faites votre paix. C'est ce que vous avez de mieux à faire… Toi, Gavrilo, n'as-tu pas de honte d'avoir

battu une femme malade ?… Heureusement qu'elle a guéri, mais sans cela, quel remords pour ta conscience Est-ce bien ? Voyons, est-ce bien ? Avoue ta faute devant lui, salue-la ; lui te pardonnera, et nous, nous reviendrons sur notre jugement.

En entendant ces paroles, le greffier intervint :

– Ce n'est pas possible, dit-il, la conciliation préalable, prévue par l'article 117 du code, ne s'étant pas produite. Il y a maintenant chose jugée, et la sentence doit suivre son cours.

Mais le juge refusa de l'écouter.

– Assez bavardé, dit-il au greffier. Le premier article, frère, le voici : il faut avant tout suivre la volonté de Dieu, et Dieu veut qu'on se réconcilie.

Et, se tournant de nouveau vers les paysans, il voulut leur faire entendre raison ; mais ses efforts furent inutiles : Gavrilo demeura inflexible, disant :

– J'ai déjà près d'un demi-siècle d'âge, avec un fils marié, je n'ai jamais frappé qui que ce soit ; aujourd'hui, ce scélérat d'Ivan me fait condamner à recevoir vingt coups de verge, et moi je lui demanderais pardon ! Il suffit. Ivan aura de mes nouvelles.

De nouveau il dut s'arrêter, tant la colère faisait trembler sa voix. Il détourna la tête et quitta le tribunal.

Ivan avait dix verstes à faire pour revenir au logis ; il ne fut de retour qu'assez tard. Les femmes étaient déjà parties pour le bétail.

Il dételle son cheval et entre dans la maison : elle est vide. Les fils sont encore aux champs, les femmes au bétail. Ivan

s'assied sur le banc et réfléchit. Il se rappelle comme Gavrilo est devenu blanc à la lecture de la sentence, et comme il a tourné la tête du côté du mur. Et il se sent le cœur serré. « Si c'était lui, Ivan, qu'on eût condamné aux verges ! » pense-t-il en faisant un retour sur lui-même. Et une pitié lui vient pour Gavrilo.

Il songeait ainsi, lorsqu'il entendit tousser et remuer. C'était le vieillard qui, laissant pendre ses pieds, descendait du poêle. Une fois à terre, il se traîna le long du mur et vint, fatigué par cet effort, s'affaisser sur le banc.

Après une nouvelle quinte de toux, il appuya les coudes sur la table et dit :

– Eh bien ! la sentence est-elle prononcée ?

– Il été condamné à recevoir vingt coups de verge dans le dos, répondit Ivan.

Le vieillard secoua la tête.

– Tu as mal agi, dit-il à son fils. Oh ! que tu as mal agi ! Et c'est à toi, plus qu'à lui, que tu fais du mal. Son dos sera donc battu de verges ! Y gagneras-tu quelque chose, toi ?

– Il ne le fera plus, répondit Ivan.

– Qu'est-ce donc, qu'il ne fera plus ? En quoi son péché est-il plus grand que le tien ? Qu'a-t-il fait de pire que toi ?

Ivan se mit en colère.

– Comment ! qu'a-t-il fait ?... dit-il. Encore un peu, il tuait ma bru, et voici qu'il me menace de l'incendie. Ce n'est donc rien, cela ! Et dois-je lui dire merci ?

Le vieillard poussa un soupir :

– Tu crois, dit-il à son fils, parce que tu marches où tu veux, et que je ne bouge pas, moi, de dessus le poêle depuis des années, tu crois que tu vois tout et que je ne vois rien ?… Non, mon fils, tu ne vois rien. La colère te bouche les yeux. Devant toi sont les péchés d'autrui ; mais tes propres péchés sont derrière toi. Il a fait le mal, as-tu dit ?… Mais s'il était tout seul à le faire, il n'y aurait pas de mal : le mal vient-il jamais d'un seul ? Non, il faut être deux pour le faire. Tu vois ses péchés et pas les tiens. Si lui seul était méchant, et toi bon, le mal n'existerait pas. Qui est-ce qui lui a arraché les poils de la barbe ? Qui est-ce qui lui a pris sa meule ? Qui est-ce qui l'a traîné devant tous les juges ? C'est lui que tu accuses de tout, et ta vie ne vaut pas mieux que la sienne : telle est l'unique source de tout le mal. Moi, je n'ai pas vécu ainsi, mon fils, et je ne vous ai pas donné de pareils exemples. Dis, vivions-nous de la sorte, le père de Gavrilo et moi ? Quelles étaient nos relations ? Des relations de bon voisinage… Avait-il besoin de farine ? sa ménagère arrivait : « Oncle Froll, je voudrais un peu de farine », disait-elle. – « Ma fille, va-t'en sous le hangar, et prends ce qu'il te faut. » Il ne savait à qui laisser ses chevaux ? – « Ivan, me disait-il, je te les confie… » Avais-je de mon côté, besoin de n'importe quoi ? – « Oncle Gorei, allais-je lui dire, je voudrais telle ou telle chose. » – « Prends ce dont tu as besoin », me répondait-il… Voilà comme nous vivions entre nous, nous autres, et tout allait bien… Mais voyez ce qui se passe à présent. Un soldat nous racontait naguère la bataille de Plevna ; est-ce que votre bataille n'est pas pire encore que celle de Plevna ? Voyons, est-ce vivre ? Et quel péché ! Toi, paysan, toi qui es le chef de la famille et qui réponds de tout, qu'apprends-tu aux femmes, qu'apprends-tu aux enfants ? – À vivre comme des chiens. Hier, j'ai entendu ce vaurien de Taraska injurier sa tante Arma et se moquer de sa mère. Trouves-tu que cela soit bien ? Tu en pâtiras tout le premier. Songe à ton âme… Doit-on en agir ainsi ? Tu me dis une injure, je riposte par deux injures ; tu me donnes un

soufflet, je riposte par deux soufflets… Non, mon ami, ce n'est pas cela que nous ordonne la charité. Quelqu'un te dit une sottise ? Ne réponds pas, et il rougira. Tels sont les commandements de Dieu : à qui te donne un soufflet, offre l'autre joue, en disant : « Frappe-moi si je l'ai mérité », et il rougira, regrettera son acte et se ralliera à ton avis. C'est cela qui nous est ordonné, et non point l'orgueil… Pourquoi donc restes-tu muet ? Ce que je dis n'est-il point vrai ?

Ivan écoutait son père sans mot dire.

Le vieillard eut un nouvel accès de toux qui faillit le suffoquer. Quand il fut revenu à lui, il continua :

– Vois quelle est ta vie. Es-tu plus heureux ou plus malheureux depuis cette misérable histoire ? Evalue donc un peu à combien se montent tes dépenses en frais de procédure, de voyage, de nourriture ! Tes fils sont de vrais aiglons, tu n'aurais qu'à te laisser vivre, qu'à accroître ton bien ; au lieu qu'il va déjà s'amoindrissant, et pourquoi ? Toujours par la faute de ton orgueil. Au lieu de labourer tes champs avec tes garçons, et de semer le blé, tu es obligé de courir les juges et les hommes d'affaires. Tu ne laboures pas, tu ne sèmes pas quand il le faut ; et la terre nourricière ne nous donne rien pour rien. Si ton avoine est mal venue, c'est que tu l'as semée trop tard, en revenant de la ville. Et qu'y gagnes-tu ? Des soucis de plus. Ah ! mon ami, ne songe qu'à tes vrais intérêts. Reste chez toi, et cultive le sol avec tes enfants. Si l'on te fait du mal, pardonne. Tu auras ainsi tout loisir de t'occuper de tes affaires, et tu te sentiras soulagé d'un poids.

Ivan se taisait toujours.

– Voilà ce que j'avais à te dire, Ivan. Crois-en ton père, crois-en un vieillard. Va mettre le cheval à la voiture, retourne de ce pas au tribunal, désiste-toi, retire tes plaintes. Demain, tu

te rendras chez Gavrilo, tu te réconcilieras avec lui et l'inviteras chez toi. Demain est précisément un jour de fête. Tiens ton samovar prêt, achète de l'eau-de-vie. Finis-en avec tous ces péchés, et qu'on n'en parle plus jamais. Donne des ordres dans ce sens aux femmes et aux enfants.

Ivan soupira. « Il ne dit pourtant que la vérité », pensait-il.

Les paroles de son père l'avaient ébranlé ; mais il ne savait comment faire la paix. Comme s'il avait lu dans l'âme de son fils, le vieillard reprit la parole et dit :

– Va, Ivan, ne remets pas à plus tard, éteins le feu à son début ; n'attends pas qu'il flambe, car alors tu ne pourrais plus le maîtriser.

Le vieillard allait continuer quand les femmes entrèrent dans la maison et se mirent à jacasser comme des pies. Elles avaient déjà appris que Gavrilo avait été condamné et qu'il avait menacé Ivan de l'incendie, et s'étaient même, à ce sujet, prises de bec, dans les champs, avec leurs voisines.

Celles-ci, disaient-elles, les avaient menacées d'un juge qui, à ce qu'elles prétendaient, protégeait Gavrilo, et qui se faisait fort de changer l'issue du procès. Déjà le maître d'école avait, de sa plus belle écriture, rédigé une requête adressée au tsar lui-même, et relatant les moindres détails, la cheville, et un certain carré de légumes, et tout. Gavrilo allait sûrement recevoir la moitié au moins des biens d'Ivan.

Ivan prêtait l'oreille à tout ce caquetage, et il sentit que son cœur se glaçait de nouveau. Il n'était plus disposé à faire la paix.

Un paysan aisé a toujours à s'occuper. Laissant les femmes continuer leur bavardage, Ivan se leva, quitta la maison, et s'en fut travailler dans l'aire et sous le hangar. Il resta là, tout à sa

besogne, jusqu'au coucher du soleil. En ce moment les enfants, qui avaient passé la journée à préparer le sol pour les semailles, revenaient des champs.

Ivan, étant allé au-devant d'eux, les interrogea sur leur travail, et les aida à remettre tout en place. Il posa dans un coin, pour le raccommoder, un harnais déchiré, et il allait même rentrer les perches, quand il s'aperçut que la nuit était venue. Ayant donc laissé les perches dehors, il donna la pâture aux bêtes, et comme Taraska devait tantôt partir pour la nuit avec les chevaux, il ouvrit la porte cochère.

« Je n'ai plus qu'à souper et à me coucher », se dit Ivan.

Il mit sur son épaule le harnais déchiré et prit le chemin de sa maison, sans plus songer à Gavrilo ni aux paroles de son père. Comme il tournait déjà l'anneau de la porte et s'engageait dans le vestibule, il entendit, derrière la haie, la voix enrouée de son voisin en train d'injurier quelqu'un.

– Par le diable ! criait Gavrilo, il mériterait qu'on le tue !

Ivan s'arrêta un moment, prêtant l'oreille et secouant la tête. Puis il pénétra dans la maison.

Dans la maison, le feu brillait, la bru d'Ivan tournait son rouet dans un coin, sa femme cuisait le souper, son fils aîné tressait des chaussons, le cadet lisait un livre, et Taraska se disposait à partir pour la nuit.

« Comme tout irait bien ici, songea Ivan, sans ce maudit voisin ! »

Il se sentait d'une humeur massacrante. Il chassa d'un coup de pied le chat assoupi sur le banc, et s'emporta contre les femmes parce que le chaudron n'était pas à sa place habituelle.

L'air ennuyé, le visage renfrogné, il s'assit et commença à réparer le harnais. Malgré lui, il avait l'esprit hanté par les menaces de Gavrilo, au tribunal, et par les paroles qu'il avait entendues tantôt… « Il mériterait qu'on le tue ! »

Cependant la ménagère avait servi le souper de Taraska. L'enfant mangea, mit son caftan, sa pelisse et son ceinturon, se munit d'un croûton de pain et sortit pour retrouver ses chevaux. Comme son frère aîné allait l'accompagner, Ivan quitta lui-même son siège et s'en fut sur le perron.

Il faisait maintenant nuit noire. Le ciel était couvert de nuages, le vent soufflait. Parvenu au bas du perron, Ivan aida son fils à monter sur l'un des chevaux, excita les poulains, et demeura là, l'œil aux aguets, l'oreille tendue, tandis que Taraska partait vivement et rejoignait d'autres garçons de son âge ; et tous ensemble quittèrent le village au galop.

Immobile auprès de la porte cochère, Ivan se sentait toujours obsédé par les paroles de Gavrilo : « Prends garde qu'on ne te chauffe quelque chose de pire ! »

« Il est capable de le faire comme il le dit, pensait-il. Il fait sec, et le vent souffle. Il n'aurait qu'à se glisser quelque part, mettre le feu en cachette, par-derrière, et puis, va le chercher… Il mettra le feu, ce maudit, et je ne pourrai pas l'attraper. Ah ! si je le surprenais en flagrant délit, comme je l'arrangerais ! »

Ses craintes devinrent telles, qu'au lieu de retourner à la maison, il franchit la porte cochère, et sortit dans la rue pour tourner l'angle de son enclos.

« J'irai par là jusqu'à ma cour. On ne saurait prendre trop de précautions. »

Et il se mit à longer le mur d'un pas régulier, tourna l'angle, et porta ses regards sur la haie. Il regarde, il regarde, et croit voir, à l'autre angle, quelque chose surgir brusquement de derrière le mur et remuer.

Ivan demeure immobile, suspend son souffle, écoute, regarde avec plus d'attention : rien d'inquiétant, rien que le vent qui agite le feuillage des saules et siffle dans le chaume. La nuit est noire à n'y voir goutte ; mais ses yeux finissent par se faire à l'obscurité, et par distinguer tout le coin, et la charrue qu'on a laissée là, et l'avant-toit de la maison. Mais Ivan a beau regarder : personne.

« Je me serai trompé, se dit-il, mais il faut néanmoins que j'achève ma tournée. »

Et il longe, en tâtonnant, le mur extérieur du hangar. Il s'avance doucement, en faisant si peu de bruit avec ses chaussures de tille, qu'à peine il s'entend marcher. Il va, il va ; et voici que soudain il voit, à l'autre coin, près de la charrue, quelque chose qui brille, puis disparaît.

Cela lui donna comme un coup au cœur. L'épouvante le cloua sur place ; là-bas, au même endroit, quelque chose étincelait, mais plus vivement que tantôt ; et il distinguait parfaitement un homme en bonnet, qui, accroupi sur le sol, allumait une botte de paille.

Il sentit son cœur sauter dans sa poitrine comme un oiseau. Rassemblant toutes ses forces, il s'élança au galop dans la direction de l'homme. Ses pieds touchaient à peine la terre. « Ah ! ah ! pensait-il, je t'y prends ! »

Il n'avait pas fait dix enjambées, qu'une grande lueur apparaissait, mais non plus à l'endroit où il venait de voir les

étincelles. C'était la paille de l'avant-toit qui prenait feu, et la flamme léchait le toit.

Ivan reconnut l'homme. On le voyait tout entier. C'était Gavrilo. Comme un milan sur une alouette, Ivan fondit sur le boiteux. « Je l'attacherai, se disait-il, de peur qu'il ne m'échappe. »

Le boiteux l'avait-il entendu venir ? Il se retourna et, avec une inconcevable légèreté, il détala comme un lièvre le long du hangar.

– Tu ne m'échapperas pas, lui cria Ivan en se jetant à ses trousses.

Il l'empoignait déjà par le collet, quand Gavrilo lui coula entre les mains et lui saisit le pan de l'habit ; le pan craqua, et Ivan fut précipité à terre.

Mais il se remit aussitôt sur ses jambes.

– À l'aide ! à l'aide ! qu'on l'arrête ! s'écria-t-il en continuant sa poursuite.

Tandis qu'il se relevait, Gavrilo avait profité de ce répit pour distancer son adversaire. Il était déjà près de sa cour, quand Ivan parvint à le joindre. Comme il allait saisir le boiteux, il se sentit tout étourdi, comme s'il eût reçu une pierre sur la tête. C'était Gavrilo qui, au moment d'atteindre sa maison, avait pris à deux mains une poutre en chêne, et, faisant face à son ennemi, lui en avait déchargé un coup terrible sur la tête.

Ivan en fut assommé, il en vit mille chandelles ; puis ses regards se brouillèrent, tout s'obscurcit ; il chancela et tomba à la renverse.

Quand il recouvra l'usage de ses sens, Gavrilo avait disparu. On y voyait comme en plein jour ; et, vers la cour d'Ivan, on entendait crépiter et fuser comme un bruit de machine. Le paysan tourna la tête : c'était son hangar de derrière qui flambait. La flamme gagnait le hangar de côté, et, dans la fumée, des flammèches avec des pailles allumées retombaient sur la maison.

– Mais que faites-vous donc, mes frères ? s'écria Ivan.

Il levait et abaissait les bras avec angoisse, en se disant : « Je n'aurais eu qu'à arracher de l'avant-toit la botte de paille allumée et à l'éteindre sous mes pieds. »

Il veut crier, mais le souffle lui manque : impossible d'articuler un son. Il veut courir, mais ses jambes s'accrochent l'une à l'autre et refusent de le porter. Il se traîne péniblement, fait deux pas, vacille sur ses jambes, et de nouveau perd la respiration. Il s'arrête, reprend haleine et continue à se traîner. Tandis qu'il contournait le hangar de derrière pour se rapprocher du foyer de l'incendie, le hangar de côté s'embrasait à son tour. Le feu s'était propagé à la porte cochère et à un angle de la maison, d'où jaillissaient de hautes flammes. Impossible de pénétrer dans la cour.

La foule se pressait aux abords des bâtiments incendiés ; mais le feu ne pouvait plus être maîtrisé. Les voisins déménageaient leurs meubles et emmenaient leurs bêtes.

De la cour d'Ivan, l'incendie se communiqua à celle de Gavrilo, franchit la rue sous l'action du vent qui redoublait, et enleva la moitié du village comme avec un balai.

Le vieillard put à grand-peine être retiré de la maison d'Ivan, d'où les siens s'étaient sauvés comme ils étaient. Mais, hormis les chevaux, qu'on avait sortis pour la nuit, on ne put

rien arracher aux flammes : le bétail, les poules dans leurs poulaillers, les charrues, la herse, les coffres des habits, les blés sous les hangars, tout brûla, tout se consuma. Chez Gavrilo, le bétail put être sauvé, avec une partie de l'avoir.

Toute la nuit, l'incendie rougit le ciel de ses lueurs.

– Eh quoi ! mes frères, répétait Ivan ; je n'avais qu'à retirer la botte de paille et à l'éteindre sous mes pieds.

Mais en voyant crouler le plancher de sa maison, il se jeta au milieu des flammes, prit une solive et la retira. Puis, malgré les cris et les supplications des siens, il retourna au plus fort du feu pour retirer une autre poutre.

Cette fois, il trébucha et tomba dans le brasier. Son fils courut à lui et l'arracha aux flammes : et quoique Ivan eût la barbe, les cheveux, les mains et les habits brûlés, il ne semblait pas s'en apercevoir.

– Pauvre homme, disait la foule, le chagrin le rend fou !

Déjà l'incendie diminuait d'intensité, qu'Ivan, comme cloué au même endroit, répétait toujours :

– Mais quoi ! mes frères, je n'avais qu'à retirer la botte de paille.

Au point du jour, le maire envoya son fils chercher Ivan.

– Oncle Ivan, ton père est mourant et il voudrait te voir.

Tout d'abord, Ivan ne comprit rien à ce qu'on lui disait ; il avait tout à fait oublié son père.

– Quel père ? Qui veut-on voir ? répondit-il.

– C'est ton père qui veut te voir ; il se meurt chez nous ; arrive vite, oncle Ivan.

Ivan comprit enfin et suivit le fils du maire. Tandis qu'on opérait le sauvetage du vieillard, des débris enflammés, en tombant sur lui, l'avaient grièvement brûlé. Il avait été transporté dans la maison du maire, à l'autre bout du village, dans un faubourg que l'incendie avait épargné.

Lorsque Ivan se présenta, il ne trouva dans la maison que la vieille femme et les enfants du maire, tous les autres étaient partis pour l'incendie. Etendu sur un banc, un cierge dans la main, les yeux attachés sur la porte, le vieillard attendait son fils.

Lorsque Ivan entra, le vieillard fit un mouvement.

– Ton fils est là, lui dit la vieille en s'approchant.

– Prie-le de s'avancer plus près de moi, répondit le vieillard.

Et quand Ivan fut tout près de lui, il lui dit :

– Mon fils, avais-je raison ? Qui donc a mis le feu au village ?

– C'est lui, c'est lui, mon petit père, répondit vivement Ivan. Je l'ai surpris sur le fait, je l'ai vu mettre le feu au toit. Et dire que je n'avais qu'à arracher la botte de paille enflammée et à l'éteindre sous mes pieds ; le malheur eût été évité.

– Ivan, reprit le vieillard, je meurs, et tu mourras aussi. Qui a fait le mal ?

Ivan demeurait immobile, les yeux sur son père, et hors d'état d'articuler un son.

– Parle devant Dieu : qui a fait le mal ? Que te disais-je ?

Alors seulement Ivan, recouvrant sa raison, comprit. Haletant, sanglotant, les yeux pleins de larmes, il se jeta aux genoux de son père, et lui dit :

– C'est moi qui ai fait le mal, mon petit père. Pardon ! J'ai péché envers toi et envers Dieu. C'est moi le coupable !

Le vieillard remua les mains ; de la gauche il saisit le cierge, et de la droite, soulevée à la hauteur du front d'Ivan, voulut lui faire le signe de la croix ; mais il ne le put.

– Dieu soit loué ! Dieu soit loué ! dit-il à son fils en le regardant… Ivan… Hé ! Ivan !

– Quoi donc ? mon petit père !

– Que faire, à présent ?

– Je ne sais pas, mon petit père, répondit Ivan à travers ses larmes, je ne sais pas comment nous allons vivre à présent.

Les paupières du vieillard s'abaissèrent, ses lèvres s'agitèrent. Puis il rassembla ce qui lui restait de forces, rouvrit les yeux et murmura :

– Soyez justes, et vous vivrez.

Il s'interrompit, eut un sourire, et continua :

– Écoute, Ivan, ne dénonce pas celui qui a mis le feu. Cache la faute d'autrui, il t'en sera remis deux.

Et le vieillard saisit le cierge dans ses deux mains, qu'il joignit sur son cœur, poussa un soupir, et se roidit. Il était mort.

Ivan ne dénonça point Gavrilo, et nul ne sut qui avait mis le feu.

Il n'avait plus au cœur la moindre haine contre Gavrilo ; et celui-ci, étonné d'abord qu'Ivan ne l'eût point encore dénoncé, et plus inquiet encore qu'étonné, finit cependant par se rassurer. Plus de querelles entre les deux paysans, ni entre les deux familles, qui passèrent côte à côte dans la même cour, tout le temps que prit la reconstruction des maisons. Et redevenus voisins, Ivan et Gavrilo vécurent en bon accord, comme avaient vécu leurs anciens.

Et Ivan Chtierbakov n'oublia jamais les dernières paroles du vieillard, et ce précepte de Dieu, qu'il faut éteindre le feu à son début. Et si l'on veut te nuire, ne te venge point, mais cherche à arranger les choses ; et si l'on te dit une injure, garde-toi d'en répondre une pire ; évite les mauvaises paroles, et apprends aux tiens à les éviter.

Et Ivan Chtierbakov vécut désormais fidèle à ces préceptes, et il s'en trouva bien.

L'APÔTRE JEAN ET LE BRIGAND[39]

Après la mort de Jésus-Christ, les Disciples se dispersèrent dans divers pays, annonçant sa doctrine par leurs actes et par leur parole. Celui que le Christ aimait, Jean, évangélisait les riches cités commerçantes de la Grèce.

Un jour, en prêchant dans une ville, il remarqua dans la foule un jeune homme qui l'écoutait et ne le quittait pas des yeux. Son discours fini, Jean l'appela et longtemps lui parla. Il comprit que le jeune homme, bien qu'il fût préparé, de toute son âme, de toute son âme ardente, à accepter la doctrine du Seigneur, n'avait point en lui de foi fermement assurée.

« Il a besoin, pensa Jean, d'un ami sûr et d'un conseiller, sinon, s'écartant du droit chemin, il suivra les méchants. »

Avant de partir pour poursuivre en d'autres lieux ses prédications, l'apôtre conduisit l'adolescent à l'évêque auquel il dit :

– Je m'en vais. Toi, veille sur lui, affermis sa foi en Jésus et garde-le de tout ce qui est mal.

L'évêque s'y engagea ; il prit le jeune homme dans sa demeure, l'instruisit et le baptisa. Son catéchumène une fois baptisé, l'évêque cessa de s'occuper de lui comme il l'avait fait jusqu'alors. Il pensait : du fait de son baptême même, le voilà sauvé de tout ce qui est mal.

---

39 *Récits populaires*. 1885.

Mais voici que le jeune homme se lia avec de méchants compagnons ; il se mit à boire avec eux et à mener une vie de débauche. De temps en temps, sans doute, une sorte de repentir s'emparait de lui, mais il ne trouvait point en lui une foi suffisante pour renoncer à sa vie mauvaise.

Il lui fallait de l'argent pour ses plaisirs. Il s'en procura par toute espèce de rapines ; puis, quittant la ville, il s'en alla vivre de brigandage.

Bien vite, son audace le fit connaître et des brigands le choisirent pour leur chef.

Un jour que l'apôtre rentrait après avoir évangélisé, il arriva chez l'évêque et lui demanda :

– Où est donc le trésor que tu avais pris en charge ? L'évêque ne comprit pas tout de suite ce que lui demandait l'apôtre. Il crut que Jean l'interrogeait sur les dons des fidèles en faveur des malades et des pauvres.

– Ce n'est point d'argent que je te parle, dit Jean, mais bien de l'âme de ton frère. J'ai laissé chez toi un jeune homme : où est-il ?

– Il est mort, répondit l'évêque avec douleur.

– Quand est-il mort ? Et de quelle mort ? demanda l'apôtre.

– Dans l'aveuglement de son cœur, il est devenu un malfaiteur, un pillard, un assassin.

L'apôtre ne s'attendait point à pareille nouvelle ; attristé jusqu'aux larmes, il dit :

– Malheur sur lui, et malheur sur nous tous. Il faut que tu n'aies point été pour lui un ami fidèle, un conseiller, car il ne t'aurait point quitté : je connais son âme jeune et fervente. Mais toi, qu'as-tu fait pour le sauver ?

L'évêque gardait le silence.

Alors Jean dit à ceux qui étaient là :

– Amenez-moi sur l'heure un cheval ; montrez-moi le chemin qui conduit aux montagnes.

Les gens entreprirent de le dissuader :

– Ne pars pas, les brigands ne laissent passer là-bas ni piéton, ni cavalier. Ne cours pas à ta perte, maître !

Mais Jean ne voulait pas les entendre. Il prit un cheval et se mit en route. Quelques-uns qui eurent honte de laisser aller seul le vieillard s'offrirent pour l'accompagner.

Ils partirent ; ils entrèrent dans un bois ; ils gravirent la montagne ; la montée était raide et difficile pour les chevaux.

Ils chevauchaient ainsi depuis longtemps, quand ils virent devant eux quelques brigands.

Effrayés, les hommes de la suite s'enfuirent. Jean, lui, mit pied à terre, et marcha vers les brigands. Ceux-ci s'emparèrent de lui ; ils étaient confondus de voir qu'il ne se défendait pas et ne demandait pas merci.

– Conduisez-moi à votre chef, dit Jean.

Les brigands menèrent le vieillard à leur camp. Le chef, voyant rentrer ses camarades, sortit à leur rencontre.

À peine eut-il vu l'homme qu'on amenait ligoté, qu'il reconnut Jean.

Il blêmit, il trembla et s'enfuit.

Les brigands surpris lâchèrent Jean qui, appelant leur chef, cria :

– Arrête-toi, mon fils, écoute-moi !

Mais lui ne se retournait pas et pénétrait toujours plus avant dans la forêt. Les brigands s'écartèrent de Jean, le laissant aller.

Ils n'arrivaient point à comprendre comment ce faible vieillard, sans armes, pouvait causer à leur chef pareil effroi.

Jean suivait le brigand.

Le vieil apôtre était si recru, après sa longue route, que c'est à peine s'il pouvait marcher, et le jeune homme ne s'arrêtait pas.

Les jambes de l'apôtre fléchissaient sous lui tant étaient grandes son émotion et sa fatigue. Il s'arrêta ; faisant appel à ce qui lui restait de forces, d'une voix tremblante et, pour la dernière fois, il cria au brigand :

– Aie pitié de moi, mon fils, je ne puis te suivre plus loin, mais toi, viens à moi ; pourquoi me crains-tu, pourquoi as-tu cessé de croire en moi ? C'est moi, Jean. Souviens-toi : quels étaient autrefois ton amour et ton obéissance !

Le brigand s'arrêta et se retourna, fit face à Jean et l'attendit.

Jean marchait vers lui, traînant les pieds à grand-peine. Le brigand était là debout à l'attendre, les yeux fixés à terre. Voici Jean arrivé, près du brigand toujours debout, la tête basse.

Sans prononcer une parole, l'apôtre lui mit la main sur l'épaule ; le brigand trembla, laissa tomber son arme et, sanglotant, embrassa le maître, en se cachant la tête dans sa poitrine.

– Je suis venu vers toi, mon fils, lui dit Jean, à voix basse. Suis-moi, allons à la ville retrouver nos frères.

Le brigand répondit :

– Je n'irai pas, laisse-moi ; je suis un homme perdu. Je suis maudit de Dieu et de mes semblables. Je n'ai point où aller. Continuer à vivre comme j'ai vécu, je ne le puis. Je n'ai plus qu'à me tuer.

– Mon fils, ne fais pas cela ; ne parle point ainsi. Si nous vivons dans un corps de chair, c'est que Dieu l'a voulu ; détruire notre chair, c'est aller contre la volonté de Dieu, c'est tenter Dieu. Voyons, ce brigand dont je t'ai raconté l'histoire, ce brigand qui s'est repenti sur la croix, tu t'en souviens ? c'est à la dernière heure de sa vie qu'il trouva le bonheur suprême.

– Les hommes ne me pardonneront pas ; ils ne croiront pas à mon repentir et ils ne m'accueilleront pas parmi eux.

– Ne crains rien, mon fils, les hommes pardonneront si Dieu a pardonné. Je les supplierai de ne point te faire de mal ; tu commenceras une vie nouvelle, d'honnêteté et de travail, et à force d'amour pour eux tu rachèteras les crimes de ton passé. N'hésite pas, décide-toi sur l'heure !

C’est ainsi que Jean exhortait son disciple ; le brigand crut à ses paroles et son cœur fut touché. Il s’écria :

– Partons, Maître. Avec toi, le châtiment le plus terrible ne me fait pas peur. Mène-moi où tu veux. Apaise mon âme tourmentée !

Le vieillard fatigué s’appuya sur le bras du brigand et tous deux retournèrent au camp. Le chef prit congé de ses compagnons. Il leur raconta son histoire, leur dit qui était Jean et chercha à les persuader de quitter eux aussi une vie de brigandage.

Une fois à la ville, Jean conduisit le brigand à l’église. Il le plaça à côté de lui et dit :

– Frères ! voici celui que vous croyiez perdu. Réjouissez-vous ! Notre frère est revenu auprès de nous.

Et Jean se mit à prier la Communauté d’accueillir parmi eux celui qui s’était repenti. Il termina son discours par ces mots de la Parabole dite par le Sauveur :

« Amenez le veau gras et tuez-le ; faisons un festin de réjouissance : car mon fils que voici était mort et il est revenu à la vie ; il était perdu et il est retrouvé. »

(Luc, XV, 23-24.)

LA PRIÈRE DU BERGER[40]

CONTE ARABE

Moïse errait dans le désert. Il rencontra un troupeau et écouta la prière du berger. Et voici quelle était cette prière :

« Seigneur ! Comment faire pour aller jusqu'à Toi ? Comment devenir Ton serviteur ? Avec quelle joie je Te déchausserais, je laverais Tes pieds, je Les baiserais, je nettoierais Tes vêtements, je mettrais de l'ordre en Ta demeure et T'offrirais le lait de mon troupeau ! Mon cœur soupire après Toi. »

Entendant ces paroles, Moïse entra dans une grande colère et dit :

« Tu n'es qu'un impie : Dieu est esprit. Il n'a que faire de vêtements, il n'a que faire d'une demeure, il n'a que faire de serviteur. Tes paroles sont mauvaises. »

Et le cœur du berger fut attristé. Il ne pouvait se représenter un être sans corps et sans besoins. Il ne pouvait plus ni prier, ni servir le Seigneur ; et il fut désespéré.

Alors Dieu dit à Moïse :

---

40 *Récits populaires*. 1885.

« Pourquoi as-tu éloigné de Moi Mon fidèle serviteur ? Tout homme a un corps et chacun tient les discours qui lui sont propres. Ce qui serait mauvais pour toi est bon pour un autre. »

MALACHA ET AKOULINA[41]

Cette année-là, la semaine sainte arriva plus tôt que de coutume. On voyageait encore en traîneau, les cours encore étaient blanches de neige, et les ruisseaux débordés couraient dans la campagne. Le jour de la fête, sur le bord d'une grande mare qui s'était formée dans une ruelle, entre deux cours, deux fillettes de deux maisons différentes se rencontrèrent, l'une petite, l'autre un peu plus âgée. Toutes deux avaient un foulard noué sur la tête, toutes deux avaient une robe neuve ; celle de la plus jeune était bleue, celle de la grande, jaune avec des dessins.

En arrivant sur le bord de la mare, elles se montrèrent leurs beaux habits et se mirent à jouer.

– Nous allons nous amuser à faire jaillir l'eau, dirent-elles.

Et déjà la plus petite se préparait à entrer dans la mare avec ses bottines, quand la grande lui cria :

– Ta mère te grondera, Malacha, si tu entres dans l'eau avec tes bottines. Fais comme moi, déchausse-toi.

Les deux fillettes ayant ôté leurs bottines et relevé le bas de leurs robes, marchèrent dans la mare de manière à se rencontrer au milieu.

Quand Malacha se sentit dans l'eau jusqu'à la cheville, elle dit :

---

41 *Récits populaires*. 1885.

– Comme c'est profond, Akoulina, j'ai peur.

– Ne t'inquiète pas, répondit l'autre. Nulle part il n'y aura de l'eau davantage. Viens tout droit vers moi.

Comme elles arrivaient l'une près de l'autre :

– Fais attention, Malacha, dit Akoulina. Tu vas m'éclabousser. Marche plus doucement.

Mais à peine finissait-elle de parler que Malacha, d'un brusque mouvement de son pied, éclaboussait la robe d'Akoulina.

L'eau jaillit si haut, que la robe d'Akoulina fut toute mouillée, et qu'elle en eut des gouttes sur le nez et dans les yeux. La vue de sa robe tachée l'exaspéra ; elle s'emporta contre Malacha, l'injuria et la poursuivit pour la battre.

Effrayée, et confuse de sa sottise, Malacha s'élança hors de la mare et courut vers sa maison.

Survint la mère d'Akoulina. En apercevant la robe et le corsage de sa fille tout salis, elle lui demanda :

– Comment as-tu fait pour te salir ainsi, vilaine ?

– C'est Malacha qui m'a éclaboussée exprès.

La mère d'Akoulina atteignit Malacha et la battit. L'enfant se mit à crier. Ses cris attirèrent sa mère qui accourut vivement.

– Pourquoi frappes-tu ma fille ? dit-elle à sa voisine en l'injuriant.

De fil en aiguille, la dispute s'aggrava si bien, que les deux femmes étaient sur le point de se prendre aux cheveux. Les paysans quittaient leurs maisons, la foule se pressait aux abords de la mare. C'était à qui crierait le plus fort ; tout le monde parlait, personne n'écoutait. Les injures pleuvaient, les coups allaient suivre, lorsque survint une vieille femme, la grand-mère d'Akoulina. Elle voulut parler raison aux paysans surexcités.

– Mes amis, que faites-vous donc ? leur dit-elle. Et dans un jour de fête comme celui-ci, encore ! Il faut vous réjouir, et non pas vous battre !

Mais les sages paroles de la vieille grand-mère n'étaient guère écoutées des paysans, qui faillirent même la renverser en se bousculant. Et ils en seraient venus aux mains sans Akoulina et Malacha.

Tandis que les deux voisines échangeaient des injures, Akoulina avait essuyé sa robe, et regagné la mare. Là, s'armant d'un petit caillou, elle s'était mise à creuser la terre pour ouvrir une issue et faire aller l'eau de la mare dans la rue. De son côté, Malacha s'était approchée aussi, et, prenant un bâton, aidait Akoulina à creuser une rigole.

Comme les paysans s'assenaient déjà des horions, l'eau s'échappa de la mare dans la rue, emplit la rigole et arriva à l'endroit même où la vieille grand-mère s'efforçait de s'interposer entre les combattantes. De chaque côté de la rigole les fillettes couraient en riant.

– L'eau nous dépasse, Malacha, rejoignons-la !

Malacha voulait répondre à Akoulina, mais sa joie était telle, qu'elle ne put parler. Toutes deux redoublèrent de vitesse, et toujours courant, toujours riant des plongeons que faisait le

bâton dans le ruisselet, elles arrivèrent au milieu du groupe des paysans.

Et la vieille grand-mère aperçut les enfants et les montra aux paysans, disant :

– Vous, paysans, vous ne craignez pas Dieu ! Vous vous battez à cause de ces fillettes, et elles, regardez, elles ont oublié le sujet de la querelle, et se sont remises à s'amuser ensemble de bon accord. Elles ont plus de raison que vous.

Les paysans tournèrent la tête vers les deux fillettes, et eurent honte d'eux-mêmes. Et s'étant moqués les uns des autres, ils retournèrent chacun dans leur maison.

« Si vous n'êtes pas comme des enfants, le royaume des cieux vous sera fermé. »

LA SOURCE[42]

Hors de la terre au bord de la grande route. Elle était entourée d'arbres, encadrée d'une herbe épaisse. Ses eaux, pures comme des larmes, étaient recueillies dans un bassin creusé dans la pierre d'où le trop-plein débordait pour former un ruisseau qui, rapide, courait à travers un pré.

Les voyageurs reprirent haleine, à l'ombre, près de la source dont ils burent les eaux. Juste au-dessus d'elle une pierre était dressée, sur laquelle ces mots étaient écrits :

Que cette source soit ton modèle !

Les voyageurs ayant lu l'inscription, se demandèrent quel pouvait bien en être le sens.

L'un d'eux, un marchand évidemment, dit :

– C'est là un bon conseil. La source coule sans arrêt, elle va loin, elle recueille l'eau d'autres sources, elle devient une grande rivière. L'homme doit, comme elle, s'occuper sans cesse de ses affaires ; s'il le fait, il ne connaîtra que les succès et amassera beaucoup de richesses.

Le second voyageur était un jeune homme.

– Non, dit-il. Selon moi, l'inscription signifie que l'homme doit garder son cœur des mauvaises pensées et des désirs mauvais, afin de le conserver aussi pur que l'eau de cette source.

---

42 *Récits populaires*. 1885.

Telle qu'elle est, son eau, à ceux qui, comme nous, se reposent auprès d'elle, donne de la joie et leur rend des forces. Tandis que ce ruisseau pourrait bien parcourir toute la terre, si son eau était trouble et sale, quel service rendrait-il et qui s'y désaltérerait ?

Le troisième voyageur, un vieillard, sourit et dit :

– Ce jeune homme a dit vrai. Et voici la leçon que nous trouvons ici : à qui a soif, la source est toujours prête à donner son eau pour rien ; elle dit à l'homme : fais du bien à tous, que tes dons soient gratuits et n'attends en retour ni reconnaissance, ni récompense.

LA VIERGE SAGE[43]

Il était une fois un roi à qui rien ne réussissait. Il envoya demander aux Sages quelles étaient les causes de son insuccès.

Le premier répondit :

– Cela vient de ce que tu ne sais jamais choisir ton heure.

Le second répondit :

– Cela vient de ce que tu ne connais pas l'homme qui plus que tout autre t'est nécessaire.

Le troisième répondit :

– Cela vient de ce que tu ne sais pas quelle est, entre tes affaires, celle qui importe le plus.

Et le roi envoya encore interroger bien d'autres Sages, leur demandant quelle est l'heure d'agir, comment connaître l'homme indispensable, et comment de toutes les affaires savoir la plus importante.

Personne ne put trouver la réponse.

Le roi y pensait sans cesse et posait la question à tout le monde.

Et ce fut une vierge qui trouva la solution.

---

43 *Récits populaires*. 1885.

– L’heure la plus importante de toutes, répondit-elle, c’est l’instant présent, car jamais il ne se retrouvera. L’homme le plus indispensable, c’est celui avec lequel nous avons présentement affaire, car c’est celui-là seul que nous connaissons. Quant à la plus importante de toutes les affaires, c’est de faire du bien à cet homme, car cela seul te sera certainement à profit.

LE COURS DE L'EAU[44]

Un jour, les disciples de Confucius, Sage chinois, le trouvèrent au bord de la rivière. Le maître était assis et contemplait le cours de l'eau. Les disciples, surpris, lui demandèrent :

– Maître, à quoi peut bien servir de regarder l'eau couler ? Rien de plus commun que cela ; toujours cela fut et cela sera toujours.

Confucius répondit :

– Vous dites vrai. Rien en effet de plus commun ; toujours cela fut et cela sera toujours ; c'est ce que chacun comprend. Mais ce que chacun ne comprend point, c'est combien l'eau courante est semblable à l'enseignement de la vérité. En regardant l'eau, c'est à quoi je pensais. Les eaux coulent ; elles coulent jusqu'à ce qu'elles viennent se perdre dans l'immensité des mers. De même, depuis le commencement du monde, la vraie doctrine, sans arrêt, a coulé jusqu'à nous. Agissons donc de telle manière que nous la transmettions à ceux qui vivront après nous afin qu'eux aussi, suivant notre exemple, la transmettent à leurs descendants, et cela jusqu'à la consommation des siècles.

---

44 *Récits populaires*. 1885.

LE PÉCHEUR REPENTI[45]

Et il dit à Jésus : « Souviens-toi de moi quand tu seras entré dans ton royaume. »
Et Jésus lui dit : « Je te dis en vérité que tu seras aujourd'hui avec moi dans le paradis. »
(*Luc 23 : 42-43.*)

Dans le monde vivait un homme de soixante-dix ans ; il avait passé sa vie entière à pécher.

Et cet homme devint malade, et il ne se repentait pas.

Et quand sa mort fut proche, pendant sa dernière heure, il se prit à pleurer et dit :

– Seigneur, comme aux larrons sur la croix, pardonne-moi.

À peine eut-il parlé, qu'il rendit l'âme. Et l'âme aima Dieu, eut foi dans sa miséricorde et vola au seuil du paradis.

Et le pécheur se mit à frapper, suppliant qu'on ouvrit le royaume du ciel.

Et il entendit une voix derrière la porte :

– Qui est cet homme qui frappe à la porte du paradis ? Et comment vivait-il sur la terre ?

---

45 *Récits populaires*. 1885.

Et la voix de l'accusateur répondit, énumérant tous les péchés de cet homme. Et il ne cita pas une seule action méritoire.

Et la voix reprit, derrière la porte :

– Les pécheurs n'entrent pas au royaume de Dieu. Va-t'en d'ici.

Et l'homme dit :

– Seigneur, j'entends ta voix, mais je ne vois pas ta face et je ne sais pas ton nom.

Et la voix répondit :

– Je suis Pierre l'Apôtre.

Et le pécheur dit :

– Aie pitié de moi, Pierre l'Apôtre. Rappelle-toi la faiblesse de l'homme et la miséricorde de Dieu. N'est-ce pas toi qui fus le disciple du Christ ? N'est-ce pas toi qui recueillis sa doctrine de ses propres lèvres ? Et tu as eu l'exemple de sa vie. Rappelle-toi ! Il avait l'âme torturée, et il te demanda, par trois fois, de ne pas dormir et de prier ; et tu t'assoupis, car tes paupières tombaient de sommeil, et par trois fois, il te surprit dormant. Ainsi ai-je fait. Et rappelle-toi encore. Tu lui avais promis, sur le salut de ton âme, de ne le point renier, et par trois fois tu le renias, lorsqu'on le mena devant Caïphe. Ainsi ai-je fait. Et rappelle-toi encore, quand le coq chanta, et que tu sortis en pleurant amèrement. Ainsi ai-je fait. Tu ne peux pas me laisser dehors.

Et la voix se tut derrière la porte du paradis.

Au bout d'un instant, le pécheur se remit à frapper, suppliant qu'on lui ouvrît le royaume du ciel.

Et une autre voix se fit entendre derrière la porte, disant :

– Qui est cet homme et comment vivait-il sur la terre ? Et de nouveau la voix de l'accusateur répondit, énumérant tous les péchés de cet homme. Et il ne cita pas une seule action méritoire.

Et la voix reprit, derrière la porte :

– Va-t'en. Un si grand pécheur ne peut vivre avec nous dans le paradis.

Et l'homme dit :

– Seigneur, j'entends ta voix, mais je ne vois pas ta face et je ne sais pas ton nom.

Et la voix répondit :

– Je suis le roi prophète David.

Et le pécheur ne désespéra point. Il ne quitta point la porte du paradis, et dit :

– Aie pitié de moi, roi David. Rappelle-toi la faiblesse de l'homme et la miséricorde de Dieu. Dieu t'aimait ; il t'avait placé au-dessus des autres hommes. Tu avais tout, un royaume, la gloire, l'or, des favorites et des enfants. Mais dès que tu eus aperçu, du haut de la terrasse, la femme d'un pauvre homme, le péché t'envahit, et tu pris la femme d'Un, et tu le livras lui-même au glaive des Ammonites… Toi, le riche, tu pris au pauvre sa dernière brebis, et tu le fis périr lui-même. Ainsi ai-je fait. Et rappelle-toi encore comment tu te repentis, disant : « Je

reconnais ma faute et me repens de mon péché. » Ainsi ai-je fait. Tu ne peux pas me laisser dehors.

Et la voix se tut derrière la porte.

Au bout d'un instant, le pécheur se remit à frapper, suppliant qu'on lui ouvrît le royaume du ciel.

Une troisième voix se fit entendre derrière la porte, disant :

– Qui est cet homme, et comment vivait-il sur la terre ? Et pour la troisième fois, la voix de l'accusateur répondit, énumérant tous les péchés de cet homme. Et il ne cita pas une seule action méritoire.

Et la voix reprit, derrière la porte :

– Va-t'en d'ici. Les pécheurs n'entrent point au royaume du ciel.

Et l'homme dit :

– J'entends ta voix, mais je ne vois pas ta face et ne sais pas ton nom.

Et la voix répondit :

– Je suis, moi, Jean l'Évangéliste, le disciple préféré du Christ.

Et le pécheur s'en réjouit, et dit :

– Maintenant, on ne peut pas me laisser dehors. Pierre et David me laisseront entrer, parce qu'ils savent la faiblesse de l'homme et la miséricorde de Dieu. Et toi, tu me laisseras entrer, parce que tu es plein d'amour. N'est-ce pas toi, Jean

l'Évangéliste, qui as écrit dans ton livre : « Dieu, c'est l'amour, et qui n'aime pas ne connaît pas Dieu ? » N'est-ce pas toi qui, dans ta vieillesse, allais répétant : « Frères, aimons-nous les uns les autres ! » Comment me mépriserais-tu, comment me rebuterais-tu, maintenant ? Ou renie ce que tu as dit, ou aime-moi et m'ouvre le royaume du ciel.

Et la porte s'ouvrit toute grande, et Jean l'Évangéliste serra dans ses bras le pécheur repenti et le laissa entrer au royaume du ciel.

LE PREMIER DISTILLATEUR[46]

Un jour, un pauvre paysan partit à jeun pour labourer son champ, en emportant un croûton. Après avoir tourné sa charrue, il déposa son croûton sous un buisson et, pour le cacher, étendit son caftan par-dessus.

Le cheval eut besoin de se reposer, le paysan eut besoin de manger. Le paysan donc, ayant dételé le cheval, le laissa paître, et se dirigea vers le buisson pour dîner. Il prend le caftan, regarde dessous : plus de croûton. Il regarde, il cherche, tourne son caftan dans tous les sens, et le secoue : pas le moindre croûton.

Le paysan est surpris.

– C'est étrange, pensait-il ; il n'est venu personne, et pourtant on m'a pris mon croûton.

Et le voleur était un diablotin qui, pendant que le paysan poussait l'araire, s'était emparé du croûton, et s'était ensuite blotti derrière le buisson, pour entendre le paysan se fâcher et nommer le diable.

Il était mécontent, le paysan.

– Bah ! fit-il, je ne mourrai pas de faim. Sans doute avait-il faim, celui qui me l'a pris : qu'il le mange à sa santé.

---

46 *Récits populaires*. 1885.

Et se dirigeant vers le puits, il se désaltéra, se reposa quelques instants, attela de nouveau son cheval à la charrue et se remit à labourer.

Furieux de n'avoir pas réussi à induire le paysan au péché, le diablotin s'en fut trouver le diable en chef pour lui demander conseil. Il exposa comment il avait dérobé le croûton du paysan, et comment celui-ci, loin de se fâcher, avait dit : « Que celui qui me l'a pris le mange à sa santé. »

Ce récit mit le diable en chef en colère, et il dit :

– C'est parce que tu n'as pas su manœuvrer, que le paysan s'est joué de toi. Si nous nous laissons ainsi narguer par les paysans et par leurs femmes, l'existence deviendra impossible. Mais cela ne se passera pas ainsi. Retourne donc trouver ce paysan : si tu veux manger ce croûton, il faut que tu le gagnes. Je te donne trois ans pour avoir raison de ce paysan ; si, d'ici-là, tu n'as pas réussi, je te plongerai dans l'eau bénite.

Cette menace terrifia le diablotin. Il courut vers le champ du paysan, et se mit à chercher un moyen de réparer sa maladresse. Il réfléchit longtemps, le diablotin ; à force de chercher, il trouva enfin.

Il se métamorphosa en brave homme et se mit au service du paysan. Prévoyant la sécheresse pour l'été suivant, il conseilla à son maître de semer son blé dans les terres marécageuses. Le paysan suivit le conseil de son serviteur et sema son blé dans les terres marécageuses.

Tous les autres paysans eurent leur blé brûlé par le soleil. Seul, le pauvre paysan récolta une belle moisson ; il eut assez de pain pour attendre la récolte suivante, et il lui en resta encore beaucoup.

Au moment des semailles, le serviteur conseilla à son maître de semer sur les hauteurs ; et cette année-là, justement, les pluies furent abondantes.

Partout ailleurs, le blé versa, les épis se pourrirent et ne mûrirent point ; le paysan, lui, moissonna sur les hauteurs un blé dru et sain. Et il en récolta tant et tant, qu'il ne savait où le mettre.

Son serviteur lui enseigna alors la manière de distiller l'eau-de-vie avec le blé. Il en but lui-même et en fit boire aux autres.

Après quoi, le diablotin retourna auprès du diable en chef, et déclara qu'il avait gagné son croûton.

Curieux de s'en assurer lui-même, le diable en chef se rendit chez le paysan. Il le trouva en train d'offrir de l'eau-de-vie aux notables qu'il avait invités. La patronne les servait elle-même, et voici qu'en faisant le tour de la table, elle heurta l'angle et renversa un verre plein.

Le paysan s'emporta contre sa femme.

– Voyez-vous, dit-il, cette imbécile de tous les diables ! Prend-elle l'eau-de-vie pour de l'eau de vaisselle, qu'elle la jette ainsi par terre ?

Le diablotin, poussant du coude le diable en chef, lui dit :

– Regarde donc. Je suis sûr qu'il regretterait son croûton à présent.

Ayant ainsi déchargé sa colère sur sa femme, le paysan prit lui-même la bouteille et servit ses invités. Comme ils étaient en train de trinquer, un pauvre paysan se présenta que l'on

n’attendait guère. Il salua la compagnie et s’assit dans un coin. Il voyait boire les autres et volontiers il eût bu, pour se restaurer, un peu de leur eau-de-vie ; et il restait là, à avaler sa salive, le pauvre paysan. Le maître ne voulut pas lui en verser.

– En ai-je fait assez pour en offrir à tout le monde grommelait-il.

Le diable en chef s’en réjouit.

– Mais ce n’est pas tout, lui dit le diablotin tout glorieux ; attends encore un peu. Tu en verras bien d’autres.

Leurs verres vidés, les riches paysans et l’amphitryon s’accablèrent de flatteries mutuelles ; ils se louaient les uns les autres et échangeaient des paroles mielleuses.

Le diable en chef n’en perdait pas une. Il témoigna sa satisfaction au diablotin.

– Si cette boisson, lui dit-il, les rend tous hypocrites au point de se tromper les uns les autres, nous les tenons en notre pouvoir.

– Attends la suite, répondit le diablotin. Qu’ils boivent seulement encore un petit verre. Tu les vois maintenant comme des renards qui font les beaux et remuent la queue et cherchent à se tromper ; dans un moment, tu les verras méchants comme des loups.

Le maître verse à ses hôtes encore un petit verre ; et les voilà qui crient et s’interpellent grossièrement. Ils échangent, non plus des paroles mielleuses, mais des injures. Ils s’emportent, ils se querellent, ils se battent, ils s’abîment le nez. Et comme le maître veut s’interposer, il est roué de coups.

Ce coup d'œil réjouit le diable en chef.

– Voilà qui va bien, dit-il.

Mais le diablotin lui répond :

– Attends qu'ils aient encore bu un autre petit verre. Ils sont à présent comme des loups enragés ; mais à leur troisième verre, ils deviendront pareils à de vrais porcs.

Les paysans avalèrent un troisième petit verre. Ils en furent comme assommés. Grognant, criant, parlant tous à la fois, sans savoir eux-mêmes ce qu'ils disaient et sans s'écouter, ils s'en allèrent, qui à droite, qui à gauche, ceux-ci tout seuls, ceux-là par deux ou par trois ; et tous s'étalèrent sur le sol. Quant au maître, sorti pour reconduire ses invités, il roula bientôt dans une flaque, et resta là, souillé et vautré et grognant comme un pourceau.

Et le diable en chef se frotta les mains, de plus en plus ravi.

– Tu peux te vanter, dit-il au diablotin, d'avoir inventé un merveilleux breuvage. Tu as gagné ton croûton. Tu vas me dire à présent de quoi tu as composé cette boisson. Sûrement, tu as mêlé ensemble, pour la fabriquer, premièrement du sang de renard, qui a soufflé aux paysans la fourberie des renards ; secondement, du sang de loup, qui les a rendus méchants comme des loups ; troisièmement, du sang de porc, qui les a transformés en porcs.

– Pas du tout, dit le diablotin. Je ne m'y suis pas pris de la sorte. Je me suis borné à faire pousser trop de blé dans les champs du paysan. Le sang des bêtes, c'est en lui qu'il était ; mais il ne pouvait produire son effet tant que le blé suffisait à peine à le nourrir. C'était le temps où il n'avait pas même un regret pour son croûton disparu. Quand le blé vint en

abondance, le paysan chercha les moyens d'utiliser le surplus. C'est alors que je lui enseignai la manière de distiller l'eau-de-vie. Et lorsqu'il eut, pour son plaisir, transformé le don de Dieu en eau-de-vie, et qu'il l'eut bue, le sang du renard, le sang du loup et le sang du porc ont produit leur effet. Et à présent, toutes les fois qu'il boira de l'eau-de-vie, il deviendra aussitôt tout pareil aux bêtes.

Le diable en chef, après avoir de nouveau félicité le diablotin, lui remit son croûton de pain et le promut au grade supérieur.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Juillet 2007

—

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.